

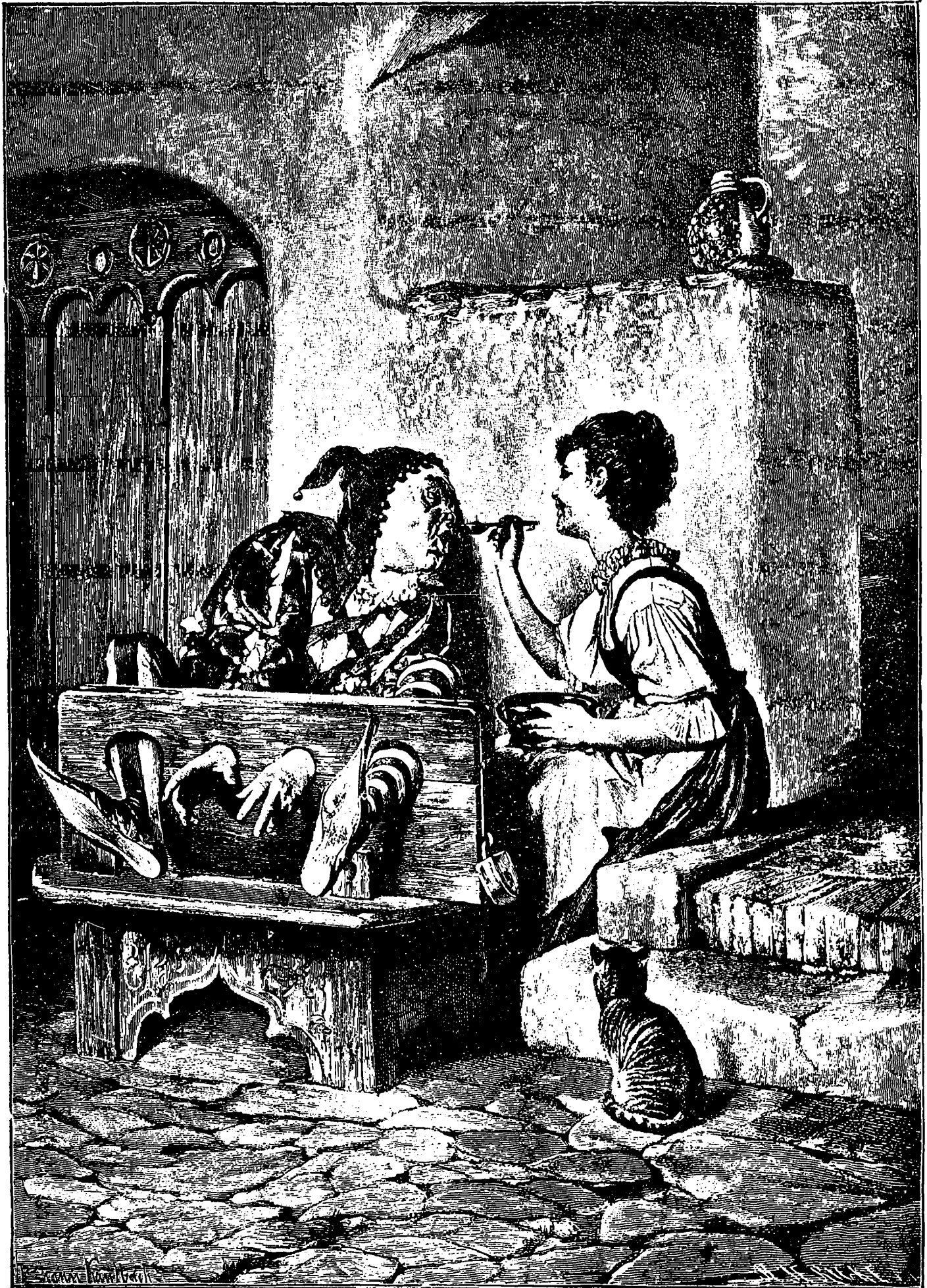
Le Samedi

VOL. X. No 52
MONTREAL, 27 MAI 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

AU BON VIEUX TEMPS



LA FILLE DU BOUFFON.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

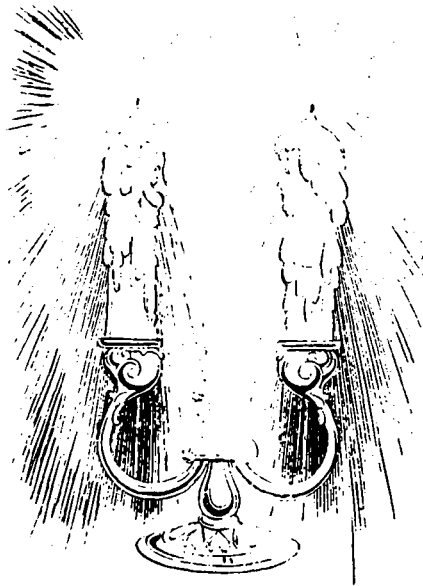
Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,
No 516 Rue CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 27 MAI 1899

UNISSONS NOS FLAMMES !



I. — RENCONTRE.

L'amour est un habile opticien : il sait rapprocher les distances et embellir les perspectives.—MME DUNILLET.

L'amour est une source vive, partie de son lit de cresson, de fleurs, de gravier, qui rivière, qui fleuve, change de nature et d'aspect à chaque flot et se jette dans un incomparable océan, où les esprits incomplets voient la monotonie et où les grandes âmes s'abîment en de perpétuelles contemplations.
BALZAC.

L'amour est comme ce qu'on appelle au ciel, la voie lactée, un amas brillant formée par des milliers de petites étoiles dont chacune est souvent une nébuleuse. Les livres ont noté quatre ou cinq cents des petits sentiments successifs et si difficiles à reconnaître, qui composent cette passion, et les plus grossiers, et encore en se trompant souvent et prenant l'accessoire pour le principal.

STENDHAL.

Où l'amour est une clarté du ciel, une étincelle de ce feu immortel que nous partageons avec les anges que le créateur nous donne pour détacher nos désirs de la terre. La piété élève au ciel l'âme du juste ; le ciel lui-même descend dans nos âmes avec l'amour. C'est un sentiment qui vient de la divinité pour détruire toutes nos grossières pensées ; c'est un rayon de celui qui a tout créé, une auréole brillante qui illumine l'âme.—BYRON.

Pensées recueillies par
JULES BOURNONNIÈRE.

SA SUPPOSITION

Bouleau —La femme de Taupin est une vraie vipère. Pourquoi ne retient-elle pas sa langue entre ses dents, de temps à autre, au moins ?

Rouleau —Je suppose qu'elle a peur d'être arrêtée pour port d'armes prohibées.

ENTRE NUMISMATES

Premier collectionneur.—Une pièce superbe, merveilleuse, unique !
Second collectionneur.—A qui le dites-vous ? Je l'ai aussi...

L'AMOUR

(Suite)

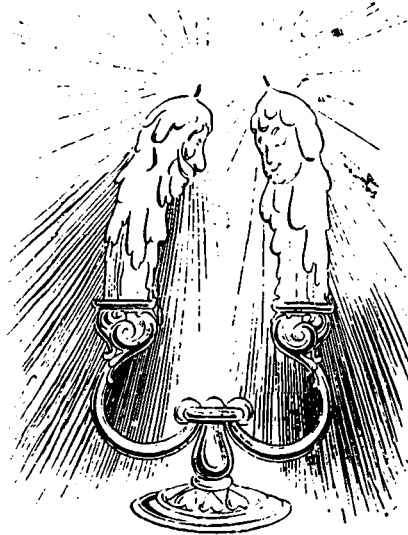
L'amour est à l'âme de celui qui aime, ce que l'âme est au corps qu'elle aime.

LAROCHEFOUCAULD.

L'amour est une vapeur qui va du cœur à la tête et rend frénétiques ceux qui le possèdent.—FIRMION.

L'amour est un enfant terrible : il veut tout avoir et tout savoir, il ose tout et on n'ose rien lui refuser.

L'amour est le seul principe qui assujétisse notre liberté morale sans la détruire.—MME AGÉNOR DE GASPARIN.



II. — AMOUR.

PROFITABLE QUELQUEFOIS

Le bègue.—Je... je... je... n'ai... ja...mais é...té sa...sa...sa...tis...fait de... de... mon dé...faut de... pro...noa...ci...ci...ation qu'une seu...le fois dans... ma... ma vie.

Son ami.—Et quand cela ?

Le bègue.—Un in...in...in...dividu me demanda...da...da... combien je... je... voulais pour mon che...che...val, et pen...pen...dant que j'es... say...sai...yais de lui de...de...mander soixant piastres, il m'en of...frit cent.

SES SOUHAITS

Lui.—Comment votre père trouve-t-il l'idée de vous conduire tous à Paris l'an prochain, pour l'Exposition ?

Elle.—Chaque soir, il prie pour qu'il y ait une autre révolution française !

UNE EXCELLENTE BIBLIOTHÈQUE

Le poète (aux longs cheveux).—Son père n'est pas ce qu'on est convenu d'appeler un littérateur.

L'autre.—Non, sa bibliothèque ne consiste qu'en deux livres, mais c'est bien suffisant.

Le poète.—Quels sont ces livres ?

L'autre.—Un livre de banque et un livre de chèque.

UN MALADROIT

Le conducteur.—Quel âge a votre enfant, ma lame ?

La jeune mère (indignée).—Est-ce que vraiment je paraissais capable d'avoir un enfant assez âgé pour payer sa place ?

PAS DE RAISON, EVIDEMMENT

Pamphile.—Pouvez-vous m'expliquer pourquoi tant de gens deviennent fous ?

Panrace.—La réponse doit se présenter d'elle-même à l'esprit : ils n'ont pas de raison.

UNE EXCEPTION

L'avocat.—Désirez-vous être présenté à quelques-uns de vos créanciers ?

Le marchand failli.—Ça m'est égal de leur être présenté à tous, excepté toutefois à la modiste de ma femme.

CE QU'ON ATTENDAIT

Une vieille dame, quelque peu ennuyeuse, rend visite à des amis. Elle prolonge son séjour à la maison et finalement s'adressant à l'un des enfants :

—Je m'en vais, Henri, et je veux que tu m'accompagnes pour une partie de la route.

—Je ne le puis, répond Henri, nous allons dîner aussitôt que vous serez partie.

UN AVANTAGE PRÉCIEUX

—A quoi sert de tant chercher le Père Nord ?

—Parbleu, quand on l'aura trouvé il ne sera plus nécessaire d'envoyer des expéditions pour le chercher.

CE QUE ÇA DEVAIT ÊTRE

Maman.—Alice, qu'est-il donc arrivé, hier soir ? Il m'a semblé que quelque chose tombait dans le salon.

Alice.—C'est sans doute M. Jolicœur qui... qui tombait en amour avec moi.

Evoluer n'est pas changer.—F. BRUNETIÈRE

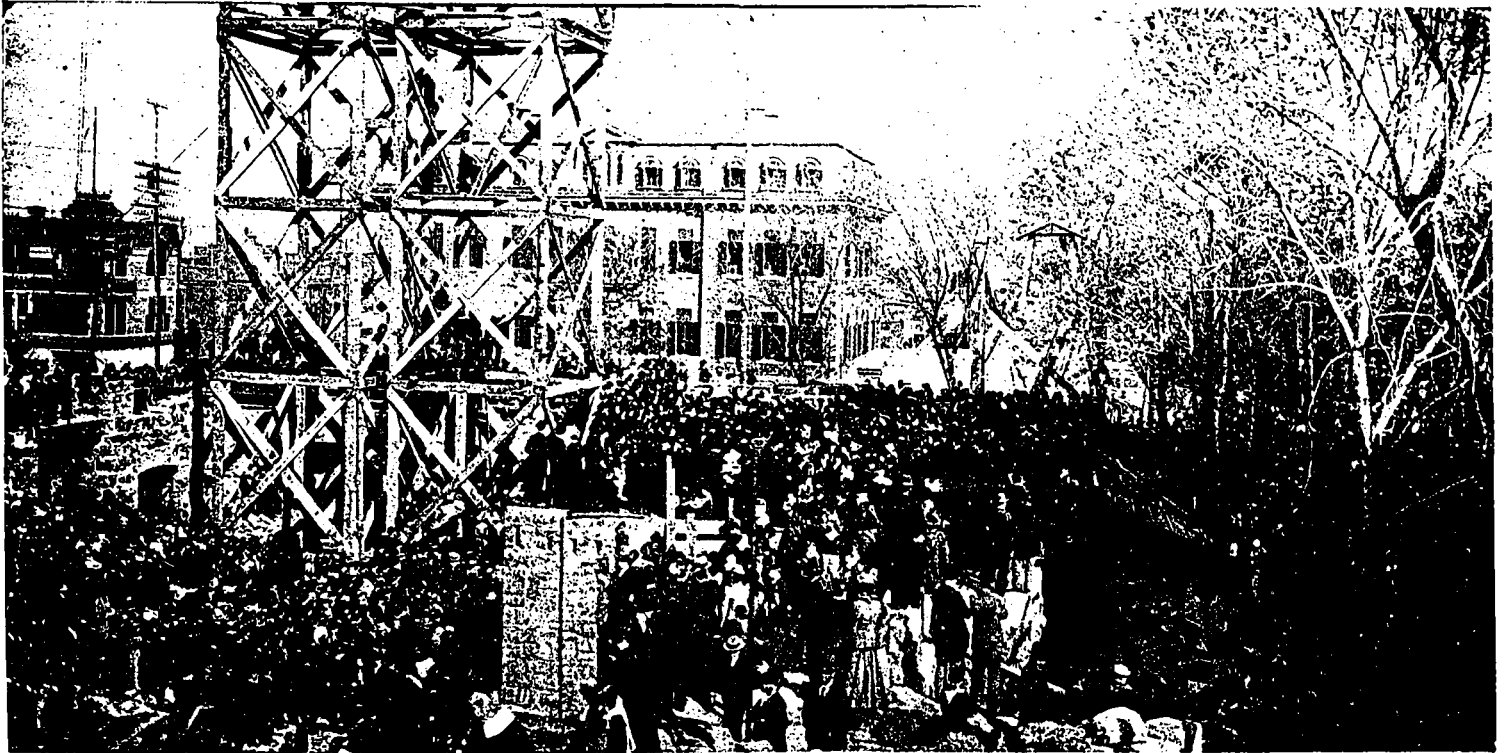


III. — MARIAGE

EGLISE ST-JEAN-BAPTISTE

LA BÉNÉDICTION DE LA PREMIÈRE PIERRE PAR MGR BRUCHESI

(Photographies de M. J. A. Dumas, 112 rue Vitre, coin de la rue St-Laurent, Montréal.)



VUE D'ENSEMBLE DE L'IMPOSANTE CÉRÉMONIE DU 7 MAI, COIN DES RUES RACHEL ET DROLET.

SERÉNADE

Le ciel est noir, la bise est forte
C'est moi qui frappe à votre porte.
Ouvrez vite mon bien aimé !

Je suis lasse et mes mains sont pleines
De roses et de marjolaines
Votre cœur en sera charmé ?

N'attendez pas que je sois morte,
C'est moi qui frappe à votre porte,
Ouvrez vite mon bien aimé !

Si vos fenêtres restent closes
Le vent emportera les roses
Dont votre seuil est embaumé.

Il pourrait m'emporter de même
Loin de vous cependant que j'aime
D'un grain d'amour inexprimé.

VEGA.

On est plus vertueux en Suisse qu'à Paris ; mais ce n'est qu'à Paris
qu'on parle bien de la vertu.—Mme NECKER.

LA VILLE VERTE

Je connais une charmante ville dont toutes les maisons sont vertes ; il y en a de grandes et de petites et qui vent, y entre à son gré. Les rues, à la vérité, s'en vont de ci, de là, passablement de travers, mais aller toujours tout droit devant soi, voilà-t-il pas déjà quelque chose de si agréable ! Les chemins, en long et en large, sont jonchés de fleurs de toutes les couleurs ; le pavé est doux et moelleux et vert comme les maisons. Là habite beaucoup de monde et tout ce monde chérit sa demeure. Pour vous en convaincre, écoutez chacun chanter dans sa maison. Les habitants de ma ville verte sont tous très petits, car ce ne sont que de petits oiseaux, et ma ville verte tout entière n'est qu'une verte forêt.

E. JATTIOT.

L'expulsion est contagieuse.—EDOUARD HERVÉ.



LE DISCOURS DE MONSIEUR L'ABBÉ BÉLANGER, CURÉ DE MAISONNEUVE.

COMMENT ALFRED DEMANDA LE CONSENTEMENT
DU BONHOMME GROS MAGOT

I

Alice.—Oh, Alfred, comme vous êtes bon de vous être souvenu que c'était la fête à papa. Un phonographe ! C'est la première chose que je lui donnerai demain matin.

LE PAPILLON ET LE CHOU

Un papillon volait, plus léger que le vent,
Du chèvrefeuille au lié, du jasmin à la rose.
Le Chou, qui le nourrit avant
Sa brillante métamorphose :

“ Viens, mon fi's, lui dit-il, un instant pose-toi
Sur moi...”

— Quoi ! je m'abaisserais à ceux de ton espèce,
O race informe, lourde, épaisse !
Répond brutalement le rival des zéphyrus.
Laisse-moi savourer, au gré de mes désirs,
Les sucs les plus exquis et les fleurs les plus belles.”
A ces mots, le Chou repartit :

“ Mon petit,
Tu n'étais pas si fier, quand, privé de tes ailes,
Chenille, tu rongais mes feuilles maternelles.
Mais, comme toi, plus d'un, il faut en convenir,
Osa, pendant le sort prospère,
Renier ses amis et rougir de son père,
Et des bienfaits reçus perdit le souvenir.”

LA CHAMBEAUDIE.

LE ROMAN DU MARIAGE

II

L'HOMME DOIT GAGNER POUR DEUX

Elle dort, la pauvre petite, elle dort, et ce serait bien dommage de l'éveiller, car elle rêve avec bonheur, on le voit à sa bouche émue... c'est d'amour, donc c'est de toi. Il n'est que cinq heures encore, il est bon qu'elle reste au lit (à ce moment du mois surtout), et qu'elle dorme un peu le matin. Si nous pouvions cependant deviner ce qui flotte dans ce souffle léger qui erre sur la lèvre ? Que pense-t-elle ou que veut-elle ?

Je ne sais.

— Eh bien, moi, je vais te le dire : “ Toute à toi, et toute en toi ! ”

C'est bien simple, mais c'est un monde. Une révélation tout entière est dans ce mot, la formule complète de la nature, l'évangile du mariage.

— Mon ami, je ne suis point forte. Je ne suis pas propre à grand chose, qu'à t'aimer et te soigner. Je n'ai pas tes bras nerveux ; et, si je fais trop longtemps attention à une chose compliquée, le sang se porte à ma tête, le cerveau me tinte. Je ne puis guère inventer. Je n'ai pas d'initiative. Pourquoi ? Je t'attends toujours et ne regarde qu'en toi.

“ A toi seul, l'élan, l'aiguillon, et aussi les reins, la force patiente, l'invention et l'exécution. Donc, tu seras créateur, et tu me feras un nid de ton génie et de ta force.

“ Un nid ? davantage, un monde harmonique, d'ordre, de douceur et de paix, une cité de bonheur, où je ne voie plus souffrir, où je n'aie plus à pleurer, où la félicité de tous mette le comble à la mienne. Car, vois-tu, que me servirait ce doux nid si j'étais heureuse toute seule ? Si j'y souffrais de la pitié, je haïrais presque mon propre bonheur.”

Maintenant qu'elle a parlé, essayons de formuler sa pensée, faut-il dire sa loi ? Oui, c'est celle de l'Amour.

— Au nom de la femme et de par la femme souveraine de la terre, ordre à l'homme de changer la terre, d'en faire un lieu de justice, de paix, de bonheur, et de mettre le ciel ici-bas.

— Et que me donnera-t-elle ?

— Elle-même. Elle étendra son cœur à la mesure même de ton héroïsme. Fais le paradis pour les autres. Elle saura te donner le tien.

C'est le paradis du mariage que l'homme travaille pour la femme, qu'il apporte seul, qu'il ait le bonheur de fatiguer et d'endurer pour elle, qu'il lui sauve et la peine du labeur et les froissements du monde.

Le soir, il arrive brisé. Le travail, l'ennui des choses et la méchanceté des hommes ont frappé sur lui. Il a souffert, il a baissé, il revient moins homme. Mais il trouve en sa maison un infini de bontés, une sérénité si grande, qu'il doute presque des cruelles réalités qu'il a subies tout le jour :

— Oui, tout cela n'était pas. Ce n'était qu'un mauvais songe. Et tout le réel c'est toi !

Voilà la mission de la femme : c'est de refaire le cœur de l'homme. Protégée, nourrie par lui, elle le nourrit d'amour.

L'amour, c'est son travail propre, et le seul qui lui soit essentiel. C'est pour l'y réserver toute que la nature l'a faite si peu capable des labeurs inférieurs de la terre.

L'affaire de l'homme est de gagner, et la sienne de dépenser.

C'est-à-dire de régler et de faire la dépense mieux que l'homme ne le ferait.

C'est-à-dire de lui rendre indifférente et insipide toute dépense de plaisir. Pourquoi en chercher ailleurs ? Quel plaisir, hors la femme aimée ?

— La femme, c'est la maison, dit sagement la loi indienne.

Et, mieux encore, le poète indien :

— La femme, c'est la fortune.

L'expérience de l'Occident nous permet d'ajouter un mot :

— Et surtout la femme pauvre.

Elle n'a rien, et apporte tout.

JULES MICHELET.

IL NE LE SAVAIT PROBABLEMENT PAS

Le maître.—Tommy, quelle est la moitié de huit ?

L'élève.—Sur la longueur ou sur la largeur, m'sieu ?

Le maître (embarrassé).—Que voulez-vous dire par ces mots : “ Sur la longueur ou sur la largeur ” ?

L'élève.—La moitié de 8, en le coupant sur la longueur, est 0, et sur la largeur, c'est 3. Voyez-vous ?

A QUOI TIENT LE BONHEUR

Henri.—Papa, si vous n'aviez pas épousé maman...

Papa.—Quoi ?...

Henri.—Quel plaisir nous aurions eu tous les deux ! Nous aurions fait tout ce que nous aurions voulu !

CE QUI L'INTÉRESSAIT

Rouleau.—T'a-t-elle dit qu'elle t'aimait ?

Bouleau.—Pas avec de longues phrases. Elle m'a tout simplement demandé quel était le montant de mes assurances sur la vie.

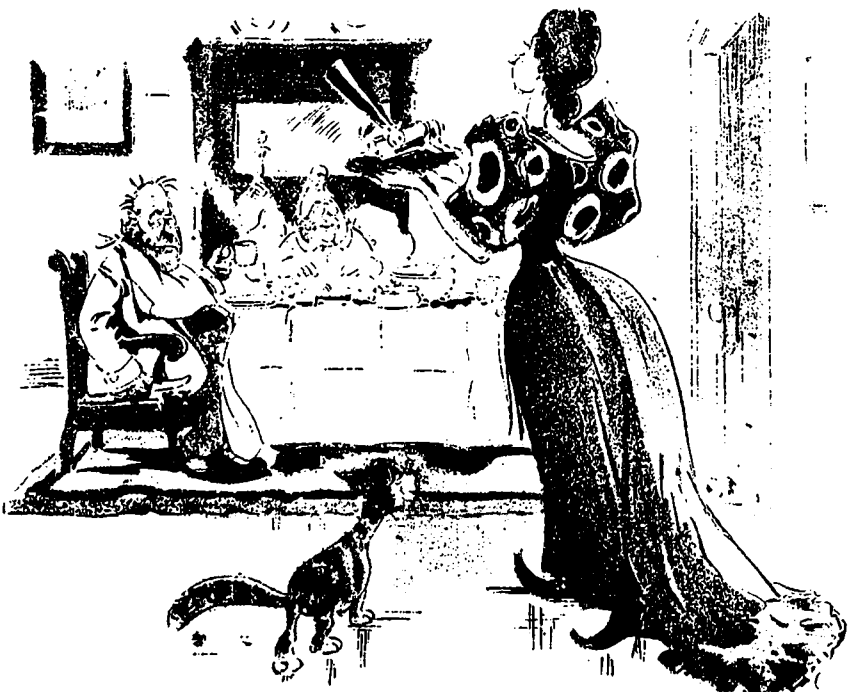
IL VOULAIT GAGNER LA PIASTRE

Le petit frère.—Dites moi combien êtes-vous riche ?

M. Tétévide (insouciant).—Je le sais à peine moi-même. Pourquoi demandez-tu cela ?

Le petit frère.—C'est grande cœur qui disait qu'elle donnerait une piastre pour le savoir et je voulais la gagner.

COMMENT ALFRED DEMANDA, ETC. (Suite)



II

Alice (au déjeuner de famille).—Papa, voici un cadeau d'Alfred Pasgéné. Voyez combien il est délicat.

Mr Grosmagot.—C'est aimable à lui, en effet ; et pendant que je vais prendre mon déjeuner, je vais justement essayer l'instrument.

COMMENT ALFRED DEMANDA, Etc. (Suite)



III

Le phonographe. — « Mon cher monsieur Grosmagot, — Votre fille et moi nous sommes fiancés et j'espère que vous aurez assez de sens commun pour ne vous occuper que de votre affaire dans cette circonstance. Si non, je me verrai dans la pénible nécessité de... »

LES ZÈBRES

— Ça te ferait-il bien plaisir d'assister à un spectacle vraiment curieux et que tu ne peux te vanter d'avoir contemplé souvent, toi qui est du pays ? Cette proposition m'était faite par mon ami Sapeck, sur la jetée de Honfleur, un après-midi d'été, il y a quatre ou cinq ans.

Bien entendu, j'acceptai tout de suite.

— Où a lieu cette représentation extraordinaire, demandai-je, et quand ?

— Vers quatre ou cinq heures, à Villerville, sur la route.

— Diable ! nous n'avons que le temps.

— Nous l'avons... ma voiture nous attend devant le Cheval Blanc.

Et nous voilà partis au galop de deux petits chevaux attelés en tandem. Une heure après, tout Villerville, artistes, touristes, bourgeois, indigènes, averti qu'il allait se passer des choses peu coutumières, s'échelonnait sur la route qui mène de Honfleur à Trouville.

Les attentions se surexcitaient au plus haut point. Sapeck vivement sollicité se renfermait dans un mystérieux mutisme.

— Tenez, s'écria-t-il tout à coup, en voilà un.

Un quoi ? Tous les regards se dirigèrent anxieux vers le nuage de poussière que désignait le doigt fatidique de Sapeck, et l'on vit apparaître un tilbury monté par un monsieur et une dame, lequel tilbury traîné par un zèbre.

Un beau zèbre bien découplé, de haute taille, se rapprochant, par ses formes, plus du cheval que du mulet.

Le monsieur et la dame du tilbury semblèrent peu flattés de l'attention dont ils étaient l'objet : l'homme prononça des paroles probablement déshabituées, à l'égard de la population.

— En voilà un autre, reprit Sapeck.

C'était, en effet, un autre zèbre, attelé à une carriole où s'entassait une petite famille.

Moins élégant de formes que le premier, le second zèbre faisait pourtant honneur à la réputation de rapidité qui honore ses congénères.

Les gens de la carriole eurent vis-à-vis des curieux une tenue presque insolente.

— On voit bien que c'est des Parisiens, s'écria une jeune campagnarde, ça n'a jamais rien vu !

— Encore un ! clama Sapeck...

Et les zèbres succédèrent aux zèbres, tous différents d'allures et de formes.

Il y en avait de grands comme de grands chevaux, et d'autres, petits comme de petits ânes.

Et puis, à la fin, la route reprit sa physionomie ordinaire ; les zèbres étaient passés.

— Maintenant, dit Sapeck, je vais vous expliquer le phénomène. Les gens que vous venez de voir sont des habitants de Grailly-sur-Touque, et sont réputés pour leur humeur acariâtre. On cite même, chez eux des cas de férocité inouïe. Depuis les temps les plus reculés ils emploient, pour la traction et pour les travaux des champs, les zèbres dont il vous a été donné de contempler quelques échantillons. Ils se montrent très jaloux de leurs bêtes, et n'ont jamais voulu en vendre une seule aux gens des autres communes. On suppose que Grailly-sur-Touque est une ancienne colonie africaine amenée en Normandie par Jules César. Les savants ne sont pas bien d'accord sur ce point très curieux d'ethnographie.

Le lendemain, j'eus du phénomène une explication moins ethnographique, mais plus plausible.

Je rencontrai la bonne mère Toutain, l'hôtesse de la ferme Simon, où logeait Sapeck.

La mère Toutain était dans tous ses états.

— Ah ! il m'en a fait des histoires, votre ami Sapeck ! Imaginez-vous qu'il est venu hier des gens de la paroisse de Grailly en pèlerinage à N. D. de Grâce. Ces gens ont mis leurs chevaux et leurs ânes à notre écurie. M. Sapeck a envoyé tout mon monde lui faire des commissions en ville. Moi, j'étais à mon marché. Pendant ce temps-là, M. Sapeck a été emprunter des pots de peinture aux peintres qui travaillent à la maison de M. Dafay, et il a fait des raies à tous les chevaux et à tous les *bourris* des gens de Grailly. Quand on s'en est aperçu, la peinture était sèche. Pas moyen de l'enlever ! Ah ! ils en ont fait une vie, les gens de Grailly ! Ils parlent de me faire un procès. Horrible M. Sapeck, va !

Sapeck répara noblement sa faute le lendemain même. Il recruta une dizaine de ces lascars oisifs et mal tenus, qui sont l'ornement des ports de mer.

Il empila ce joli monde dans un immense char-à-bancs, avec une provision de brosse, d'étrilles et quelques bidons d'essence.

A son de trompe il pria les habitants de Grailly, détenteurs de zèbres provisoires, d'amener leurs bêtes sur la place de la mairie.

Et les lascars mal tenus se mirent à *dézèbrer* ferme. Quelques heures plus tard, il n'y avait pas plus de zèbres dans l'ancienne colonie africaine que sur ma main.

J'ai voulu raconter cette innocente, véridique et amusante farce du pauvre Sapeck, parce qu'on lui en a mis une quantité sur le dos, d'idioties et auxquelles il n'a jamais songé.

Et puis, je ne suis pas fâché de détromper les quelques touristes ingénus qui pourraient croire encore au fourmillement du zèbre sur certains points de la côte normande.

ALPHONSE ALLAIS.

RIEN QU'A RECEVOIR

Le jeune Henri (après avoir déposé en soupirant un sou dans le tronc destiné aux missions étrangères). — Oh, je voudrais être un payen.

Le professeur de l'école du dimanche. — Voyons, Henri, comment peux-tu désirer une chose tellement horrible !

Le jeune Henri. — Mais, monsieur, c'est que les payens n'ont jamais rien à donner, il n'ont qu'à recevoir tout le temps.

PROBABLEMENT ÇA

— Maman, pourquoi le bon Dieu a-t-il fait des petits enfants noirs ? demandait une petite fille de quatre ans, et comme la maman réfléchissait, elle répondit elle-même à sa propre question :

— Je suppose que c'est parce qu'il n'avait plus de peau blanche.

LA MÊME CHOSE

La petite Mabel (au déjeuner). — Papa, vous savez bien, quand vous me prenez sur vos genoux pour me raconter des histoires ?

Le père. — Oui. Eh bien ?

La petite Mabel. — Eh bien, hier soir M. Dutruc racontait aussi des histoires à Jennie.

Et le père regarda sévèrement Jennie, la sœur aînée, pardessus ses lunettes.

LA DIFFÉRENCE

Petite Jeanne. — Quelle différence y a-t-il entre l'électricité et l'éclair ?

Petit Jacques. — Pour l'éclair on n'a rien à payer du tout.

COMMENT ALFRED DEMANDA, Etc. (Suite et fin)



IV

«... vous flanquer une raclée en règle. Vous savez que vous n'êtes rien qu'une vieille mule à tête vide et que je suis un homme de parole, moi. Bonjour, papa, bonjour.»

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

CONCOURS DE BÉBÉS

(Pour conditions et règlements, voir page 22)



No 114.



No 128.



No 132. No 133.



No 134.



No 135.



No 136.



No 137.



No 138.



No 139.

CONCOURS DE BÉBÉS — (Suite)



No 140.



No 143.



No 145.



No 146.



No 148.



No 149.



No 150.

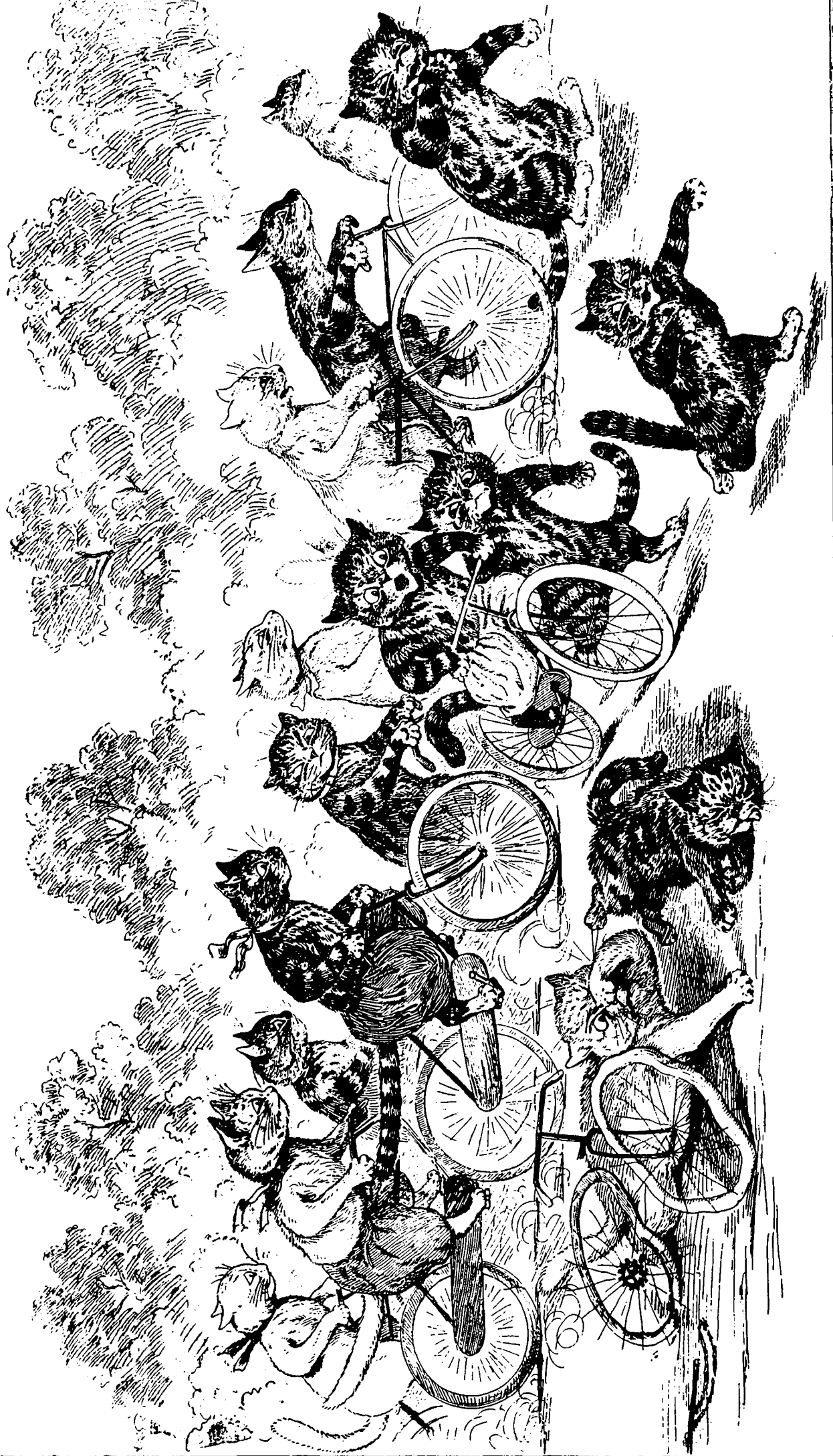


No 151.



No 152.

QUAND M. SAINT-GEORGES AURA FAIT ARROSER LES RUES



SUR LE CHEMIN DU SAULT.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 27 MAI 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

XXI — CONFESSION DE L'INCONNU

(Suite)



Elle s'abattit toute raide, les bras en croix...

“ Et il traversa trois ou quatre pièces toujours courant, toujours criant d'une voix qu'une immense émotion étrangeait.

“ — Laurent !... Laurent !... Laurent ! ”

“ Et il appelait encore, lorsque, soudain, une porte s'ouvrit et un homme apparut.

“ C'était Laurent, le valet de chambre du comte de Chaverny... Laurent, un ancien soldat aux cheveux déjà grisonnants, mais dont le visage, couturé de nobles cicatrices, conservait encore toute sa mâle rudesse, toute sa robuste énergie.

“ — Vous m'appelez, M. André ? dit-il.

“ Mais il n'avait pas achevé qu'il demeura tout interdit, tout saisi en voyant le visage livide de son jeune maître.

“ — Oui, Laurent, oui, je te cherchais... je t'appelais, répondit le jeune homme qu'une émotion de plus en plus violente, et qu'il s'efforçait en vain de contenir, faisait trembler. Tu sais où est mon père... Je veux que tu me le dises... Je veux le savoir aussi....

“ — Monsieur... balbutia le vieux serviteur qui pâlit.

“ — Je ne suis pas un enfant, je suis un homme, parle ! reprit vivement et avec beaucoup de force André. Si mon père a quitté tout à l'heure le château après nous avoir si longuement et si tendrement embrassés, ma sœur et moi... si même, à certain moment, j'ai cru voir des larmes briller dans ses yeux, c'est que, sans doute, que l'ae danger le menace....

“ Voyons, Laurent, parle... parle !... Oh ! je te jure que je ne te trahirai pas... Mon père se bat ?

“ — Oui, monsieur, répondit Laurent la voix si basse, la voix si sourde qu'on l'entendit à peine.

“ Le jeune homme avait tressailli.

“ — Et pourquoi ?... Et avec qui ? s'écria-t-il.

“ — Je ne puis rien vous dire de plus, monsieur, répondit le vieux

serviteur... Tout ce que je sais, le voici... Mais je vous parle sous le sceau du secret, M. André....

“ — Je t'ai déjà juré de ne pas te trahir, je te le jure encore. Parle en toute confiance....

“ — Eh bien, voici monsieur... Cette nuit, comme j'allais commencer à m'endormir, j'entendis tout à coup frapper doucement à ma porte, puis quelqu'un m'appela à voix très basse.

“ C'était M. le comte.

“ Lève-toi, Laurent, dit-il, et viens me rejoindre dans ma chambre. J'ai à te parler.

“ Je vous avoue, M. André, que je ne pus me défendre d'un mauvais pressentiment, car pour que M. le comte fût venu m'appeler lui-même et à une heure pareille, il fallait certainement qu'il s'agisse de quelque chose de très grave.

“ Comme j'arrivais dans la chambre de M. le comte, il marchait lentement de long en large, l'air profondément pensif, profondément soucieux.

“ Mais à peine avais-je refermé la porte derrière moi, sur un signe qu'il venait de me faire... mais à peine avais-je jeté un coup d'œil dans la chambre, que je tressaillis.

“ Sur la table, à côté d'une lettre qu'il venait d'achever d'écrire je venais de voir deux épées étinceler.

“ — Monsieur se bat ! m'écriai-je en devenant tout pâle.

“ Mais, d'un geste rapide, il m'imposa silence.

“ — Tais-toi !... Tais-toi, Laurent ! me dit-il vivement. Oui, je me bats... Oui, dans quelques heures, j'irai risquer ma vie pour défendre mon honneur... l'honneur du vieux nom que je porte... l'honneur du grand nom des Chaverny....

“ Mais que les enfants n'entendent rien, ne sachent rien... ou que, tout au moins, ils n'apprennent cette rencontre que si, par malheur, elle devait m'être fatale.

“ Car, dans ce cas-là... dans le cas où l'on me ramènerait mort demain....

“ — Monsieur ! ne pus-je m'empêcher de m'écrier.

“ — Il faut tout prévoir, mon brave Laurent, me dit-il gravement.

“ Je me suis battu dix fois, quinze fois, et je me sens toujours la même adresse, le même coup d'œil, le même sang-froid....

“ Mais la vie du plus habile et du plus brave tient à si peu de chose dans ces moments-là !....

“ Écoute-moi donc !

“ Voici une longue lettre que je viens d'écrire....

“ C'est une lettre que j'adresse à mes enfants... à mon cher André et à ma chère Blanche, une lettre où je leur donne mes derniers conseils et où je leur fais mes suprêmes recommandations....

“ Si demain j'étais tué, tu remettrais donc cette lettre à mon fils.

“ — Oui, monsieur, répondis-je.

“ — Tu la trouveras là, dans le tiroir de cette table....

“ — Bien, monsieur.

“ — Le duel, reprit-il au bout d'un instant, a lieu à dix heures... Mort ou vivant, je serai de retour ici à midi....

“ A tout hasard, tiens-toi vers cette heure-là dans le parc, car si un malheur était arrivé, il faudrait que tu eusses le temps de prévenir André et le temps aussi de prendre tes précautions pour éviter à ma fille... pour éviter à Blanche une émotion trop brusque....

“ Tu m'as compris, n'est-ce pas ?

“ — Oui, M. le comte, répondis-je, pouvant à peine parler.

“ — Eh bien, va, laisse-moi.”

“ Et je sortis.

“ Voilà, M. André, ajouta le vieux soldat, tout ce que je sais... tout ce que je puis vous dire....

“ Horriblement pâle, André de Chaverny était demeuré immobile, cloué au sol.

“ Puis, comme son regard venait de tomber par hasard sur une pendule, il eut un brusque tressaillement.

“ Les aiguilles marquaient onze heures vingt-cinq... plus que quelques minutes et son père, comme il l'avait dit lui-même, serait de retour au château vivant ou mort....

“ Mort !... Mort !... Son père ramené sanglant et inanimé !... Son père n'étant plus qu'un cadavre dans ses bras !

“ Oh ! à cette pensée-là, le jeune homme se sentait pris de vertige, pris de folie !

“ — Mon père !... mon père ! ne put-il s'empêcher de sangloter en cachant sa tête dans ses mains.

“ Mais Laurent venait déjà de lui poser doucement la main sur l'épaule.

“ — Du courage, M. André, du courage !... Dieu aura été avec nous ! lui dit-il d'une voix presque paternelle....

“ Et comme le jeune homme ne pouvait contenir ses sanglots :

“ — Je vous en prie, du calme, du sang-froid, ajouta-t-il, et songez surtout à votre sœur... songez surtout à Mlle Blanche !...

“ — Blanche ! tressaillit encore André.

“ — Oui, occupez-vous d'elle... trouvez un prétexte pour qu'elle reste dans sa chambre... pour que, dans tous les cas, elle ne se doute de rien, elle ne s'aperçoive de rien....

(1) Commencé dans le numéro du 24 décembre 1898.

—Oui, oui, tu as raison, s'écria le jeune homme avec un accent désespéré. Mais que lui dire?... quel prétexte trouver?... quelle raison lui donner pour quelle s'enferme chez elle?

—Emmenez-la avec vous... restez avec elle... ne la quittez plus.

—Ne pas la quitter quand je suis dans cette attente qui me tue!... Ne pas la quitter quand, à chaque seconde, je serais dans l'effroi de ce qui se passe ici!...

—Est-ce que c'est possible!... Est-ce que j'en aurais le courage?

—Il le faut pourtant, M. André, dit Laurent.

En jetant à son tour un coup d'œil sur la pendule:

—Midi moins un quart! ajouta-t-il la voix sourde.

Puis, se redressant brusquement tout saisi:

—Écoutez! s'écria-t-il en tendant la main vers la fenêtre.

André venait de le regarder dans une anxiété terrible.

—N'avez-vous rien entendu?

—Si!

—Une voiture?

—Oui! oui!

—C'est lui peut-être!...

Mais non, la voiture qu'ils venaient d'entendre n'était point celle du comte de Chaverny, car au bout de quelques secondes le bruit s'éloigna, s'éteignit.

Pourtant, par un immense effort de volonté, André venait de retrouver tout son sang-froid, toute son énergie.

La mort dans l'âme, la gorge encore pleine de sanglots, il eut la force de revenir vers sa sœur, l'air enjoué, un sourire sur les lèvres.

—Eh bien! lui cria-t-elle dès qu'elle l'aperçut, pourquoi m'as-tu, tout à l'heure, quittée si brusquement?... D'où viens-tu?

—Je viens de voir Laurent...

—Laurent?

—Oui, je voulais causer avec lui... Oh! maintenant, je n'ai plus de souci, plus d'inquiétude... Notre père sera de retour bientôt...

—Où est-il?

—Oh! tu m'en demandes trop!... Mais il s'agit, paraît-il, d'une affaire pour laquelle M. de Ryon avait besoin de lui...

Allons, viens, sœurlette; viens, ma petite Blanche, me faire entendre encore une fois cette jolie sonate de Beethoven que tu joues si bien... Viens!... Et ne sois plus aussi triste, aussi inquiète que tout à l'heure... Nous sommes deux grands enfants qui nous effrayons de rien... Viens!

André avait dit tout cela d'un air très dégagé, très gai même; mais à chaque mot qu'il avait prononcé, il avait été obligé de se raidir très énergiquement pour ne pas éclater en nouveaux sanglots.

Et, doucement, passant son bras autour de la taille de la jeune fille, il la conduisit, l'entraîna dans sa chambre.

Mais, au moment même où ils venaient d'en franchir la porte, le jeune homme s'arrêta soudain tout frémissant, et si pâle, si livide, qu'il semblait près de défaillir.

—André!... André! s'écria Blanche, qu'est-ce que tu as?... Tu me fais peur!... André!

Elle venait de lui prendre les mains et elle tressaillit.

—Tes mains sont glacées! reprit-elle de plus en plus effrayée. Tout ton corps tremble!... Tu chancelles!... André!

—Ce n'est rien... ce n'est rien, bégaya-t-il en dégageant doucement l'une de ses mains et en la passant lentement et à plusieurs reprises sur son front. Un étourdissement... un léger malaise... Ne t'alarme pas ainsi...

Mais lui, c'était vainement qu'il essayait encore de se raidir, de se ressaisir...

Là-bas, dans la pleine campagne... là-bas, dans l'immense étendue qui se déroulait toute blanche de neige devant le château de Chaverny... là-bas, sous le ciel voilé de brouillards qui depuis quelques instants tombaient de plus en plus épais, une horloge lointaine venait de sonner très lentement, très faiblement, les douze coups de midi...

Et chacun de ces coups qui, par un nouveau pressentiment qu'il ne pouvait chasser, sonnait dans son cœur comme un glas lugubre, comme un glas funèbre, André venait de les compter, la sueur au front, tout le sang figé dans les veines.

—Midi! murmura-t-il, midi!

Puis, malgré lui, oubliant toute prudence, il s'élança vers la fenêtre, écarta brusquement le rideau.

—Que regardes-tu donc? demanda vivement Blanche qui venait de le rejoindre et qui non seulement le regardait avec surprise, mais encore avec anxiété.

—La neige... la neige qui recommence à tomber! répondit-il. Vois ces gros flocons!

—C'est une journée bien triste! fit la jeune fille avec un tremblement dans la voix. Comme notre pauvre mère doit avoir froid dans sa tombe!

—Blanche!

—Y as-tu pensé quelquefois, André?

—Tais-toi!... tais-toi! s'écria celui-ci en se jetant sur elle et en lui couvrant le front de baisers. N'ayons pas de ces pensées-là...

de ces pensées qui nous font souffrir et qui nous torturent inutilement..."

Et comme Blanche pleurait toujours, la tête cachée contre sa poitrine:

—M'aimes-tu? fit-il tout bas.

—Oh! oui, André... Oh! oui, tu sais bien que je t'aime! répondit-elle la voix brisée.

—Chère Blanche!... Chère sœur!...

Et pendant un long moment, les deux jeunes gens restèrent étroitement serrés, étroitement enlacés...

Cependant, poussée doucement par André, la jeune fille venait de s'asseoir à son piano...

Mais à peine ses doigts avaient-ils effleuré les touches... à peine avait-elle joué quelques mesures, que son frère, qui était revenu près de la fenêtre et dont le regard, de plus en plus inquiet, ne quittait pas la grande porte du parc qui s'ouvrait en face de lui, se sentit tout le corps secoué d'un long frisson...

Car cette fois, il en était bien sûr, il ne devait pas se tromper!

Car cette fois, il en était bien sûr, cette voiture dont il entendait le roulement encore lointain était bien celle de son père... bien celle qui ramenait, mort ou vivant, le comte de Chaverny!

D'ailleurs, Laurent, que le jeune homme avait aperçu aller et venir d'un pas fiévreux, dans l'allée qui longeait la grille, ne venait-il pas de se rapprocher brusquement de la porte, comme si, lui aussi, avait été convaincu que, cette fois, c'était bien la voiture de son maître qu'il entendait?

Le cœur battant à grands coups dans la poitrine, plein d'une anxiété que les mots seraient impuissants à exprimer, André, dont Blanche ne s'apercevait pas du trouble immense, André, l'oreille tendue, écoutait toujours le bruit de cette voiture qui de plus en plus se rapprochait...

Mais, soudain, il frémit... soudain, une angoisse plus terrible, plus affreuse, l'envahit...

Comme elle se rapprochait lentement!

Comme elle semblait compter chaque pas, chaque tour de roue qu'elle faisait!

Et le jeune homme ne pouvait s'empêcher de se dire, repris par les plus sinistres pressentiments, par les plus lugubres appréhensions, qu'elle n'aurait pas marché d'une allure aussi lente si son père était revenu sain et sauf.

—Blessé!... Oui, il doit être blessé... et très grièvement, très dangereusement, peut-être! se dit-il avec un redoublement d'effroi.

Oui, oui, si cette voiture marche ainsi, c'est qu'on nous le rapporte mourant, agonisant... c'est que le moindre choc, la moindre secousse pourrait lui arracher son dernier soupir!...

Et le front mouillé d'une sueur froide, de plus en plus haletant, il restait là les jambes brisées, presque chancelant, quand la voiture pénétra enfin dans le parc, et qu'il vit Laurent, qui venait de jeter un coup d'œil à travers la portière, lever les bras dans un geste désespéré, puis se reculer d'un bond en cachant sa tête dans ses mains.

Et le jeune homme venait de se redresser à son tour, et fou, éperdu, il allait s'élaner au dehors, oubliant que Blanche était là, quand, brusquement, il recula avec un cri sourd, tandis qu'une main glacée, une main froide comme la mort, saisissait la sienne...

C'était elle... c'était Blanche qui était devant lui... Blanche folle et éperdue aussi, qui, dans un geste dont rien ne saurait rendre la tragique douleur, lui criait:

—Regarde!... Oh! mon Dieu!... mon Dieu!

Et la main toujours tendue, près de s'évanouir, elle lui montrait la voiture qui venait de s'arrêter devant le perron.

—Va-t'en!... Va-t'en! lui cria André d'une voix étouffée.

Mais c'était en vain qu'il voulait l'entraîner, la repousser...

Hagarde, elle se débattait avec une force terrible, lui montrant toujours le parc.

—Regarde!... regarde!... Notre père!... Mort!... mort!... André!...

Et, en effet, la scène la plus saisissante, la plus émouvante se passait en ce moment.

Tout pâles, tout défait, le duc de Ryon et le marquis de Cerlinge venaient de mettre pied à terre, et, aidés de Laurent, montaient le perron du château en portant dans leurs bras le comte de Chaverny, qui, la face livide, la poitrine sanglante, ne bougeait plus, ne remuait plus...

Blanche venait de jeter un cri terrible et de rester morte entre les bras d'André.

—Marie!... Marie! cria celui-ci dont la vue se troublait et qui sentait le sol fuir sous ses pieds; Marie, à moi!... Marie!...

Et il allait se précipiter vers son cordon de sonnette, quand une jeune fille entra tout essouffée, la femme de chambre de Blanche.

—Ah! monsieur, quel malheur!... C'est affreux! s'écria-t-elle toute sanglotante. M. le comte...

Mais André ne lui avait jeté qu'un mot, ou plutôt qu'un cri:

—Veillez sur elle!

“ Et il s'enfuit.
 “ Il courait dans la chambre de son père.
 “ Au moment même où il entra, le comte de Chaverny, sortant enfin d'une longue syncope, d'une syncope qui avait eu toutes les apparences de la mort, rouvrit les yeux.
 “ —Merci, merci, mes amis ! dit-il d'une voix très faible en pressant les mains du duc de Ryon et du marquis de Cerninge.”
 “ Puis, cherchant des yeux autour de lui :
 “ —Laurent ! appela-t-il, la voix de plus en plus éteinte.
 “ —Maître ?
 “ —Mon fils !
 “ —Père, il est là ! répondit Adré en tombant à genoux.”
 “ Le comte venait de se pencher et d'entourer de ses bras le cou du jeune homme.
 “ Le duc et le marquis venaient de se retirer, après avoir jeté sur leur ami agonisant un dernier regard plein d'une profonde tristesse, un dernier regard où il semblaient lui faire leurs suprêmes adieux, et Laurent, perdu dans un coin, tout au fond de la chambre, très pâle, tout tremblant aussi d'émotion, se mordait les lèvres pour étouffer ses sanglots.
 “ Le comte de Chaverny voulut parler, mais sa voix s'éteignit dans sa gorge.
 “ Le geste mal assuré, le geste déjà d'un mourant, il essaya de faire comprendre sa pensée à Adré...
 “ Mais Adré ne comprenait pas.
 “ Debout au milieu de la chambre, il suivait le geste de son père.
 “ —Là ! là ! fit enfin le comte, dans un râle.
 “ —La table, monsieur Adré, dit Laurent, toujours immobile.”
 “ Le jeune homme s'approcha de la table.
 “ —Ouvrez le tiroir de droite, reprit le vieux soldat, en parlant comme dans la chambre d'un mort. Vous y trouverez la lettre qui vous est adressée... voilà ce que M. le comte veut dire...”
 “ Adré venait d'ouvrir le tiroir et de prendre la lettre.
 “ L'enveloppe portait ces simples mots, écrits d'une main ferme et sûre :
 “ *Pour mes enfants.*”
 “ Et il allait l'ouvrir, quand il tressaillit.
 “ Son père venait encore de prononcer, de murmurer son nom :
 “ —Adré !... Adré !”
 “ Et comme celui-ci n'avait fait qu'un bond jusqu'à lui... comme déjà il était retombé à ses pieds :
 “ —Je meurs ! dit le comte dans un souffle.
 “ —Père !
 “ —Je meurs !... Ta sœur !... Blanche !...”
 “ Laurent allait s'élançer au dehors, mais il n'en eut pas le temps.
 “ La porte venait de s'ouvrir, et Blanche, qui était enfin revenue de son long évanouissement ; Blanche, que personne n'avait pu retenir, accourait éperdue et folle de désespoir.
 “ Comme une masse, elle tomba à genoux à côté de son frère et s'empara de la main déjà froide, déjà glacée du comte, qu'elle porta à ses lèvres, qu'elle inonda de ses larmes.
 “ De son regard déjà terne, de son regard qui commençait déjà à se voiler pour l'éternité, l'agonisant contemplait ses deux enfants.
 “ Et c'était là surtout, c'était là seulement ce qui lui faisait regretter la vie.
 “ Comme il les avait toujours profondément, tendrement aimés !
 “ Quelle joie il aurait eue de vivre encore quelques années auprès d'eux !
 “ Mais non ! tout était fini ; il sentait déjà la nuit se faire de plus en plus épaisse autour de lui ; il sentait déjà passer sur son front le froid de la mort !
 “ Et tandis que la chambre était pleine des sanglots d'Adré et de Blanche, des sanglots de Laurent, il leva ses deux mains qui tremblaient et les posa sur la tête de ces deux êtres si chers...
 “ —Je vous confie l'un à l'autre, murmura-t-il la voix brisée aussi d'un sanglot. Aimez-vous bien, et gardez toujours le souvenir de votre père...
 “ Quoi qu'il arrive, toi, Adré, sois toujours digne du nom sans tache... du nom glorieux que tu portes... Adieu !
 “ —Père ! s'écrièrent les deux enfants.
 “ —Rapprochez-vous encore... Je ne vous vois plus... Que je vous donne encore un baiser !... Adieu !... Soyez bénis !”
 “ Le comte eut un brusque soubresaut, un cri sourd, puis retomba lourdement.
 “ Il était mort !
 “ Un quart d'heure après, tandis que Blanche continuait de pleurer et de prier, le front appuyé sur le rebord du lit, Adré lentement se relevait, tenant toujours dans sa main crispée la lettre qui contenait les derniers conseils, les suprêmes recommandations du comte de Chaverny, et qui, maintenant, était tout inondée de ses larmes.
 “ Déjà, au chevet du mort, un crucifix avait été dressé, des cierges funéraires allumés, et ce fut à la clarté des cierges que le jeune

homme lut, tout tremblant, tout frémissant, ces lignes qu'il a bien des fois relues depuis :

“ Mon cher Adré,
 “ Ma chère Blanche,
 “ Mes deux enfants bien-aimés.

“ Je suis resté longtemps, très longtemps, cette large feuille de papier étalée sur ma table, n'osant pas vous écrire ce que vous allez lire... .

“ Longtemps, très longtemps, je me suis promené de long en large dans ma chambre et, tout en songeant à vous, qui sans doute, dormez si tranquillement et si paisiblement à cette heure... tout en songeant à vous qu'un si grand danger menaçait peut-être, plus de dix fois je me suis approché de ma table avec la volonté de vous dire en quelques lignes, en quelques mots, ce qu'il m'est impossible de vous cacher ; mais, chaque fois, la plume s'est échappée de mes doigts ; mais, chaque fois, je me suis senti de plus en plus hésitant, de plus en plus lâche... .

“ Et cependant, mes bien-aimés, comment pourrais-je me taire quand cette nuit est peut-être la dernière que je passe auprès de vous... quand peut-être demain ce ne sera plus seulement sur la tombe de votre mère que vous irez vous agenouiller, le cœur brisé de douleur, mais encore sur la mienne, sur celle de votre père qui vous a toujours si profondément chéris, si profondément adorés... quand enfin, dans quelques heures peut-être, un nouveau malheur s'abattant sur notre maison peut vous laisser seuls dans la vie comme deux pauvres orphelins ?

“ Car dans quelques heures, j'irai me battre... car, dans quelques heures, j'irai risquer ma vie pour défendre mon honneur qui est aussi le vôtre... .

“ D'ailleurs, mes bien-aimés, ne m'en demandez pas davantage, car je dois me taire, car je ne dois rien vous dire de plus... .

“ Sachez seulement que je n'ai pas oublié les devoirs que j'ai envers vous... que je n'ai pas oublié que ma vie vous appartenait, et que si je vais me battre, ce n'est pas parce j'y suis poussé par un futile point d'honneur ou un mesquine question d'amour propre... .

“ Non ! non !
 “ Mais l'injure a été si grave que je ne puis y penser sans que la plus terrible, la plus immense colère fasse bouillonner tout mon sang dans mes veines !... Mais l'outrage a été si sanglant que je serais le dernier des lâches, le dernier des misérables si je ne cherchais pas à en tirer la plus éclatante, la plus implacable vengeance !... .

“ Mais, hélas ! la chance est souvent aveugle, et ce n'est pas tous les jours celui qui a pour lui le bon droit qu'elle favorise... .

“ Aussi n'ai-je pas voulu me rendre à cette rencontre... n'ai-je pas voulu vous quitter sans vous laisser cette lettre qui, si l'on me rapporte mort demain, contiendra, avec mes derniers conseils, certains renseignements, certains éclaircissements que je dois vous donner sur l'état de mes affaires et de notre situation de fortune... Mes conseils, du reste, seront brefs, car je sais combien vous vous aimez... combien est profonde l'affection qui vous unit... et cette pensée-là, s'il devait m'arriver malheur, serait pour moi une grande consolation et un grand soulagement.

“ Si donc vous étiez orphelins demain, j'adjure mon fils Adré de ne point se laisser abattre par la douleur, de ne point se laisser accabler par le désespoir, mais de puiser, au contraire, plus de force plus d'énergie et plus de courage dans cette pensée qu'il a maintenant charge d'âme, c'est-à-dire qu'il est maintenant l'unique soutien, le seul protecteur de notre Blanche bien-aimée... .

“ Qu'il ne vive donc que pour elle, qu'il se consacre donc tout à elle, jusqu'aux jours où Blanche, ayant trouvé un époux aimant et dévoué, un époux digne d'elle et digne de nous, pourra se refaire une famille et un foyer... .

“ Et j'adjure aussi ma fille... ma Blanche adorée, d'être courageuse et forte.

“ Je la supplie, elle aussi, de ne pas s'abandonner au chagrin, de ne pas se laisser envahir par la douleur.

“ Qu'elle garde toujours mon souvenir dans un coin de son cœur... qu'elle mêle toujours dans ses prières le nom de son père au nom vénéré, au nom sacré de sa mère, mais qu'elle n'oublie pas qu'elle aussi doit vivre pour Adré comme Adré vivra pour elle... mais qu'elle n'oublie pas qu'elle aussi doit à son frère tout son dévouement et toute sa tendresse.

“ Aimez-vous bien... aimez-vous bien puisque vous serez seuls au monde, seuls dans la vie... .

“ Car, hélas ! vous le savez, il ne nous reste plus de parents, plus de famille... .

“ Un seul Chaverny existe peut-être encore, mais depuis tant d'années qu'on ne l'a plus revu, depuis tant d'années qu'il s'est exilé de France, il serait impossible de retrouver ses traces, impossible de savoir ce qu'il est devenu... .

“ Maintenant, mes bien-aimés, il me reste à cette heure solennelle,

“ à cette heure où je ne dois plus avoir de secret pour vous, à vous faire une confidence bien pénible et bien triste.

“ Il s'agit de ma fortune... de votre patrimoine... ”

“ Très riche, immensément riche même, il n'y a encore que quelques années, je suis aujourd'hui plus qu'à moitié ruiné... ”

“ Comment cela est-il arrivé et par suite de quelles circonstances ai-je englouti en si peu de temps un si gros chiffre de millions, des capitaux aussi considérables, c'est ce qu'André apprendra en prenant connaissance de l'état de ma situation que j'ai dressé il y a peu de jours et qu'il trouvera dans ma bibliothèque.

“ Enfin, pour s'éclairer plus complètement et pour tirer le meilleur parti de l'héritage que je vous laisse, — que je vous laisse, hélas ! si diminué ! — qu'il s'adresse à Me Le Rodier, mon notaire à Paris. C'est un très honnête homme, qui nous a toujours été très dévoué, et dont, j'en suis certain, les sages conseils et la grande expérience vous seront du plus puissant secours... ”

“ Quoi qu'il en soit, si Blanche n'a plus la dot magnifique, la dot princière qui devait être la sienne, celle qui lui reste sera assez belle encore pour lui permettre de n'être pas embarrassée dans le choix d'un parti honorable ; et quand à toi, André, si ta part n'est point celle non plus qui aurait dû te revenir un jour... si ta fortune n'est plus la grosse, la royale fortune des Chaverny, elle te permettra pourtant, si tu sais être sage, de faire encore, sans trop déchoir, figure de gentilhomme... ”

“ D'ailleurs, je vous connais assez, je connais assez votre cœur pour être sûr que vous ne m'en voudrez pas de vous avoir appauvris... ”

“ Car vous me connaissez assez aussi pour ne point m'accuser de folles prodigalités ou de coupable imprévoyance. Mais mon seul tort peut être, tort que vous me pardonnerez aisément, c'est de n'avoir pas toujours su résister à la bonté, à la générosité de mon cœur ; c'est de n'avoir pas toujours su me défendre contre des services à rendre, contre un secours à apporter à des gens qui mettaient tout leur espoir en moi... ”

“ Et de là de grosses sommes jetées dans plusieurs entreprises qui toutes ont avorté, qui toutes ont mal tourné... Mais j'étais riche et je croyais de mon devoir de ne pas être un égoïste, de mon devoir d'aider aux autres... ”

“ Oui, voilà tout mon tort, tout mon crime... Mais, ce crime-là, je sais que l'un et l'autre vous m'auriez poussé à le commettre si je vous avais consultés... que l'un et l'autre vous l'auriez commis également si vous aviez été à ma place, et cette conviction-là suffit à me rendre la conscience plus calme, plus tranquille... ”

“ Arrivé à ce passage de la lettre de son père, André, qui s'était détourné pour cacher l'émotion de plus en plus profonde, de plus en plus violente qui s'emparait de lui à chaque phrase qu'il lisait, André jeta un long regard sur le mort.

“ — Cher père ! murmura-t-il, tandis que Blanche, toujours agenouillée, continuait de garder sur lèvres la main toute froide, toute rigide déjà du comte de Chaverny. Oh ! oui, tu peux t'en aller tranquille... tu peux dormir en paix... ce ne sont pas tes enfants qui te reprocheront d'avoir été généreux et bon... ce ne sont pas eux qui t'accuseront si tu les laisses moins riches qu'ils auraient dû l'être... ”

“ Oui, dors en paix... dors sans trouble et sans remords, car, loin de t'en vouloir, loin de garder contre toi la moindre arrière-pensée, tes enfants sont fiers de ton grand cœur... fiers du bel exemple que tu leur as donné... ”

“ Puis, après avoir, pendant un long moment, enveloppé le mort d'un regard de plus en plus attendri, le jeune homme reprit très lentement, et en pesant pour ainsi dire chaque phrase, la lecture de la lettre :

“ ...Et maintenant, mes chers enfants, poursuivait le comte dont la main semblait avoir été moins sûre et moins ferme en traçant ces lignes, il ne me reste plus qu'à vous dire à tout hasard un éternel adieu !... ”

“ Un éternel adieu !... ”

“ C'est à peine si j'ose écrire ces mots si terribles !... c'est à peine si j'ose m'arrêter un seul instant, une seule seconde à cette affreuse pensée-là ! ”

“ Un éternel adieu ! ”

“ Je ne vous verrai plus ! ”

“ Oh ! non, non, je ne veux pas croire que cela soit possible !... je ne veux pas croire que Dieu qui connaît la justice de ma cause veuille aussi se tourner contre moi et m'accabler à son tour ! ”

“ Oh ! non, non, j'ai tort d'avoir ces sombres pensées, ces sinistres pressentiments ! ”

“ Oh ! non, demain je reviendrai... Demain, je vous reverrai, et j'aurai encore l'immense joie de vous étreindre contre mon cœur... l'immense bonheur de me dire que j'ai encore de longues années à vivre près de vous... de longues années à vivre pour vous ! ”

“ Et pourtant... oui, pourtant, c'est plus fort que moi, plus fort que ma volonté : je tremble, je frissonne et j'ai peur ! ”

“ Oui, j'ai peur, moi qui ne suis pas un lâche... moi qui tant de

fois déjà me suis battu... moi qui tant de fois déjà ai bravé la mort avec tant d'audace et de sang-froid... moi qui tant de fois, en des circonstances semblables, ai toujours eu tant de foi en ma destinée, tant de confiance en mon étoile... ”

“ Est-ce parce que mon feu vient de s'éteindre qu'un si grand froid me pénètre et me glace ainsi ?... ”

“ Oui, peut-être... ”

“ Et peut-être aussi est-ce cette nuit si triste, si sombre et si lugubre qui me donne ces idées si noires et ces sinistres pressentiments ?... ”

“ Car cette nuit, à ce qu'il me semble, est vraiment d'un aspect farouche et tragique. ”

“ Depuis des heures et des heures la neige n'a plus cessé de tomber et c'est une vraie tourmente qui s'abat au moment où j'achève cette lettre... ”

“ Le brouillard aussi tombe, et tombe si épais, que ce n'est plus devant ma fenêtre qu'un mur d'ombre qui m'empêche non seulement de voir le ciel, mais encore les arbres du parc. ”

“ Et le vent qui s'élève de plus en plus violent, de plus en plus furieux, jette au loin, dans les solitudes pleines de ténèbres, de longs gémissements, de longues plaintes que l'on ne peut entendre sans tressaillir. ”

“ Oui, il doit y avoir de tout cela dans l'extrême abattement, dans l'étrange accablement où je suis... ”

“ Je viens de me mettre à marcher pendant quelques instants pour tâcher de ressaisir, de reprendre un peu de mon énergie, mais ce sont toujours les mêmes tragiques pressentiments qui me hantent, qui me poursuivent, qui ne me laissent pas une seule minute, une seule seconde de repos. ”

“ Ah ! si je pouvais aller vers vous, si je pouvais me pencher sur vous et vous embrasser, il me semble que je serais plus calme et que cela ferait s'éteindre l'ardente fièvre qui me brûle... ”

“ Mais comment pourrais-je aller vers vous à cette heure-là, au milieu de la nuit, sans vous remplir de surprise et peut-être sans éveiller vos soupçons ? ”

“ Non, non, dormez mes bien-aimés... dormez sans inquiétude et sans souci, tandis que ma pensée restera fixée sur vous et que, pour me rattacher à l'espoir qui me fuit, je songerai maintenant au passé, à toutes les douces joies que je vous dois... ”

“ Oui, c'est à quoi maintenant je songe... oui, ce sont tous ces moments si heureux que nous avons vécus ensemble, que nous avons vécus avec elle, avec votre noble et sainte mère, dont le souvenir à présent me revient, il me semble que je ne me sens déjà plus le même... que je me sens déjà plus fort et plus sûr de l'avenir... ”

“ Au revoir, André !... Au revoir, Blanche !... Car ce n'est plus un dernier, un suprême adieu que je veux vous adresser, mais c'est “ au revoir ” c'est “ à bientôt ! ” que je veux vous dire ! ”

“ Car enfin tous les sombres pressentiments qui me remplissaient d'angoisse se sont évanouis !... Car enfin je redeviens l'homme calme, l'homme fort, l'homme plein de confiance en lui que j'étais autrefois !... Car enfin c'est pour vous que je veux vivre, et c'est pour vous que je vivrai ! ”

“ Oui, à bientôt !... à toujours ! ”

“ Votre père qui tendrement vous embrasse, ”

“ COMTE DE CHAVERNY. ”

“ — A bientôt !... A toujours ! ” murmura amèrement André dont les yeux de nouveau s'emplirent de larmes. Hélas ! pauvre père, c'étaient tes pressentiments... c'étaient les nôtres qui avaient raison !... “ A bientôt !... A toujours ! ” Et maintenant tout est fini !... Et maintenant tes enfants que tu adorais... tes enfants pour lesquels tu voulais vivre ne sont plus que des orphelins qui te pleurent !... Ah ! pauvre père !... pauvre père !... ”

“ Et jusqu'au soir, agenouillés devant le lit mortuaire, André et Blanche mêlèrent leurs sanglots et leurs prières. ”

XXII — LA CONFESSION DE L'INCONNU (Suite)

“ Deux jours après, on aurait pu voir à travers la campagne désolée, à travers la campagne encore toute blanche de neige et toute couverte de brouillards, un lugubre cortège se dérouler. ”

“ C'étaient les funérailles du comte de Chaverny. ”

“ Mais, certes, à la simplicité du convoi, personne n'aurait pu se douter que celui que l'on conduisait à sa dernière demeure avait tenu par sa naissance et par sa fortune une si grande place dans le monde. ”

“ Cinq ou six amis seulement, parmi lesquels le duc de Ryon et

le marquis de Cerninge, la tête basse et l'air profondément affligé, suivaient le cercueil, derrière lequel marchaient, horriblement pâles et les joues creusées par les larmes qu'ils n'avaient cessé de verser, les deux enfants du mort...

"Venaient ensuite les domestiques du château, en tête desquels s'avancait Laurent, dont l'immense douleur faisait vraiment peine à voir.

"Mais c'était Blanche surtout... Blanche dont la faiblesse était extrême... Blanche qui chancelait et que son frère était obligé de soutenir à chaque pas... Blanche qui ne cessait de jeter des sanglots déchirants, des sanglots éperdus, dont l'effrayant désespoir faisait passer un frisson dans tous les cœurs.

"André, aussi battu et aussi désespéré qu'elle, se raidissait contre sa propre douleur pour ne plus penser qu'à elle et pour tâcher de la raffermir et de la consoler.

"—Blanche... ma sœur... du courage!" lui murmurait-il tout bas.

"Mais c'était en vain, car la jeune fille qui s'avancait d'un pas de plus en plus lourd et les yeux toujours fixés sur le cercueil, ne l'entendait même plus.

"Son père était mort!... C'était son père que ces hommes emportaient!... C'était là sa seule pensée fixe, la seule pensée qui ne la quittait pas et qui la rendait sourde à tout ce qu'on aurait pu dire, à toutes les paroles qu'on aurait pu lui faire entendre...

"Et toujours sous la neige qui tombait... sous le brouillard qui de plus en plus l'enveloppait, le funèbre cortège se déroulait ainsi lentement, à travers la campagne déserte, tandis que là-bas, là-bas, les cloches de la vieille église parfois aussi pleuraient, parfois aussi sanglotaient...

"—Le cimetière!" fit tout à coup et tout bas le duc de Ryon au marquis de Cerninge.

"Et, en effet, au détour d'un sentier, le cimetière venait brusquement d'apparaître, avec son vieux mur en pierres sèches par-dessus lequel on apercevait, perdues entre des rangées de cyprès, de hautes croix de fer, de blanches silhouettes de mausolées...

"Une cloche tinta sourdement, semblant répondre au glas lointain qui sanglotait toujours. Puis, tout à coup, après deux ou trois détours, le sinistre cortège s'arrêta...

"C'était là!"

"Et déjà le fossoyeur avait soulevé la pierre du caveau... et déjà le prêtre avait jeté la première peletée de terre en récitant les dernières paroles des morts... et déjà André et Blanche restaient autour de cette tombe comme il restaient seuls dans la vie!

"—Père, adieu! s'écria la jeune fille en voilant son visage de ses mains.

"—Adieu, père!" s'écria à son tour son frère tout frissonnant aussi.

"Et lentement, tandis que la nuit commençait déjà à tomber, les deux orphelins reprirent le chemin du château...

"Comment vécut-ils pendant les premiers jours qui s'écoulèrent après cette perte si cruelle, c'est ce que peut-être aujourd'hui ni l'un ni l'autre ne pourrait dire...

"Mais ce qu'il y a de certain, c'est que la profonde intimité qui avait toujours existé entre le frère et la sœur devint encore, si c'était possible, plus étroite.

"Tous les deux restaient de longues heures côte à côte, le regard perdu et la main dans la main, n'échangeant pas même un mot, pas même une parole, tout entiers à leurs poignants souvenirs...

"Ni l'un ni l'autre non plus n'osaient plus traverser les immenses salles du château de peur d'en troubler la paix profonde, ou bien, s'ils s'y aventuraient, ce n'était qu'en effleurant à peines les dalles, comme s'ils avaient marché dans un lieu sacré...

"André avait réuni tout ce qui restait des objets ayant appartenu à son père, et pendant des journées entières aussi, il s'absorbait dans la contemplation de ces choses qui lui parlaient de lui, de ces choses qu'il vénérât comme des reliques.

"Trois ou quatre semaines, qui leur parurent longues comme des siècles, s'écoulèrent ainsi, puis, un jour, une si singulière, une si étrange métamorphose s'opéra soudain en André, que Blanche ne put retenir un mouvement de surprise, presque de saisissement.

"Car, en effet, elle ne le reconnaissait plus, et il avait un autre air, un autre regard, un autre visage...

"Certes, il était bien toujours très profondément triste, très profondément affligé, mais cependant la jeune fille croyait deviner que ce n'était pas seulement de chagrin, que ce n'était pas seulement de douleur si son frère devenait plus pâle et plus sombre.

"Alors qu'était-ce donc?"

"Que lui cachait-il donc?"

"Pourquoi, quand elle avait toujours connu toutes ses plus secrètes pensées, semblait-il à présent dissimuler avec elle?"

"Aussi, comme, après l'avoir encore observé très attentivement, elle avait de plus en plus la conviction de ne point se tromper... de plus en plus la conviction qu'André devait avoir quelque arrière-pensée qu'il ne lui disait pas, prit-elle le parti de l'interroger.

"—André, lui dit-elle d'une voix inquiète et en le regardant bien en face, bien dans les yeux, André, depuis quelques jours tu es si changé qu'il y a des moments où je ne te reconnais plus... si changé que je ne puis te voir sans être toute surprise et sans me demander quel est le secret que tu me caches..."

"Car tu me caches quelque chose... j'en suis sûre... avoue-le-moi!"

"—Moi! Et que te cacherais-je! s'écria-t-il d'un air embarrassé. Est-ce que j'ai jamais eu de secret pour toi! Est-ce que tu n'as pas toujours connu toutes mes pensées comme j'ai connu toutes les tiennes!"

"—Oui, André. Mais aujourd'hui peut-être n'en est-il plus de même?"

"—Aujourd'hui, ma chère Blanche, je suis encore avec toi ce que j'ai toujours été..."

"—Pourtant..."

"—Je te le jure, veux-tu me croire?"

"Elle dut se taire, mais elle ne fut pas convaincue.

"Aussi ne cessa-t-elle plus d'épier, de guetter André, et bientôt ce ne fut plus seulement de la surprise qu'elle éprouva, mais une véritable appréhension, une véritable angoisse.

"Car, en effet, le jeune homme prenait de jour en jour un visage plus sombre... de jour en jour ses allures devenaient plus mystérieuses et plus saisissantes.

"Parfois, brusquement, il tressaillait, tandis que ses poings se crispèrent et que ses yeux lançaient des éclairs.

"D'autres fois, tout entier à la pensée qui le dominait, il se mettait à marcher d'un pas fiévreux et saccadé, sans s'apercevoir qu'il n'était pas seul et que Blanche encore le guettait... et que Blanche encore l'épiait..."

"D'autres fois enfin, tous ses traits subitement se contractaient, tandis qu'un cri de violente colère semblait prêt à s'échapper de ses lèvres..."

"Alors Blanche, de plus en plus inquiète, de plus en plus angoissée, courait à lui, lui prenait les mains, le suppliait de parler.

"—André, je t'en prie, je t'en supplie, lui disait-elle toute pâle, toute tremblante d'émotion, ouvre-moi ton cœur... tout ton cœur!..."

"Parle-moi comme tu dois me parler à moi qui suis ton unique amie... à moi qui suis ta sœur!..."

"Oui, parle-moi!... que se passe-t-il en toi?... De quel autre chagrin, de quelle autre douleur que j'ignore souffres-tu?..."

"Je veux le savoir!... Je veux que tu me le dises!... André!..."

"Il l'attirait vivement dans ses bras, la regardait longuement, lui mettait un baiser au front, puis faisant un immense effort pour se ressaisir et pour apaiser l'orage qui grondait en lui:

"—Que veux-tu savoir... que veux-tu que je te dise, puisque je te répète que tu te trompes et que je n'ai rien, répondait-il avec un sourire.

"—André!"

"—Non, rien... que le même vide immense dans le cœur... que le même immense désespoir que toi..."

"—Oh! tu me mens!... tu me mens, André! s'écriait-elle en l'étreignant avec plus de force, plus de tendresse encore. Oui, pour la première fois de ta vie, tu me mens!"

"Car, si tu n'as rien, pourquoi, tout à l'heure, ai-je vu ton regard si doux et si bon prendre tout à coup une expression si dure et si menaçante que je n'ai pu m'empêcher d'en tressaillir?"

"—Quelle idée!"

"—Car, si tu n'as rien, pourquoi parfois prononces-tu tout bas, avec un geste de défi, des paroles que je ne comprends pas, des paroles que je ne saisis pas, mais qui, cependant, m'épouvantent et m'effraient?..."

"Car si tu n'as rien, pourquoi Laurent, pourquoi ce vieux serviteur qui nous aime tant, a-t-il, quand il te voit, les mêmes inquiétudes et les mêmes angoisses que moi?"

"—Laurent se trompe aussi.

"—Oh! non, Laurent ne se trompe pas... Laurent a bien remarqué aussi que tu n'étais plus le même... que tu n'étais plus tel que tu étais autrefois!... tel que tu étais encore dans les premiers jours qui ont suivi la mort de notre pauvre père..."

"Et pourquoi?... voilà ce que, malgré mes prières, tu t'entêtes à ne pas vouloir me dire... Voilà le secret que tu as le courage de me cacher et avec lequel tu me tortures, avec lequel tu ajoutes encore à mes chagrins..."

"—Blanche!... Oh! ne me parle pas ainsi! s'écriait alors André, tout saisi. Moi qui t'adore, te torturer!... Moi qui t'adore, t'accabler de nouveaux chagrins!... Oh! non, ne me dis pas cela, car tu me fais trop de peine!..."

"Mais, je t'en supplie à mon tour, ajoutait-il, ne t'inquiète pas, ne t'alarme pas sur de simples apparences..."

"Oui, peut-être, depuis quelques jours, suis-je un peu plus fiévreux, un peu plus fébrile?..."

“Oui, peut-être ai-je eu parfois certaines allures qui ont dû te surprendre....”

“Oui, peut-être, en pensant avec quel acharnement la fatalité s'était abattue sur nous, ai-je pu laisser échapper des paroles de colère, des mouvements de révolte....”

“Mais n'aie nulle inquiétude, aucune appréhension... Avec le temps, cela passera... je me remettrai... Je te jure d'ailleurs que je ferai tout mon possible pour triompher enfin de ces terribles pensées, de ces lugubres souvenirs qui me tuent et auxquels je m'abandonne trop... Car je ne veux pas que tu me regardes avec cet air-là... que tu me regardes comme si je te faisais peur...”

“Et prenant un air presque dégagé, brusquement le jeune homme se mettait à parler d'autre chose.”

“Mais si, pour ne plus se trahir, maintenant il s'observait mieux ; s'il paraissait plus calme et si ses yeux laissaient moins souvent échapper des éclairs menaçants, Blanche, pourtant, était loin d'être plus rassurée et plus tranquille.”

“—Qu'a-t-il donc ?... que me cache-t-il donc ?...”

“Telle était la question qu'elle ne pouvait s'empêcher de se poser encore, de se poser à chaque instant, à chaque minute.”

“Et ce n'était pas seulement pendant le jour que cette pensée l'absorbait, la poursuivait au point de devenir pour elle non plus seulement une angoisse, mais encore une véritable torture, mais encore un véritable supplice.”

“Mais, grâce à elle encore, toutes les nuits de la jeune fille étaient des nuits d'insomnie, des nuits pleines de fièvre pendant lesquelles elle faisait, tout éveillée, les rêves les plus effrayants et les plus tragiques.”

“Tantôt la sueur au front et le regard plein d'épouvante, elle revoyait encore, avec le plus singulier et le plus saisissant relief, la scène si dramatique et si émouvante qui s'était passée dans le parc au moment où son père avait été rapporté par le duc de Ryon et le marquis de Cerninge....”

“Mais celui qui lui apparaissait les yeux clos, la face plus blanche et plus livide qu'un spectre, et la poitrine toute rouge et toute sanglante, ce n'était plus son père, ce n'était plus le comte de Chaverny, mais André !”

“Tantôt c'étaient des visions encore plus sinistres qui la paralyaient et la rendaient à demi folle de terreur, à demi folle d'effroi.”

“Or, une de ces nuits-là, comme elle cherchait encore pour la centième fois au moins à deviner le secret d'André, tout à coup elle se redressa, toute blême, toute saisie.”

“Ne venait-elle pas d'entendre au-dessus de sa tête, là-haut, dans la chambre de son père, un bruit très sourd, très léger ?”

“—Dans la chambre de mon père ! se dit-elle au bout d'un moment. Je me trompe... Maintenant personne n'entre plus là...”

“Mais pourtant elle ne pouvait s'empêcher d'écouter... de prêter encore l'oreille....”

“Cette nuit-là, il faisait encore un temps affreux... un temps de neige et d'orage....”

“Mais si le vent battait furieusement les murs du château et jetait, à travers les branches dépouillées des grands arbres du parc, de lugubres et sinistres hurlements, ce n'était point lui, cependant, elle en était bien sûre, qui avait fait ce bruit si faible, ce bruit si furtif qu'elle avait entendu tout à l'heure....”

“Et ce bruit par moments reprenait, continuait, toujours très assourdi.”

“Quelqu'un était donc là-haut, dans la chambre mortuaire ?... là-haut, dans cette chambre où, depuis le jour des funérailles du comte, personne, par respect, n'avait plus osé pénétrer ?”

“Blanche écouta encore pendant un instant, puis, tout à coup, se trouva debout, à demi vêtue....”

“Une petite lampe brûlait toute la nuit sur sa cheminée... Elle prit cette lampe, et, glissant très doucement, très furtivement à son tour, elle sortit.”

“Après avoir suivi un long couloir, elle se trouva au pied du large escalier qui conduisait à la chambre occupée autrefois par le comte de Chaverny.”

“Très lentement, et retenant son souffle, elle monta une vingtaine de marches, puis trouva devant elle un autre couloir sur le seuil duquel elle s'arrêta.”

“La chambre de son père n'était plus qu'à quelques pas d'elle...”

“Alors de nouveau elle tendit l'oreille... elle écouta....”

“Plus rien !”

“Aucun bruit.”

“Pas un souffle.”

“Au dehors seulement le bruit du vent qui toujours gémissait, qui toujours hurlait.”

“Prise d'une peur soudaine, d'une peur qui venait de lui glacer subitement tout le sang dans les veines, la jeune fille fut pendant une seconde sur le point de s'enfuir....”

“Mais elle n'en eut pas le temps.”

“Quelque chose qu'elle venait d'apercevoir venait brusquement de l'immobiliser, de la clouer, pour ainsi dire, au sol....”

“—Ah ! murmura-t-elle. De la lumière !... de la lumière chez lui !...”

“En effet, un mince filet de lumière filtrait sous la porte du comte.”

“Quelqu'un était là !”

“Quelqu'un ?”

“Mais qui donc ?”

“Et dans son trouble, dans son effroi qui venaient d'augmenter encore, non seulement la jeune fille ne bougeait plus, mais encore ne respirait plus....”

“Car, encore une fois, depuis la mort de M. de Chaverny, personne n'avait plus franchi ce seuil... personne n'avait plus mis les pieds dans cette chambre qui devait se trouver encore telle qu'elle était le jour où le maître l'avait quittée....”

“Alors que voyait-elle donc ?... Que se passait-il donc ?”

“Est-ce que, par hasard, ces histoires qu'on lui avait racontées quand elle était toute petite fille et qui l'avaient tant effrayée... ces terribles histoires de spectres, ces terribles histoires de revenants qui, parfois, la nuit, erraient encore dans les lieux qu'ils avaient habités, est-ce que ces fantastiques histoires auxquelles à présent sa raison se refusait de croire étaient vraies ?...”

“Était-ce donc le fantôme de son père qu'elle allait voir si elle osait s'approcher et regarder ce qui se passait derrière ce mur... derrière cette porte ?”

“Oh ! non, certes !... Oh ! quelle folie !... Et comment avait-elle pu avoir une pensée aussi ridicule ?...”

“Alors, comme si elle avait eu honte de sa faiblesse, honte de se montrer si peureuse, elle posa sa lampe et s'avança à pas de loup dans le couloir, s'arrêtant parfois pour écouter encore.”

“Mais dans la chambre du comte, dont elle n'était plus éloignée que de cinq ou six pas, c'était toujours le même silence profond, le même silence que rien ne troublait....”

“Pourtant, comme elle venait d'avancer encore, comme elle se trouvait maintenant presque devant la porte, soudain, la jeune fille tressaillit.”

“—On marche !” murmura-t-elle encore.

“On marchait, en effet, mais d'un pas très sourd et avec beaucoup de précautions... Puis il y eut aussi un bruit de tiroirs qu'on ouvre, de papiers remués, comme si le mystérieux personnage que Blanche venait de surprendre dans la chambre de son père cherchait, furetait....”

“Et toute frissonnante, toute grelottante d'une peur plus grande encore, de nouveau la jeune fille demeurait immobile, se demandait ce qu'elle devait faire et si elle n'avait pas commis une grosse imprudence en quittant sa chambre et en s'aventurant ainsi seule à travers le château, quand tout à coup, elle se redressa, étouffant un cri.”

“Dans la chambre du comte une voix venait de s'élever, et, cette voix, c'était celle de son frère... c'était celle d'André....”

“André !...”

“Ah ! elle ne s'était donc pas trompée !... C'était donc bien lui, ainsi qu'elle en avait eu le pressentiment, qu'elle avait entendu tout à l'heure marcher, glisser si furtivement au-dessus de sa tête !...”

“Mais pourquoi était-il donc venu ici en se cachant d'elle ?... Venu ici à cette heure indue et quand il pouvait la croire profondément endormie ?”

“Et à qui donc parlait-il de cette voix pleine de colère... de cette voix si rauque et si sourde qu'il lui avait été impossible de comprendre ce qu'il avait dit ?”

“La jeune fille était maintenant contre la porte de la chambre, et retenant de plus en plus son souffle, glissant un œil à travers le trou de la serrure, cherchait à se rendre compte de ce qui se passait à l'intérieur....”

“Mais pendant un très long moment elle ne vit rien... personne...”

“Faiblement éclairée par une lampe posée sur la table du comte et dont l'abat-jour était entièrement baissé, la chambre paraissait vide....”

“On n'y entendait plus rien : aucun mouvement, aucun souffle... Mais ce qui frappa la jeune fille, ce fut de voir sur la table une masse énorme de papiers étalés... tous les papiers que son père avait dû laisser....”

“Et son œil épiait toujours, quand enfin une silhouette émergea de l'ombre qui noyait le fond de la chambre.”

“C'était André... André les mains pleines d'autres papiers qu'il avait dû, sans doute, aller prendre dans quelque meuble qu'on ne voyait pas.”

“Alors, se laissant tomber dans le large fauteuil qui se trouvait devant la table, le jeune homme se mit à chercher, à fouiller dans ces nouveaux papiers avec une sorte de fièvre, une sorte de rage.”

“—Rien !... Rien ! s'écria-t-il tout à coup, en frappant la table de son poing fermé, rien !”

“Et son visage était en ce moment si pâle, si décomposé, si défait ; son regard avait une expression si menaçante que Blanche demeura toute saisie.”

“—Rien !... Rien ! répéta-t-il en fouillant avec plus d'emporte-

ment encore dans les papiers, rien !... Je pensais pourtant que je trouverais peut-être là-dedans quelque chose qui me mettrait sur la trace... quelque chose qui pourrait me fournir un indice... quelque chose qui pourrait éveiller mes soupçons...

“Et rien !... Il n'a rien laissé... Et cependant il faut que je trouve !... Il faut que je sache !... Oui, il le faut... il le faut !...”

“Et tout en achevant de jeter ces mots de la même voix rauque, de la même voix sourde que Blanche avait entendue tout à l'heure, brusquement il s'était levé, puis s'était mis à arpenter la chambre, si plein de la pensée qui l'absorbait qu'il ne prenait plus aucune précaution, plus même la peine d'éteindre le bruit de ses pas...”

“—Il parlait donc ainsi très haut... ainsi tout seul ? se dit la jeune fille de plus en plus saisie. Oh ! comme il est agité !... comme son regard est étrange !... Et pourquoi ?... que cherche-t-il donc dans ces papiers ?”

“Et le cœur serré, en proie à une émotion qui venait de la rendre toute pâle à son tour, la jeune fille ne put s'empêcher de se dire aussi :

“—Ah ! je savais bien qu'il n'était plus le même qu'autrefois... je savais bien qu'il y avait maintenant entre nous quelque mystère, quelque secret qu'il me cache...”

“Mais qu'est-ce donc, mon Dieu, qu'est-ce donc ?... Et pourquoi ne veut-il pas parler... et pourquoi ne veut-il pas tout me dire... à moi qui ai pourtant le droit de tout connaître... le droit de tout savoir ?...”

“Aussi, dans l'espoir qu'un mot qui pourrait l'éclairer échapperait peut-être à son frère, continuait-elle de l'épier de plus en plus anxieuse, de plus en plus haletante.

“Mais, de tous les mots entrecoupés, de tous les mots hachés que laissait encore parfois échapper André, aucun n'apportait pour elle la moindre lumière.

“—Comment savoir !... comment savoir ! murmurait de temps à autre le jeune homme en s'arrêtant tout à coup au milieu de la chambre, les bras croisés, la face livide. Laurent ne doit pas être plus instruit que moi... inutile de l'interroger... Et d'ailleurs pourrait-il parler qu'il se tairait sans doute en devinant mon projet... Alors où donc chercher ?... comment donc m'y prendre ?...”

“Et il venait de se remettre à marcher, la tête baissée, et semblant toujours réfléchir très profondément, quand, soudain, il eut un tressaillement de joie :

“—Ah ! j'ai trouvé !... J'ai trouvé ! s'écria-t-il. Oui, c'est lui que je dois voir... c'est par lui que je saurai ce que je veux savoir !... Oh ! oui, il parlera ! il faudra bien qu'il parle !”

“Mais une ombre venait pourtant de passer tout à coup sur son front.

“—Il parlera ? reprit-il, la voix plus sourde et en s'arrêtant de nouveau au milieu de la chambre. En suis-je bien sûr ?... Suis-je bien sûr qu'il voudra assumer une telle responsabilité ?... Suis-je bien sûr qu'au contraire il ne fera pas tout pour me détourner de mon idée ?...”

“Oui, peut-être... Oui, plus j'y songe, plus cela me semble même certain... plus je crois l'entendre déjà me parler de l'autre devoir que j'ai à remplir... c'est-à-dire me parler de ma sœur... me parler de Blanche, à qui seule désormais je dois penser... pour qui seule désormais je dois vivre...”

“Oui, oui, je crois bien que je vais faire une démarche inutile et que je me pressais trop de compter sur le duc de Ryon...”

“—Sur le duc de Ryon ? pensa Blanche qui, à chaque mot de son frère, sentait augmenter sa surprise. Que veut-il donc demander au duc ? Qu'espère-t-il donc apprendre par lui ?... Quel est donc ce mystérieux projet dont il vient de parler... ce mystérieux projet qui lui donne une telle fièvre et qui absorbe à présent toutes ses pensées ?...”

“Oh ! tout cela est bien étrange ! tout cela me fait peur !...”

“Et elle demeurait toujours là, derrière la porte, toujours là, le regard de plus en plus ardemment fixé sur André, prête à épier encore chaque mot qu'il allait dire, chaque phrase qu'il allait prononcer.

“Mais, très sombre et continuant de marcher d'un pas très lourd, André maintenant restait silencieux.

“Parfois seulement, elle le voyait faire brusquement un geste violent, un geste plein de menaces, tandis qu'un cri furieux s'échappait de sa gorge.

“Et Blanche, de plus en plus saisie, de plus en plus glacée, Blanche, de plus en plus prise de terreur en face de ce mystère qui l'entourait, Blanche se demandait sur qui la pensée de son frère se fixait en ce moment avec tant de colère, avec tant de haine.

“C'était bien d'une haine terrible, d'une haine folle qu'André souffrait...”

“Mais de la haine pour qui ? contre qui ?

“Comment lui, si doux et si bon, pouvait-il caresser une idée de vengeance ?

“Quel ennemi pouvait-il donc avoir ?

“—Je ne comprends pas !... Tout m'échappe !” murmura avec angoisse la jeune fille.

“Mais elle n'avait pas achevé qu'elle se redressa toute blême, avec un long frisson d'épouvante dans les veines.

“—Oh ! non, je me trompe !... Oh ! non, André ne peut pas avoir cette pensée-là ! s'écria-t-elle de plus en plus pleine d'effroi. Oh ! non, ce n'est pas à notre père qu'il songe... ce n'est pas la pensée de le venger qui le poursuit.

“Non ! non !... Est-ce qu'en risquant à son tour sa vie, quand je n'ai plus que lui au monde, André ne commettrait pas un crime !... Est-ce qu'il n'agirait pas contre la volonté de notre père qui m'a confiée à lui ?...”

“Oh ! non, non, je me trompe !... Non, il ne peut pas être capable d'une pareille folie !”

“Mais elle avait beau vouloir se rassurer... elle avait beau se dire que son frère l'aimait trop et qu'il avait aussi trop le respect de la volonté paternelle pour se laisser entraîner à un acte qui serait non seulement un crime envers elle, mais encore un sacrilège envers la mémoire de leur cher mort, la pauvre enfant n'en restait pas moins de plus en plus effrayée, de plus en plus frissonnante.

“Mais, brusquement, elle se redressa encore, et, cette fois, son regard étincelait d'une telle volonté, d'une telle énergie, qu'à son tour on ne l'aurait plus reconnue elle-même.

“—Oh ! va, s'écria-t-elle alors, si pourtant c'était vrai que tu as cette arrière-pensée-là... si pourtant c'était vrai que c'est ce rêve-là que tu fais... ce projet-là auquel tu songes... je saurais bien me trouver devant toi... je saurais bien être là pour t'empêcher d'aller mourir peut-être à ton tour !

“Oh ! oui, je serais là, ajouta-t-elle plus énergiquement encore, et non plus comme une pauvre enfant qui supplie... comme une pauvre jeune fille qui pleure... mais comme une femme bien résolue à défendre ce qu'elle aime et le seul bien, le seul bonheur qui lui reste encore !...”

“Mais, dans la chambre, l'obscurité venait subitement de se faire, et les pas d'André se rapprochaient de la porte.

“Blanche n'eut que le temps de s'enfuir.

“Mais dans quelle fièvre, dans quelle atroce insomnie elle passa encore le reste de cette nuit-là !

“Il lui semblait que le jour ne viendrait jamais, et quand enfin il parut, il était si terne, si triste et si morne qu'elle en éprouva une angoisse de plus.

“Toujours elle revoyait André, avec sa face livide de colère et ses yeux pleins d'éclairs menaçants, aller et venir de son pas pesant et saccadé à travers la chambre mortuaire...”

“Toujours elle le revoyait revenant parfois d'un bond vers la table et fouillant encore d'une main avide, d'une main qu'une immense émotion faisait trembler, parmi les papiers éparpillés devant lui...”

“Et toujours aussi, il lui semblait l'entendre parler tout haut... l'entendre encore jeter de sa voix si rauque et si sourde ces mots étranges, ces mots mystérieux auxquels, tout d'abord, elle n'avait rien compris, mais dont, maintenant, elle ne croyait que trop deviner, que trop saisir le sens !...”

“Aussi, quand elle se leva, était-elle aussi faible et aussi chancelante que le jour où, lourdement appuyée sur le bras d'André, elle était revenue d'accompagner le comte de Chaverny à sa dernière demeure...”

“Les yeux cernés, les paupières rougies, le teint terreux, elle resta toute saisie quand sa glace lui renvoya son image.

“Aussi lorsque, quelques instants plus tard, André vint la rejoindre dans le cabinet de travail où ils continuaient de passer toutes leurs journées, ne put-il, en la voyant, retenir un mouvement de surprise, presque d'inquiétude.

“—Regarde-moi donc, petite sœur ? dit-il en la fixant encore plus attentivement. Est-ce que tu souffres ?

“—Non. Pourquoi me demandes-tu cela ? répondit-elle vivement, en affectant de prendre à son tour un air étonné.

“—Parce que tu es toute pâle...”

“—Vraiment ?

“—Oui, toute pâle, comme si tu avais mal dormi...”

“—C'est vrai, dit-elle. J'ai eu toute la nuit comme une immense angoisse qu'il m'était impossible de vaincre... comme une immense angoisse qui m'oppressait, qui m'étouffait.

“—Et pourquoi cette angoisse ?

“Tu le sais bien... C'est toujours toi qui m'inquiètes... qui me préoccupes...”

“—Quelle folie !

“—Et cependant, ajouta-t-elle avec un lourd soupir, j'avais bien assez de tous mes chagrins sans que tu fasses encore cette peine-là...”

“André n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

“—Et toi aussi, s'écria-t-il, tu me fais beaucoup de peine... oui, beaucoup de peine en ne me croyant pas et en te créant toutes ces folles idées, toutes ces folles chimères... Car encore une fois, je ne pense qu'à toi et je ne veux vivre que pour toi, je te le jure !

“—Tu me le jures ?

—Oui je te le jure!... je te le jure! Eh bien, pourquoi me regardes-tu donc ainsi?"

—Et en effet, elle venait de lever sur lui un regard si chargé de tristesse et en même temps si profond qu'il était tout saisi.

—Que veux-tu dire?... Qu'a-t-elle? se demanda-t-il en détournant les yeux malgré lui. Est-ce qu'elle m'aurait entendu marcher cette nuit?... Est-ce que par hasard, elle en saurait plus long qu'elle ne veut le laisser supposer?... Est-ce que par hasard, elle soupçonnerait la vérité... la véritable cause de cette fièvre qui me brûle?... Est-ce qu'enfin elle aurait deviné ce secret que je lui cache et que pour rien au monde je ne voudrais lui avouer?"

—Mais comme il venait de reporter ses yeux sur la jeune fille, il lui vit à présent un visage si tranquille qu'il fut complètement rassuré, c'est-à-dire complètement trompé.

—Non, non, elle ne sait rien... elle ne se doute de rien," se dit-il en respirant plus aisément.

—Puis, tout haut:

—Voyons, Blanche, pourquoi me regardais-tu de cet air-là? reprit-il en souriant; pourquoi me regardais-tu comme si tu voulais lire jusqu'au fond de ma pensée, jusqu'au fond de mon âme... Tu doutes donc encore de moi?..."

—Mais Blanche n'eut pas le temps de répondre.

—La porte venait de s'entr'ouvrir doucement et Laurent était apparu.

—Monsieur, dit-il, M. le duc de Ryon vient d'arriver...

—Ah!... J'y vais!" répondit le jeune homme.

—Puis, se levant vivement:

—Cette visite semble te surprendre, dit-il en s'apercevant que Blanche n'avait pu réprimer un mouvement. C'est que j'avais oublié de te dire que ce matin, dès la première heure, j'avais fait prier le duc de vouloir bien venir me voir pour certains conseils que je lui ai demandés relativement à nos affaires... Mais je ne te laisserai pas longtemps seule et je serai là bientôt... A tout à l'heure!"

—Et, lestement, il s'esquiva.

—Mais à peine avait-il refermé la porte que Blanche, à son tour, était déjà debout.

—Oh! mon pauvre André, murmura-t-elle avec un accent douloureux, pourquoi cherches-tu encore à me tromper... à me mentir?

—Des conseils au duc?... Ah! oui, certes, il est bien notre ami le plus sûr, le plus dévoué, mais ce ne sont pas des conseils que tu attends de lui...

—Mais ce que tu veux lui demander, c'est le nom que tu cherchais cette nuit!... Mais ce que tu veux apprendre de lui, c'est le nom du meurtrier de notre père!... Oh! va, je sais tout... je comprends tout!..."

—Puis, sortant très rapidement, elle courut vers le grand salon où elle pensait qu'André avait dû recevoir le duc de Ryon...

—Mais comme elle venait de s'en approcher très doucement, elle s'aperçut qu'elle s'était trompée et que cette pièce était vide.

—Alors en moins d'une minute elle arriva dans le couloir où, pendant la nuit précédente, elle avait épié et guetté André... dans le couloir sur lequel s'ouvrait la chambre du comte de Chaverny...

—A côté de cette chambre, se trouvait celle d'André.

—La porte en restant toujours ouverte, rien n'était plus facile à la jeune fille que d'y entrer.

—Elle s'y faufila donc sans bruit, puis, marchant sur la pointe des pieds, elle vint coller son oreille contre une porte condamnée qui, autrefois, avait fait communiquer cette chambre avec celle du comte.

—Et là, non seulement elle pouvait tout entendre, mais encore tout voir...

—En face d'elle, les deux hommes étaient debout, et le duc de Ryon serrait encore très énergiquement, très cordialement la main d'André.

—Mon cher enfant, dit-il, vous avez, paraît-il, à me parler... Vous voyez que je ne me suis pas fait attendre bien longtemps... Et maintenant causons... De quoi s'agit-il?

—Et tout en achevant ces mots, M. de Ryon s'asseyait en face d'André.

—Très ému, celui-ci semblait hésiter à parler.

—Enfin, la voix un peu sourde:

—Je dois d'abord, monsieur le duc, dit-il, vous prier de recevoir toutes mes excuses...

—Toutes vos excuses?

—Car au lieu de vous faire venir à moi, c'est moi qui aurais dû aller à vous... Mais après la terrible secousse que nous avons éprouvée... mais après cette mort si tragique de notre père, ma pauvre Blanche est restée si faible...

—Pauvre enfant!

—Si chancelante..."

—Mais le duc venait d'interrompre d'un geste.

—Oui, oui. Oh! je comprends! fit-il doucement. Vous n'osez pas la quitter et vous veillez constamment sur elle... Et vous faites bien, car c'est votre premier devoir de lui donner tout votre dévouement et toute votre tendresse.

—Passons donc, et dites-moi, mon cher enfant, en quoi je pourrais avoir le bonheur de vous être utile..."

—Mais de plus en plus ému, André hésitait encore.

—Eh bien, reprit le duc avec surprise, pourquoi vous arrêtez-vous donc?... On dirait que je vous intimide et que vous n'osez plus parler... Pourquoi?... Est-ce que vous ne savez pas que j'étais peut-être, que j'étais certainement le plus ancien et le plus intime ami de votre père... de cet infortuné comte de Chaverny, que je pleure aussi comme vous le pleurez?... Est-ce que vous ne savez pas que l'amitié qui nous liait, et qui ne remontait pas à moins de trente ans, était si vive et si profonde que nous étions comme deux frères et que nous n'avions jamais eu le moindre secret l'un pour l'autre?... Est-ce que vous ne savez pas que sur un mot il se serait fait tuer pour moi, et que sur un signe j'aurais donné ma vie pour lui?..."

—Si, monsieur le duc, si, mon père m'a bien souvent dit tout cela, répondit vivement le frère de Blanche. Et même il lui est arrivé bien souvent aussi de nous dire, depuis la mort de notre mère, que si le malheur voulait que nous le perdions trop tôt à son tour, nous trouverions toujours en vous un cœur pour partager nos douleurs et pour nous aimer presque autant qu'il nous aimait.

—Et cependant, André, dit vivement et avec un accent plein de sympathie le duc de Ryon, quand je suis là prêt à vous entendre, là, prêt à me dévouer pour vous, s'il le faut, je vous vois tout à coup, au moment de parler, au moment de m'apprendre ce que vous attendez de moi, pris de je ne sais quelle hésitation, de je ne sais quelle sorte de crainte que je ne m'explique pas...

—Voyons, mon enfant, ajouta le duc avec une émotion de plus en plus profonde, parlez-moi franchement, parlez-moi comme vous parleriez à votre père lui-même, car quel que soit le service que vous espérez de moi, je m'engage d'avance à vous le rendre...

—Qui sait! fit doucement André.

—Douteriez-vous de ma parole?

—Oh! non, certes, monsieur le duc, car je connais aussi toute votre loyauté...

—Eh bien, alors?

—Mais quand je vous en aurai dit davantage... mais quand vous saurez quel est le service que j'attends de vous, peut-être allez-vous tenir un autre langage, peut-être allez-vous considérer comme un devoir, comme un cas de conscience, de ne me répondre que par un refus...

—Je ne vous comprends pas, dit le duc qui regarda le jeune homme avec une extrême surprise.

—Eh bien, vous allez me comprendre... Écoutez-moi...

—Oui, mon enfant, oui, parlez..."

—Et il y eut un silence.

—Le frère de Blanche était devenu très pâle et pendant quelques secondes tous ses traits se crispèrent comme si, subitement, une immense, une indicible colère venait de s'emparer de lui.

—Puis, enfin, lentement et la voix rauque:

—Puisque vous étiez le plus ancien et le plus intime ami de notre famille, reprit-il, vous savez, monsieur le duc, quelle tendresse, quel culte, quelle vénération j'avais pour mon père...

—Oui, mon enfant... Oui, je n'ignore pas que vous l'aimiez autant qu'il vous aimait lui-même, ce qui est tout dire...

—Mais depuis que nous avons perdu si brusquement et si soudainement notre mère... depuis que notre maison, autrefois si heureuse, était devenue si sombre et si triste... enfin, depuis que notre foyer s'était brisé, l'immense affection que j'avais pour lui avait grandi...

—Aussi vous devez vous figurer quelle douleur et quel désespoir s'emparèrent de moi quand on nous le rapporta après ce fatal duel... après cette rencontre dont l'issue devait être si tragique pour nous!

—En le voyant la poitrine ensanglantée, une écume rose aux lèvres et les yeux déjà éteints, déjà voilés par la mort, je crus que j'allais devenir fou!...

—Puis, deux jours plus tard, ce fut cet horrible et lugubre moment des funérailles où j'éprouvai une telle souffrance et une telle angoisse qu'il me sembla que j'allais mourir aussi...

—Depuis lors, je n'ai plus vécu une heure sans sa pensée, sans son souvenir... Depuis lors, je n'ai plus pu traverser ce grand château si silencieux et si désert, ce grand château autrefois si animé et aujourd'hui si vide, sans tressaillir au bruit de mes pas...

—Puis, un beau jour, un étrange changement, une étrange métamorphose se fit en moi...

—Oh! certes, j'étais bien toujours désespéré et fou de douleur, mais il y avait aussi des instants où j'étais fou de colère, fou de rage, fou de haine!

—Le duc de Ryon venait brusquement de se redresser et de regarder très fixement André.

—Alors, poursuivit celui-ci, je n'avais plus qu'une pensée: venger la mort de mon père... aller à mon tour tuer son meurtrier!

—André! ne put s'empêcher de s'écrier le duc.

—Oui, c'était avec cette pensée-là... avec cette pensée qu'il

m'aurait été impossible de chasser, que je vivais constamment maintenant...

“ J'irais vers cet homme qui, par la plus terrible injure, qui, par le plus sanglant outrage, avait forcé mon père à se battre, et dussé-je le souffleter, dussé-je lui cracher à la face, il faudrait bien qu'il se batte aussi avec moi !

“ — André ! André !... s'écria encore M. de Ryon, effrayé de la pâleur du jeune homme. André, c'est de la folie ! c'est de la démence !

“ — Oui, voilà ce que je me disais aussi dans d'autres moments : c'est de la folie ! c'est de la démence !... Oui, voilà ce que je me disais surtout quand je songeais à ma sœur... quand je songeais à Blanche...

“ — A Blanche que votre père vous a confiée, André... à Blanche qui n'a plus que vous !

“ — Mais j'avais beau faire... j'avais beau me dire et me répéter cent fois, mille fois que ma vie ne m'appartenait pas et que je n'avais pas le droit d'en disposer... j'avais beau me répéter aussi que si je succombais à mon tour, j'allais faire à Blanche le plus douloureux et le plus terrible avenir... j'avais beau aussi voir parfois se dresser devant moi le spectre de mon père qui semblait me commander l'oubli et la résignation... toujours cette obsession me revenait, me reprenait... et elle est aujourd'hui si forte, si violente, que



...ses yeux s'attachaient, flamboyants, sur l'inconnu toujours profondément endormi.

je ne pourrais plus m'y soustraire, que je ne pourrais plus lui échapper...

“ Puis, après un court silence :

“ — Aussi, maintenant, continua André de Chaverny, n'ai-je plus qu'une autre pensée fixe... qu'une autre pensée qui ne me quitte plus, et qui est devenue pour moi un véritable supplice, une véritable torture... Et cette pensée, vous l'avez déjà deviné, c'est de connaître cet homme, c'est de savoir son nom !

“ Aussi, savez-vous ce que j'ai fait cette nuit ?

“ — Cette nuit ?

“ Je l'ai passée presque toute entière dans cette chambre... je l'ai passée, plein de fièvre, à fouiller dans tous les tiroirs, à dépouiller tous les papiers laissés par mon père...

“ Je pensais que je découvrirais peut-être là-dedans ce nom que je cherche, ce nom qu'à tout prix il me faut !...

“ Et rien !

“ Pas une ligne, pas un seul mot qui fasse allusion à cet homme... allusion à ce duel...

“ Rien ! rien !

“ Et c'est alors, M. le duc, que j'ai pensé à vous... Et c'est alors que je me suis dit : “ Cet homme que je veux retrouver, M. le duc de Ryon le connaît... M. le duc de Ryon me le fera connaître...”

“ — Moi ?... Ah ! n'y comptez pas, André !... Jamais, non jamais ! s'écria énergiquement celui-ci.

“ — M. le duc !

“ — Non, non, jamais, jamais, vous dis-je ! répéta avec plus de force encore le vieil ami du comte de Chaverny.

“ Ah ! certes, je vous aime, et, pour vous le prouver, je serais prêt à tout ce que vous me demanderiez, à tout ce que vous pourriez exiger de moi...

“ Mais vous dire le nom de cet homme pour que demain vous alliez le provoquer... pour que, demain, il vous tue peut être à votre tour comme il a tué mon pauvre ami !... Mais me faire votre complice dans un acte aussi insensé que coupable, jamais !... jamais !

“ — Coupable ? fit vivement André. Vous me trouveriez coupable de vouloir venger mon père ?

“ — Oui, coupable !... oui, coupable et criminel ! s'écria le duc avec une si grande autorité que le jeune homme ne put s'empêcher de tressaillir.

“ Oui, coupable, parce qu'ainsi que vous le disiez vous-même tout à l'heure, votre vie maintenant ne vous appartient plus et que vous n'avez plus le droit d'en disposer !...

“ Oui, coupable, parce que ce n'est pas seulement votre existence que vous risqueriez ainsi follement, mais encore celle de Blanche qu'un nouveau malheur pourrait tuer, foudroyer !

“ Oui, coupable et criminel, car vous méconnaîtrez les dernières volontés de votre père... car vous seriez parjure envers sa mémoire !..

“ — Parjure !

“ — Oui, parjure !... Et je le serais aussi, puisque j'oublierais comme vous le serment de me taire... le serment de ne jamais vous révéler ni le motif du duel ni le nom que vous cherchez à connaître... Et ce serment, je ne l'ai pas fait seul, notre ami, M. le marquis de Cerninge, l'a fait aussi...

“ Et comme André le regardait avec surprise :

“ Oui, reprit le duc, la voix toujours très grave, ceci se passait quelques instants seulement avant le combat... quelques minutes seulement avant que nous soyons arrivés au lieu de la rencontre...

“ Votre père, dont nous avions déjà, M. de Cerninge et moi, été plusieurs fois les témoins, ne nous paraissait plus le même...

“ Oh ! je ne veux pas dire qu'il nous faisait l'effet d'avoir peur, car la peur, vous pouvez affirmer avec fierté que le comte de Chaverny ne l'a jamais connue...

“ Mais comme s'il avait eu l'invincible pressentiment de sa mort prochaine... comme si une voix secrète l'avait averti qu'il ne lui restait plus que quelques instants à vivre, il demeurait profondément pensif, profondément recueilli, ne laissant échapper que de très rares paroles.

“ Du reste, M. le marquis de Cerninge et moi, nous restions presque aussi silencieux, presque aussi pensifs que lui, car, chose étrange, jamais encore dans ces moments-là nous n'avions éprouvé une telle appréhension, une telle angoisse.

“ Or, comme il venait de demeurer plongé dans une rêverie beaucoup plus longue et beaucoup plus douloureuse, sans doute, car j'avais vu plusieurs fois son visage s'assombrir davantage encore, tout à coup, relevant brusquement la tête, il se tourna vers nous.

“ Puis, me prenant la main et s'emparant aussi de la main de M. le marquis de Cerninge :

“ — Mes amis, nous dit-il avec un regard et un accent que je n'oublierai jamais, vous me connaissez assez pour ne pas attribuer à un manque de courage ce que je vais vous dire. Mais j'ai de plus en plus le pressentiment que ce duel sera mon dernier duel et que, dans quelques minutes, le comte de Chaverny n'existera plus...”

“ Et comme, tout saisis, nous allions protester ; comme nous allions lui dire qu'il avait tort d'avoir une pareille pensée, il ne nous en laissa pas le temps.

“ — Oh ! j'en suis sûr... cela se sent ! ajouta-t-il en nous serrant plus énergiquement les mains et avec une conviction si profonde que nous ne pûmes nous empêcher de tressaillir. Oui, ce duel me sera fatal !... Oui, cette rencontre sera ma dernière rencontre !...

“ Mais regardez-moi !... regardez-moi, de Ryon !... regardez-moi, de Cerninge !... Ai-je l'air d'avoir peur ?... Ai-je l'air de trembler ?... Non, n'est-ce pas ?... Et tout à l'heure vous me verrez sur le terrain, vous me verrez en face de mon adversaire aussi calme, aussi froid et aussi maître de moi que je l'ai toujours été et que vous m'avez toujours connu...

“ Mais si j'ai assez de courage pour regarder la mort en face quand il ne s'agit que de moi, je ne puis cependant m'empêcher de frémir quand je songe aux terribles conséquences qu'elle pourrait peut-être avoir pour mes enfants si vous pouviez oublier un jour la promesse sacrée que je vais vous demander de me faire...”

“ Et comme nous nous taisions, attendant qu'il achève sa pensée :

“ — Cette promesse, de Ryon... cette promesse, de Cerninge, reprit-il la voix si grave qu'elle en devenait solennelle, c'est que jamais, — jamais, vous m'entendez bien ! — mon fils André de Chaverny ne connaîtra le nom de l'homme avec qui je me serai battu... Me le jurez-vous ?

—Je vous le jure ! répondis-je.

—Je vous le jure ! répondit à son tour le marquis de Cerninge.

—Merci ! fit vivement votre père. J'ai maintenant le cœur moins lourd, moins oppressé... Car je connais assez André pour pouvoir vous prédire ce qui arrivera si, par malheur, les sinistres pressentiments qui m'assiègent se réalisent.

—D'abord, comme il a toujours eu pour moi la plus profonde affection, il éprouvera un désespoir immense, un désespoir terrible... Puis quand, enfin un peu plus calmé, un peu plus apaisé, il pourra réfléchir, sa première pensée sera de venger ma mort... sa première pensée sera de retrouver l'homme qui l'aura fait orphelin...

—Et il cherchera, il fouillera partout dans l'espoir de découvrir le nom de cet homme... et comme il ne trouvera rien dans les papiers que je lui laisse, aucune trace, aucun indice, c'est alors, je n'en doute pas, que l'idée lui viendra de s'adresser à vous...

—Oh ! à la seule pensée qu'il pourrait à son tour jouer sa vie... qu'il pourrait à son tour mourir, je sens tout mon sang se glacer dans mes veines...

—Car ce n'est pas seulement à ma race, dont il est le dernier descendant et qui s'éteindrait avec lui, que je pense... Mais si je tremble, c'est surtout pour ma fille... c'est surtout pour ma pauvre Blanche qui, lui mort aussi, resterait seule au monde... seule, sans guide, sans appui, sans soutien !...

—Et que deviendrait-elle ?

—Est-ce qu'à son tour elle ne succomberait pas au désespoir qui l'accablerait ?

—Est-ce que ce dernier coup qui viendrait encore si cruellement, si terriblement la frapper, ne serait pas pour elle le coup de grâce ?...

—Est-ce qu'enfin, — chose plus affreuse, plus horrible encore ! — elle ne risquerait pas de voir sa raison se troubler, sa raison s'éteindre en face de tant de catastrophes et de tant de malheurs !

—Et voilà pourquoi, mes amis, je vous supplie encore une fois de vous taire !... Et voilà pourquoi je vous répète encore : Quoi qu'il arrive, quelles que soient les prières d'André, n'oubliez jamais votre promesse... n'oubliez jamais votre serment !...

—Et votre père était en ce moment-là en proie à une si violente émotion que je vis deux grosses larmes dans ses yeux.

—Mais il se remit très vite... si vite même que quelques secondes après on n'aurait plus retrouvé sur son visage les traces de ses angoisses.

—Bientôt enfin notre voiture s'arrêtait... — Nous sommes arrivés, dit-il, plein de sang-froid.

—Puis, comme je venais de mettre pied à terre, le roulement d'une autre voiture se fit entendre.

—Et voici ces messieurs ! ajouta-t-il.

—C'étaient, en effet, notre adversaire et ses témoins qui venaient d'arriver à leur tour sur le lieu de la rencontre...

—Moins de cinq minutes après, le combat était engagé.

—Haletant, j'en suivais les moindres péripéties et ne quittais pas des yeux votre père...

—Et je le voyais toujours si brave, toujours si sûr de lui, toujours si habile et si redoutable, que peu à peu les craintes qu'il avait pu me faire concevoir pour lui finissaient par s'évanouir.

—Non, non, me disais-je, si quelqu'un meurt ici, ce ne sera pas lui... ce ne sera pas mon ami de Chaverny !

—Mais, soudain, je ne pus retenir un cri terrible.

—La poitrine toute rouge, votre père venait de chanceler.

—Je vous l'avais bien dit ! murmura-t-il.

—Et les yeux clos, la face livide, il tomba lourdement dans nos bras.

—Il est mort ! fit tout saisi et tout livide aussi, M. le marquis de Cerninge.

—Oui, mort ! répondis-je la voix brisée.

—Mais non, il vivait, il respirait encore, car tandis que la voiture qui vous le ramenait tout sanglant reprenait lentement, comme un cortège funèbre, le chemin du château, deux ou trois fois il eut encore la force de rouvrir les yeux, la force de nous dire dans un souffle :

—Ryon... Cerninge... souvenez-vous !

—Et c'est parce que je me souviens, ajouta le duc avec plus de force, et c'est parce que je ne veux pas trahir le serment que je lui ai fait que je me tairai et que vous ne saurez jamais par moi le nom que vous cherchez...

—N'insistez donc plus, André, et si vous voulez permettre à ma vieille et sincère amitié de vous donner un bon conseil, abandonnez pour toujours, abandonnez à jamais cette idée de vengeance qui serait pour vous une torture et qui ne ferait que jeter encore plus d'amertume et plus de tristesse dans votre vie...

—Mais ce n'est pas moi seul qui vous parle ainsi, ajouta encore M. de Ryon de plus en plus ému, de plus en plus attendri, mais ce n'est pas moi seul qui vous donne ce conseil... mais c'est votre père aussi qui vous parle !... mais c'est votre père aussi qui vous ordonne de m'entendre !... mais c'est votre père aussi qui vous crie que votre

devoir n'est pas de le venger, mais de respecter sa volonté et de lui obéir !...

—Puis la voix très douce, un peu tremblante même :

—Allons, André, reprit le duc serrant très longuement, très affectueusement la main du jeune homme, ne me laissez pas partir avec l'inquiétude, avec l'angoisse que je ne vous ai pas convaincu... Un bon mouvement, une bonne parole !... André !...

—Mais André, très pâle... André qui, très visiblement souffrait d'un immense combat qui se livrait en lui... André se taisait, hésitait encore...

—Mais M. de Ryon, qui venait de le prendre dans ses bras et qui maintenant l'étreignait avec force contre sa poitrine, M. de Ryon de plus en plus insistait, de plus en plus suppliait :

—André... André, un mot seulement... rien qu'un mot qui me rassure... Oh ! dites-le, dites-le, mon enfant !... Oui, promettez-moi, jurez-moi que vous renoncez à ce dangereux projet et que c'en est fini de ce mauvais rêve !...

—Alors, très sombre et la voix à peine distincte :

—Je vous le promets... je vous le jure ! répondit enfin André.

—Sur la mémoire de votre père ?

—Sur la mémoire de mon père ! répondit le jeune homme, tout frémissant et la voix plus sourde encore.

—Merci !... merci, mon enfant ! dit le duc avec un cri de joie. Merci pour moi... mais merci aussi pour elle... mais merci aussi pour Blanche dont l'avenir me faisait trembler... Oui, merci !...

—Mais il n'avait pas achevé que, brusquement, il se redressa en jetant un nouveau cri :

—Blanche !

—Car, en effet, Blanche venait d'entrer... Blanche était devant eux...

—Après avoir tout entendu, elle accourait à son tour, le cœur débordant de joie :

—Ah ! je savais bien que tu me trompais !... Ah ! je savais bien que tu avais un secret dont tu souffrais et que tu ne voulais pas me dire ! s'écria-t-elle en se jetant, éperdument dans les bras de son frère. Oh ! mais, va, je ne t'en veux pas... je te pardonne !

—Vrai ? murmura André tout pâle, tout honteux.

—Oui, je te pardonne ! répondit-elle en lui couvrant le front de baisers. Mais aime-moi bien... aime-moi toujours comme je t'aime.

—Chère Blanche !

—Car que deviendrais-je si, un jour, on te rapportait à ton tour comme on a rapporté notre père... si un jour on te ramenait agonisant et mourant comme lui ?...

—Mais André venait de tressaillir.

—Non, non, rassure-toi... rassure-toi, ma Blanche adorée ! s'écria-t-il en s'apercevant de l'expression d'immense effroi que venait de prendre tout à coup le visage de la jeune fille. Avec le temps, l'oubli viendra... non pas l'oubli de ma douleur dont mon cœur saignera toujours... non pas l'oubli de ce père qui nous était si dévoué et que je pleurerai toujours... mais l'oubli de cette colère qui m'affolait ; de cette rancune qui, parfois, faisait que je voyais rouge... Oh ! oui, cet oubli-là viendra, et tu pourras vivre tranquille désormais, car je n'aurai plus qu'un désir, plus qu'un but : celui d'obéir fidèlement aux dernières volontés de mon père... celui de te faire, après ce passé si douloureux et si sombre, un avenir enfin plus heureux...

—Et il y avait une telle sincérité et une telle conviction dans l'accent du jeune homme, que l'on voyait bien qu'en effet il n'avait plus aucune arrière-pensée.

—Quelques mois s'écoulaient...

—Fidèle à la promesse qu'il avait faite au duc de Ryon de ne plus vivre que pour Blanche ; fidèle aussi à la promesse qu'il avait faite à celle-ci de lui ôter à l'avenir toute appréhension et de se consacrer tout entier à son bonheur, André avait vu de plus en plus s'effacer de sa pensée le souvenir du meurtrier de son père.

—Le château de Chaverny était aussi moins lugubre. Avec le printemps qui était revenu, ses portes si longtemps closes s'étaient rouvertes pour quelques amis choisis parmi les plus intimes... Et si André devenait moins sombre de jour en jour, Blanche aussi renaissait, et son front, autrefois si lourd de tristesse, ne gardait plus qu'un léger voile de mélancolie...

—Cependant le duc de Ryon, qui avait pour les deux jeunes gens une affection presque paternelle, se sentait parfois envahi malgré lui par une vague inquiétude.

—Certes André semblait bien guéri de ses idées de vengeance, et, d'un autre côté, ce ne serait certainement pas par lui, le duc, ni par le marquis de Cerninge qu'il apprendrait jamais le nom de l'adversaire de son père.

—Mais ne fallait-il pas aussi compter avec le hasard... avec le hasard qui pouvait, un jour ou l'autre, tout apprendre, tout dévoiler au frère de Blanche ?

—Et si ce hasard-là malheureusement se produisait... si, par suite d'un événement qu'il était impossible de prévoir, André allait savoir

enfin ce nom qu'il avait tant supplié le duc de lui faire connaître, qu'arriverait-il ? que se passerait-il ?

— Le jeune homme aurait-il assez de sang-froid pour rester l'esclave de son serment, c'est-à-dire pour se rappeler qu'il n'avait pas le droit de disposer de lui-même et que sa vie appartenait à Blanche ?

— Ou bien, au contraire, repris soudain de son ancienne colère, aveuglé soudain par son ancienne rancune, irait-il follement provoquer cet homme ?

— Et c'était donc là la pensée de ce hasard qui pouvait se produire... la pensée de ce hasard qu'il redoutait, qui faisait parfois tressaillir le duc de Ryon.

— C'est étrange, se disait-il alors, je me sens si troublé et j'ai un tel serrement de cœur quand je pense à cela que je serais presque tenté de croire que c'est comme un pressentiment qui m'avertit...

— Et, chose très singulière, chose très étrange également, plus le temps s'écoulait, plus le duc restait sous le coup de cette pensée-là, ou plutôt de cette appréhension, de cette angoisse-là...

— Aussi, un jour, devint-il plus pâle qu'un mort quand on lui annonça la visite d'André de Chaverny.

— André chez moi... chez moi où il n'était pas revenu depuis que son père est mort ! se dit-il tout saisi. André chez moi quand je l'ai vu hier et qu'il n'avait rien à me dire !

— Mais il fut bien encore plus saisi quand, ayant soulevé la portière de son salon, il aperçut, debout devant lui, le frère de Blanche.

— Car, en effet, le jeune homme avait les traits si décomposés, le visage si défait qu'il était impossible de le voir sans avoir aussitôt la certitude d'un malheur.

— Qu'est-ce donc ?... Qu'est-ce donc ? demanda vivement le duc, la voix étranglée par l'émotion.

— Je venais vous parler, dit André la voix très sourde aussi. Je venais vous demander un service que je ne veux demander qu'à vous, c'est-dire au plus ancien et au meilleur ami de mon père...

— Ah ! je comprends ! s'écria M. de Ryon qui n'avait pu s'empêcher de tressaillir. Vous vous battez !

— Oui, duc.

— Et avec qui ?... Oh ! ne répondez pas !... Je le sais... je le devine !

— Et après un court silence :

— Avec lui, n'est-ce pas ? reprit le duc, la voix de plus en plus sourde.

— Oui, avec lui ! répondit vivement André dont l'œil étincela d'un éclair. Oui, avec le meurtrier de mon père dont je sais enfin le nom !... avec le meurtrier de mon père, que j'ai enfin trouvé !...

— Ah ! malheureux !... malheureux enfant ! s'écria M. de Ryon, devenu livide. Vous vous battez !... Et Blanche ?... Et votre promesse ?... Et votre serment ?... Vous vous battez et demain c'est vous peut-être que je ramènerai mourant, que je ramènerai agonisant au château de Chaverny !...

— Et comme André allait lui répondre :

— Taisez-vous !... taisez-vous ! lui cria-t-il tout frémissant de colère. Ah ! je m'en doutais !... Ah ! ce que je craignais est donc enfin arrivé !... Ah ! le hasard... ce hasard que je redoutais tant a donc fini par parler pour moi !...

— Oui, le hasard ! répondit André ; oui, c'est lui qui, hier, m'a mis tout à coup et au moment où je m'y attendais le moins en présence de cet homme que j'avais déjà presque oublié... en présence de cet homme à qui déjà je ne pensais presque plus...

— Et ne m'accusez pas de mensonge, et ne m'accusez pas d'hypocrisie si je n'ai pas tenu ma promesse et si j'ai violé mon serment... Car cette promesse et ce serment, je vous les avais faits de bonne foi et je vous jure sur mon honneur que je n'aurais pas mieux demandé que de les tenir...

— Mais à peine ai-je su que cet homme qui était en face de moi, c'était lui... lui le meurtrier de mon père... lui par qui Blanche et moi sommes orphelins, que j'ai été saisi de je ne sais quel vertige, de je ne sais quelle folie...

— Et pourtant j'ai essayé de recouvrer mon sang-froid... j'ai essayé de me raisonner, de me raidir, de ne pas mentir à ce serment que vous me reprochez avec tant de colère d'avoir foulé aux pieds...

— Mais en vain !... Toujours je revoyais devant mes yeux le spectre de mon père, avec sa poitrine sanglante !... toujours je revoyais dans notre vieux château de Chaverny sa place qui restera éternellement vide !...

— Et alors...

— Et alors, interrompit vivement et avec un accent plein de reproche M. de Ryon, vous vous ruez vers cet homme !... Et alors, plein de vertige et plein de folie, en effet, vous l'insultez, vous l'outragez si gravement qu'une rencontre devient inévitable entre vous et lui !...

— C'est vrai.

— Mais racontez-moi tout. Où l'avez-vous vu ?... où l'avez-vous rencontré ?

— Chez un de nos amis qui est aussi un des vôtres, répondit André. Chez M. le baron de Saint-Auban...

— Et vous dites que c'était hier ?

— Oui, M. le duc, hier soir à une soirée que donnait le baron et à laquelle il avait bien voulu nous faire l'honneur de nous inviter, ma sœur et moi...

— M. de Ryon venait d'avoir un violent soubresaut.

— Comment ! s'écria-t-il, votre sœur était là... Blanche était là, et sa présence ne vous a pas retenu !

— Non, j'étais seul ; Blanche un peu fatiguée au moment de partir, était restée au château de Chaverny...

— C'est un bien grand malheur ! murmura le duc entre ses dents. Mais parlez... continuez... comment avez-vous pu savoir que cet homme était celui qui porte le remords d'avoir tué votre père ? Quelqu'un vous l'a donc montré ?... on vous a donc renseigné ?... Mais qui ?... Ce duel avait été entouré d'un si grand mystère que c'est là ce que je ne comprends pas... ce que je ne m'explique pas...

— Oh ! c'est bien simple, dit doucement André. Je me trouvais là quand, tout à coup, on annonça M. le marquis de Ponsac...

— Ponsac !... Oni, c'est son nom ! fit le duc à voix basse.

— Et ce nom n'a pas plutôt été jeté par le valet que tout le monde se regarde, que tout le monde s'effare et que tous les yeux se fixent sur moi...

— Alors, à mon tour, je m'étonne, je m'inquiète...

— Que se passe-t-il donc ?

— Pourquoi ce nom-là... ce nom de marquis de Ponsac que je viens d'entendre pour la première fois de ma vie cause-t-il une si profonde, une si violente sensation ?

— Pourquoi donc aussi tous les invités du baron, qui nous regardent tour à tour tous les deux, nous dévisagent-ils donc avec cet air que de plus en plus je trouve étrange et qui de plus en plus me surprend ?

— Enfin, n'ai-je pas vu notre hôte, n'ai-je pas vu le baron de Saint-Auban tressaillir et se troubler quand on a annoncé cet homme ?

— Et tout en me demandant ce que cela veut dire... tout en me sentant de plus en plus intrigué, debout dans l'embrasement d'une fenêtre, je regarde plus attentivement le nouveau venu.

— C'est un jeune homme encore, de très bonne prestance, mais que, chose singulière, je ne puis voir sans éprouver la plus insurmontable antipathie, la plus violente répulsion !

— Et je cherche... je fouille encore dans mes souvenirs :

— Marquis de Ponsac ?... marquis de Ponsac ?

— Mais aucun écho, nul réveil dans ma mémoire.

— C'est bien la première fois que j'entends ce nom-là...

— Et mes yeux restent toujours attachés sur lui, quand, tout à coup, à un mot que vient de lui dire le baron de Saint-Auban, je le vois se redresser brusquement, puis tressaillir en me regardant...

— Nos regards se croisent, et il me semble qu'il a légèrement pâli.

— Cependant le baron, qui lui parle toujours très bas et avec beaucoup d'animation, vient aussi, et comme malgré lui, de lancer un coup d'œil de mon côté.

— Puis, comme il s'aperçoit que je les observe, très vivement il passe son bras sous celui du marquis et tous deux s'éloignent...

— Et il y a déjà plusieurs minutes qu'ils ne sont plus là, que, toujours immobile, toujours cloué de surprise à la même place, je reste encore le regard fixé sur la porte par laquelle ils ont disparu...

— De sourds murmures, de sourds chuchotements continuent de courir parmi les invités, et il est clair que c'est de moi et que c'est de lui, de ce marquis de Ponsac, dont tout le monde parle...

— Mais pourquoi ?... que peut-il y avoir de commun entre moi et cet homme que je n'ai jamais vu, qui m'est complètement inconnu ?

— Et tout cela me paraît tellement étrange, tellement extraordinaire que je finis par me méfier de moi-même et par croire que je me trompe...

— On voit parfois singulièrement les choses ! me dis-je. Pourquoi ces gens s'occuperaient-ils de toi ?... Pourquoi ce marquis de Ponsac, qui, certainement ne te connaît pas plus que tu ne le connais, aurait-il pâli quand nos regards se sont rencontrés ?... Et pourquoi veux-tu t'imaginer aussi que c'est à cause de toi que le baron de Saint-Auban l'a si vivement, si rapidement entraîné tout à l'heure ?... Allons donc !... tu es absurde et ridicule !...

— Mais comme je cherchais encore à me persuader que j'avais mal compris, mal interprété ce que je venais de voir ; comme je voulais encore me convaincre que ce n'était par hasard que tous les yeux tout à l'heure s'étaient portés sur moi, que par hasard que ce marquis de Ponsac avait paru tout saisi en me voyant, brusquement je tressaillis, tandis que je me sentais devenir tout livide...

— Car, avec la rapidité de l'éclair, la tragique, la sinistre vision qui m'avait poursuivi si longtemps... poursuivi jusqu'à m'arracher des cris et des sanglots dans mes rêves, cette horrible vision venait encore de passer devant mes yeux !

— Car, encore une fois, je venais de voir se dresser devant moi le spectre livide, le spectre sanglant de mon père !

— Car, une voix venait brusquement de me crier :

— Non, non, tu ne t'es pas trompé !... Si, quand cet homme est entré, tous ces gens qui l'entourent ont eu un mouvement de stu-

"peur et ont fixé leurs regards sur toi... si cet homme lui-même, dès qu'il t'a aperçu, a si étrangement tressailli en changeant de visage... si M. de Saint-Auban, enfin, a paru si vivement et si profondément ému, c'est que rien n'était plus saisissant et plus dramatique que cette rencontre entre cet homme et toi..."

"Car cet homme, c'est celui dont ce soir, tu demandais le nom!..."

"Car cet homme, c'est celui que tu as si longtemps cherché avec tant de fièvre et tant de rage"

"Car cet homme, André, c'est le meurtrier de ton père!..."

"Un flot de sang me monta au cerveau et je faillis chanceler, poursuivit le frère de Blanche, tandis que le duc de Ryon l'écoutait les bras croisés, très pâle. Et pendant quelques secondes, les yeux pleins d'étincelles et les oreilles bourdonnantes, je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien..."

"Le meurtrier de mon père!"

"Était-ce vrai que le hasard enfin me l'amenait!... que le hasard enfin me le livrait!... Ah! si c'était vrai... si c'était bien lui que je venais de voir en face de moi, je jurais bien qu'il ne m'échapperait pas!..."

"La tête en feu, plein de vertige, je faisais d'immenses efforts pour me ressaisir, pour reprendre possession de moi-même..."

"Un souvenir qui me revenait maintenant que j'étais un peu plus calme et que je pouvais réfléchir, c'était l'étrange antipathie, l'étrange répulsion dont je n'avais pu me défendre à la vue de cet homme..."

"N'était-ce pas déjà là comme un pressentiment, comme un avertissement d'en haut?"

"Mais cependant, pouvais-je agir à la légère; pouvais-je n'obéir à cette voix secrète pour aller provoquer cet homme, et ne m'aurait-il pas fallu, avant de me dresser en face de lui, une autre preuve, une certitude?"

"Et cette preuve, cette certitude, où les trouver?"

"Ah! pas bien loin, peut-être... tout près de moi et parmi les gens qui m'entouraient..."

"Mais pouvais-je leur adresser une question aussi délicate?... Mais était-il possible que j'aie leur dire: "Je suis le fils du comte de Chaverny. Vous qui connaissez le marquis de Ponsac, dites-moi si ce n'est pas lui qui a tué mon père?"

"Alors, comment faire pour savoir décidément à quoi m'en tenir?... Comment m'y prendre pour ne plus avoir le moindre doute?"

"Et c'était ce moyen-là que je cherchais, quand l'idée me vint de retrouver les traces du baron de Saint-Auban et du marquis..."

"Car peut-être, sans être aperçu, pourrais-je me rapprocher d'eux et saisir un mot... un mot seulement qui m'éclairerait... un mot seulement qui me donnerait cette certitude que je voulais?"

"Car aussi, si je ne pouvais me rapprocher et si ce mot-là il m'était impossible de le surprendre, peut-être suffirait-il que le marquis me revoie brusquement surgir en face de lui pour qu'un geste, un regard, un tressaillement lui échappe et me le dénonce?"

"Je me mis donc à chercher, à fouiller partout, à travers tous les salons encombrés de la foule la plus élégante et la plus choisie..."

"Mais nulle part je ne revis le baron; nulle part je ne retrouvai le marquis..."

"Mais, pourtant, puisque M. de Saint-Auban ne reparaisait pas, c'était que, très probablement, le marquis de Ponsac n'était pas encore parti... que, très probablement, ils devaient être encore ensemble dans quelque coin plus retiré, dans les jardins peut-être..."

"Et je ne m'étais point trompé..."

"A peine étais-je arrivé dans les jardins, à peine avais-je fait quelques pas dans la première allée que j'avais trouvée devant moi, que j'aperçus, immobiles dans un endroit assez sombre, deux silhouettes que je reconnus aussitôt..."

"C'étaient eux!"

"Par bonheur, si d'autres invités avaient déserté les salons pour venir là respirer un air plus pur, l'allée où je me trouvais était absolument déserte..."

"Alors, tout en ayant soin de marcher du côté le plus sombre, je fis très doucement, mais très rapidement environ quarante à cinquante pas... Puis comme à cet endroit, un sentier s'ouvrait bordé d'une haie assez haute et assez épaisse, je m'y glissai, retenant mon souffle, car le baron de Saint-Auban et le marquis de Ponsac étaient si près de moi que j'aurais presque pu les toucher."

"Avec quelle émotion, avec quelle anxiété je prêtai l'oreille, je n'ai pas besoin de vous le dire!"

"C'était le baron qui parlait, mais si bas qu'on aurait dit qu'il avait peur qu'on put encore l'entendre; mais d'une voix si sourde que d'abord je n'entendis qu'un murmure, que des phrases étouffées auxquelles je ne comprenais rien."

"Mais, soudain, je tressaillis."

"Car maintenant j'entendais... car maintenant je comprenais!"

"Car le baron venait de prononcer mon nom!... car il venait de dire: André de Chaverny!"

"—Oui, marquis, ce jeune homme en face de qui un hasard vraiment malheureux vous a placé tout à l'heure... ce jeune homme

"dont le regard s'attachait avec tant de persistance sur vous... c'est son fils... c'est André de Chaverny..."

"—Son fils! fit vivement le marquis, la voix un peu sourde."

"—Oui, son fils... son fils qui ne s'est pas encore remis... qui ne se remettra jamais de la mort de son père... Aussi vous me pardonnerez, n'est-ce pas, de vous avoir si rapidement entraîné des salons pour vous conduire ici où nous pourrions causer, c'est-à-dire où je pourrai vous prévenir..."

"—Oui, oui, je comprends, dit vivement le marquis, et c'est à moi, mon cher baron, de m'excuser d'être venu troubler — oh! bien involontairement, je n'ai pas besoin de vous le dire — cette charmante fête..."

"Mais je ne suis de retour d'un assez long voyage que depuis ce matin seulement et, sans rien savoir de ce qui se passait, je m'étais fait un véritable plaisir que ma première visite fût pour vous..."

"—Et je vous en remercie, mon cher ami, répondit le baron en serrant chaleureusement les mains du marquis, je vous en remercie bien sincèrement, car vous savez depuis longtemps quelle profonde estime j'ai pour vous..."

"—Et je vous le rends bien, vous le savez aussi, mon cher baron..."

"—Mais cependant je ne vous cache pas, ajouta celui-ci, que je suis resté tout saisi quand votre nom à tout à coup retenti là-haut..."

"—En effet, dit le marquis, vous êtes devenu tout pâle, comme du reste vous l'êtes encore... Et ce n'est pas seulement votre attitude qui m'a frappé, mais encore celle de vos invités, dont la plupart sont mes amis..."

"En voyant avec quel air singulier chacun me regardait... en entendant sur mon passage tous ces chuchotements et toutes ces sourdes rumeurs où il n'y avait pas seulement de la surprise, mais encore une sorte d'appréhension, je dois vous avouer à mon tour que j'étais presque aussi embarrassé, presque aussi saisi que vous..."

"Et je me demandais ce que cela voulait dire, ce que cela signifiait quand, soudain, mon étonnement redoubla..."

"A quelques pas de moi, je venais d'apercevoir un inconnu, un jeune homme qui, très pâle, me dévisageait d'un œil ardent."

"—Tiens, quel est-ce donc?... Que me veut-il donc?" me dis-je."

"Et je venais de le regarder très fixement à mon tour, quand brusquement je tressaillis, car une image venait tout à coup de passer devant mes yeux... Vous devinez laquelle?"

"Celle de son père? fit le baron à voix très basse."

"—Oui, celle de son père... celle de Chaverny, dit le marquis sur le même ton."

"—Il lui ressemble, en effet, étrangement!"

"—Si étrangement que j'ai eu cette vision-là!... Mais du diable pourtant si je me serais douté que c'était vrai!... si je me serais douté que c'était ce Chaverny que j'avais devant moi!"

"Puis, s'interrompant brusquement, le marquis de Ponsac reprit, la voix plus sourde encore:"

"—Mais pourquoi ce jeune homme m'a-t-il regardé ainsi... avec ce regard qui semblait un défi et une provocation... Je croyais cependant que le comte avait entouré notre duel du plus profond mystère, et que non seulement il avait tenu secret le motif de la rencontre, mais encore caché avec le plus grand soin le nom de son adversaire..."

"—C'est possible, répondit M. de Saint-Auban. Mais si le comte de Chaverny avait pris toutes ces précautions, cela ne prouve-t-il pas qu'il avait peur que son fils ne voulût peut-être le venger?... cela ne prouve-t-il pas qu'il avait peur de sa colère pour vous?"

"Mais le marquis de Ponsac venait de bondir."

"—Peur de sa colère pour moi! s'écria-t-il, non plus la voix sourde, mais éclatante, furieuse. Ah çà! baron, je crois que vous êtes fou!... Que je me retire de chez vous pour vous éviter peut-être un esclandre, et que je cède la place à M. André de Chaverny parce que je comprends tout ce que notre présence ici, en face l'un de l'autre, pourrait avoir de gênant pour vous, de gênant pour tout le monde, je le veux bien... Mais quand vous me parlez des idées de vengeance que pourrait avoir cet enfant... mais quand vous me parlez de sa colère, comme si elle pouvait me donner le moindre souci ou la moindre crainte, vous m'indignez et vous me faites rire!..."

"Et, en effet, haussant les épaules, cet homme venait de se mettre à rire d'un long rire dédaigneux et insultant."

(A suivre)

LE GAGNANT DU LOT DE \$5,000

Au dernier tirage de la "Canadian Royal Art Union" tenu aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, mardi, le 31 janvier, M. Charles B. Pigeon, forgeron, 222½ rue des Seigneurs, Montréal, a gagné le lot de \$5,000, étant l'heureux acheteur d'un demi billet qui a gagné \$10,000.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

LA SOUPE A LA TORTUE

ET LA PÊCHE DES TORTUES DE MER

Il existe une célèbre recette de cuisine où l'on vous lit : " Pour faire un civet de lapin, vous prenez d'abord un... chat ; " j'ai bien peur que beaucoup de cuisiniers qui, en France, vous servent une " soupe à la tortue " n'aient commis un méfait analogue, et que, pour accommoder ce mets délicat, ils n'aient point commencé par se procurer une tortue. Aux Etats-Unis, patrie d'origine de la fameuse soupe, les fervents de la *turtle soup* et du *turtle steak* ont du moins beaucoup de chances de ne pas être ainsi trompés, car on apporte sur les marchés des grandes villes une quantité considérable de tortues, et il arrive constamment à New-York des navires à vapeur dont le chargement consiste exclusivement dans ces intéressants animaux. Mais toutes les tortues ne peuvent pas servir à faire une *soupe à la tortue* ; il faut pour cela une variété spéciale, la *tortue de mer*, qui affectionne les eaux tempérées et qu'on ne rencontre que sur certains points des côtes américaines. Il est bien rare de la trouver plus au nord que la Caroline du Sud, et elle n'a réellement toutes ses qualités si appréciées des gourmets que lorsqu'elle est pêchée dans les eaux tropicales de la Floride. Je n'ai point l'ambition d'apprendre à mes lecteurs la recette fort délicate de la soupe à la tortue ; c'est là chose trop grave ; mais comme la pêche de ces *chéloniens*, sur les côtes de la presqu'île sud américaine, est fort pittoresque, je voudrais leur donner quelques détails curieux à ce sujet.

On trouve dans les eaux de la Floride cinq espèces de tortues comestibles pouvant faire bonne figure dans la *soupe* : la plus grosse est celle qu'on nomme *trunk back*, qui pèse souvent jusqu'à 700 kilogrammes et n'est pas excellente ; il y a la *loggerhead* ou " lourdaude ", qui pèse 100, 120, 140 kilogs. La chair en est également assez ordinaire ; sa carapace, faite d'une écaille commune, sert à fabriquer des peignes à bon marché et des boutons. La *loggerhead* habite les fonds rocheux, et, grâce à une mâchoire et à des dents d'une puissance extraordinaire, elle peut se nourrir, non pas seulement d'herbes et d'éponges, mais aussi des coquillages les plus durs. Une troisième variété est une petite tortue de 50 à 60 kilogrammes dont la chair n'est pas fort appréciée ; mais les deux espèces qui font véritablement les délices des palais américains, c'est la tortue " à bec de faucon " et la tortue " verte ". La tortue à bec de faucon (en anglais *karok's bill*) n'atteint pas une forte taille ; c'est à peine si elle pèse 100 kilogrammes (ce qui est du reste un joli poids à côté des tortues de nos jardins) ; mais sa chair, tout en étant un peu foncée, est saine et excellente. Enfin, en dehors du point de vue culinaire, elle a l'inappréciable avantage de porter une carapace splendide d'une régularité parfaite, qui se vend jusqu'à 65 francs le kilog. et qui sert à fabriquer les plus beaux peignes et les objets de luxe en écaille. Nous citerons, pour finir, la tortue " verte ", qui est incontestablement la plus appréciée. Il est vrai que sa carapace, mince presque comme une feuille de papier fort, est sans aucune valeur, mais sa chair tendre, peu colorée, possède une saveur délicieuse. On comprend donc que pareille bête est de bonne prise, pesant toujours de 180 à 225 kilogs en moyenne, et parfois même jusqu'à 500 kilogrammes.

Les endroits où l'on trouve le plus grand nombre des diverses sortes de tortues sont les canaux circulant entre les récifs et les bancs de sables à l'embouchure de l'Indian River ; on peut également en pêcher jusqu'à 80 kilomètres au large, mais, pour ce cas, il faut un mode de pêche un peu spécial. De toutes façons, ce sont les tortues elles-mêmes qui se chargent d'indiquer leur présence. En effet, elles sont toujours obligées, au bout d'un certain temps, de remonter à la surface l'eau pour respirer, ou, suivant le terme consacré, pour *souffler* ; il est vrai que l'espèce " à bec de faucon " ne remonte à la surface de l'eau que toutes les six heures, mais au contraire la " verte " doit le faire au moins une fois par heure, et la *loggerhead* toutes les demi-heures.

Il y a quatre procédés différents pour capturer les tortues de mer sur les côtes de la Floride et de la Caroline. Le premier consiste dans l'emploi du harpon attaché à une longue ligne, qu'on lance sur l'animal quand il remonte pour souffler ; mais ce harpon endommage beaucoup la bête, qui perd ainsi de sa valeur. Il en est un autre fort original, mais qui ne peut s'employer que pendant une partie de l'année. Les tortues de mer viennent toujours pondre sur les mêmes plages d'année en année, choisissant un endroit chaud où elles enterrent leurs œufs, que fera éclore le soleil. Les pêcheurs (on pourrait dire plutôt les chasseurs), au fait de leurs habitudes, les attendent sur les plages accoutumées, les laissant enterrer leurs œufs, qui sont souvent au nombre de 100 à 125 ; puis, à l'instant où elles s'en retournent vers la mer, ils se précipitent armés de bâtons, et s'aidant de ceux-ci comme de leviers, il retournent les malheureuses bêtes sur le dos. Elles sont alors incapables de bouger et on peut venir, quand on veut, les chercher pour les emporter ou les tuer.

On peut aussi pêcher les tortues à l'aide de plongeurs. Le pêcheur rame doucement en attendant de voir une tortue à une certaine profondeur sur un banc ou un rocher : il s'en approche alors rapidement, mais sans bruit, et il plonge en tenant une corde attachée à son bateau. Il arrive à la tortue, saisit le bord de sa carapace, et la soulève un peu, de manière à ce que sa tête se dirige vers le haut. L'animal, surpris sans doute de ce procédé, en conclut qu'il faut remonter à la surface, et il le fait bien vite en entraînant le plongeur. Celui-ci, tenant toujours la corde de son bateau, pousse le chélonien vers un endroit où il y ait peu d'eau, tire à lui son embarcation, et, aidé des compagnons qu'il peut avoir à bord, il charge la tortue dans le bateau.

Enfin, la dernière méthode employée par les pêcheurs de la Floride est celle du filet à mailles larges : on pense bien que pour des prises du

volume et du poids de la plupart des tortues de mer, il faut des mailles de belles dimensions et un fil de coton résistant. On entoure, à l'aide de ces filets formant un mur vertical de 5 mètres de haut, les fonds herbeux où vont manger les tortues, et les malheureuses bêtes viennent se prendre la tête et s'empêtrer dans les mailles comme de vulgaires sardines.

On doit conserver les tortues vivantes à peu près jusqu'au moment où on les mange, et c'est pour cela que les pêcheurs accumulent leur pêche dans une sorte de parc, un *craivt* suivant l'expression usitée, long de 15 mètres, large de 8, formé de pieux enfoncés les uns à côté des autres. On y place les tortues les plus énormes à l'aide d'une grue ; et tous les animaux y sont nourris de poissons et d'herbes jusqu'à ce qu'il y en ait assez pour un chargement. Un vapeur les prend alors à son bord, et les emporte à toute vitesse sur New York ou un autre port, pour faire les délices des Brillat Savarins de l'Union.

L. VIATOR

CHIEN ET CHAT

FABLE JAPONAISE

Les chiens et les chats ne sont pas amis ; voici pourquoi :

Dans l'ancien temps, un homme avait un chien et un chat, qu'il chérissait également. Un jour qu'il était à la ville, sa femme donna une bague à laquelle il tenait beaucoup à un marchand, en échange des gâteaux que celui-ci vendait. Quand l'homme fut de retour, il voulut voir sa chère bague, qu'il estimait plus que tout autre bijou, car elle lui venait de son père. Ne la trouvant plus, il appelle sa femme et lui demande où est la bague ; elle répond qu'elle n'en sait rien ; et l'homme se désole, ne sachant plus que faire. Alors le chien et le chat dirent entre eux :

" Notre maître a perdu avec sa bague tout repos et toute espérance de bonheur, car c'était un talisman ; mais nous savons, nous, où la bague a passé. Le marchand de gâteaux l'a vendue à un riche qui habite l'autre côté de la rivière.

—Allons la chercher, dit le chat.

—C'est bien difficile, répondit le chien.

—Pourquoi ?

—Parce que le riche l'a renfermée dans un coffre de son magasin avec ses trésors.

—Oui, mais j'irai la prendre ; viens avec moi.

—Si tu peux la prendre, j'irai.

—Allons !

Et les voilà partis tous deux. Au bord de la rivière, le chat, qui ne savait pas nager, s'arrêta court. " Monte sur mon dos ", lui dit le chien. Le chat monta sur son dos, et ils traversèrent la rivière. Arrivés vers la maison, le chat se glissa dans le magasin et dit aux rats qui s'y trouvaient :

" Apportez-moi la bague en or, qui est dans ce coffre. Si vous ne voulez pas m'obéir, je vous mangerai tous, foi d'honnête chat ! "

Les rats eurent peur ; ils apportèrent la bague. Le chat la prit à sa gueule, sortit du magasin, et dit au chien :

" Tu me feras traverser la rivière, comme tu l'as fait en venant.

—Oui ", répondit le chien.

Le chat monta donc de nouveau sur le dos du chien, tenant toujours la bague dans sa gueule.

Pendant qu'ils traversent l'eau :

" As-tu la bague ? demande le chien.

—Oui ", répond le chat.

Et la bague tombe dans l'eau.

" Arrête ! s'écrie-t-il, j'ai laissé tomber la bague. "

Mais le chien ne s'arrêta que lorsqu'il eut déposé le chat sur l'autre bord ; puis il plongea dans l'eau, fit prendre la bague par une loutre et la porta à son maître.

Celui-ci, très satisfait, aima dès lors le chien beaucoup plus que le chat. En revanche, le chat fut très mécontent de voir que son camarade était le préféré et qu'on attribuait au chien tout le mérite de ce que, lui, chat, avait fait en grande partie.

Depuis ce temps, les chiens et les chats ne sont plus amis. KIRIKIRI.

LA BARBE COURTE

On demandait à un homme qui avait un nez vraiment phénoménal, pourquoi il avait si peu de barbe ; un plaisant répondit : " C'est bien simple, c'est parce qu'elle ne peut croître à l'ombre d'un si long nez. " On a essayé de rimer cette plaisanterie.

Ne soyez pas surpris si la barbe d'Arlong,

Tarde tant à paraître,

C'est qu'à l'ombre d'un nez et si gros et si long,

Elle ne saurait naître.

LE GRENADIER CONDAMNÉ

Un grenadier de l'armée du maréchal de Saxe fut pris en maraude et condamné à être pendu. Ce qu'il avait volé pouvait valoir environ six livres. Le maréchal, le voyant conduire au supplice, lui dit : " Avouez, mon brave, qu'il faut être bien misérable de risquer ainsi son existence pour six francs. — Parbleu ? mon général, répondit le grenadier, je la risque bien tous les jours pour cinq sous. " Cette répartie lui valut sa grâce.

LA PUCE ET LA MALADE

Le docteur Beauchêne demandait à une de ses malades : " Madame, avez-vous pris quelque chose ce matin ? — Monsieur, répond naïvement la dame, je n'ai pris qu'une puce, et encore je l'ai laissée échapper. "

CONCOURS DE BÉBÉS

\$100 DE PRIMES

CONDITIONS DU CONCOURS : 1^{ère} Prime, \$50 ; 2^{ème} Prime, \$25 ; 3^{ème} Prime, \$15 ; 4^{ème} Prime \$10.

Ce concours est ouvert entre tous les bébés de nos lecteurs et abonnés. Les bébés devront avoir au moins trois mois et pas plus de deux ans. Le concours durera 13 semaines, du 25 mars au 17 juin.

Les personnes désirent faire participer leurs bébés au concours devront nous faire parvenir une photographie (pas sur zinc) sous enveloppe avec la mention "Concours de Bébés". Ces photographies doivent porter au dos : les prénoms et âge de l'enfant, nom et adresse des parents et devront nous parvenir d'ici au 3 juin prochain. Aucune ne sera acceptée après cette date.

Les photographies paraîtront successivement dans chacun de nos numéros d'ici au 17 juin prochain ; elles porteront le numéro d'ordre & elles affectées au far et à mesure de leur réception & nos bureaux.

Les noms des bébés ne seront pas publiés.

Dans chaque numéro du SAMEDI est inséré un coupon de vote.

Les lecteurs et abonnés du journal sont pris de découper ce coupon et de le conserver jusqu'au 1er juillet prochain afin de pouvoir voter en faveur du bébé de leur choix.

Les lecteurs et abonnés pourront envoyer autant qu'il leur plaira de "coupons de vote" de n'importe quelle semaine, ayant paru ou à paraître, d'ici au 1er juillet, en faveur du bébé de leur choix.

Le vote ne sera pris qu'après que toutes les photographies auront été publiées dans le journal ; les dernières paraîtront dans le numéro du 17 juin prochain.

Il sera publié en tout 15 coupons de voté : le premier ayant été inséré le 25 mars dernier et le dernier devant paraître dans le journal en date du 1er juillet prochain.

Tous nos lecteurs devront voter entre le 1er et le 8 juillet et les portraits des lauréats seront reproduits dans un des numéros suivants.

Les personnes qui ont l'intention de faire concourir leurs bébés doivent conserver les coupons de votes qui ont déjà paru ainsi que ceux à paraître.

Trois personnes éminentes choisies parmi les citoyens de Montréal seront appointes pour compter les bulletins de votes.

Le bébé qui réunira le plus de coupons de vote, aura la 1^{ère} prime de \$50 ; le second \$25 ; le troisième \$15 ; le quatrième \$10.

Nous recommandons instamment à tous nos lecteurs, lectrices et abonnés de bien vouloir découper le coupon de vote qui a paru et paraîtra chaque semaine et de le conserver jusqu'au 1er juillet ; de faire un choix entre tous les bébés dont les portraits auront figuré dans le "concours" et ensuite de nous faire parvenir, sous enveloppe fermée, tous les coupons qu'ils auront conservés avec la suscription : "Concours de Bébés", en faveur du bébé de leur choix.

Découpez votre "Coupon de Vote" dans la page 30.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevra, * son tour*, la réponse * sa demande*. L'abondance des matières nous empêche *seule* de publier plus de réponses dans un seul numéro.

Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Guy.—Vivacité d'humeur, jointe * une certaine tendance* * la mélancolie*. Bonté poussée jusqu'à la faiblesse. Sensibilité.

Ninette N. 2.—Ce spécimen révèle une nature très impressionnable, de la timidité, beaucoup d'amour et une volonté assez prononcée.

Hillette.—Tempérament énergique et passionné. Franchise et audace. Esprit judicieux et très bon pouvoir de persuasion.

Vitaline.—Nature irrégulière, indécise et un peu timide. Bonnes dispositions * l'amour*. Economie domestique et activité.

Des grands yeux bruns flirts.—Jalousie, défiance et dissimulation. Volonté tenace et on même temps très souple. Activité.

J'aime J. M.—Economie domestique, énergie et constance. Sensibilité assez marquée, pas de faiblesse pourtant. Franchise.

Biencie.—Imagination ardente, caractère * la fois ferme* et timide, peu d'empire sur soi-même et tendance * l'exagération* de ses sentiments.

R. D. II.—Franchise, générosité et bienveillance. Bon courage physique, peu de force morale par exemple, et grande sensibilité.

Georgianna t. s. s.—Esprit calme, pondéré, observateur. Amour de l'ordre et du travail. Jugement droit et indépendance de caractère.

Lucie.—Beaucoup d'imagination. Nature ardente et passionnée, susceptible d'aimer beaucoup et bien. Bon talent pour la musique.

Une brunette aux yeux noirs.—Caractère fantasque, irrégulière et absolument indépendant. Imagination active et quelques tendances * la rêverie*.

Eugène M. G. B.—Droiture, candeur, confiance, audace et courage. Volonté déjà assez accentuée et imagination très active.

Je ne l'aime plus.—Nature très inconstante. Manque d'ordre. Générosité et sensibilité. Caractère peu communicatif.

Liliane la pâle.—Manque de persévérance. Caractère absolu, obstiné, porté * la colère*. Tendance * la mélancolie* et * un pessimisme*.

Sursus Corda.—Sens littéraire, imagination ardente, délicatesse de goût. Caractère un peu irrgulir. Bonté, douceur, bienveillance.

Jeannette.—Caractère fier, timide et peu expansif. Nature concentrée quoique très aimante et impressionnable. Aptitudes musicales.

Rossignollette.—Enthousiasme, exaltation. Nature légèrement égoïste et sensuelle. Esprit observateur et subtil. Scepticisme.

Kis Kajo.—Tendances artistiques. Indépendance de caractère, audace, activité, ambition, énergie et esprit d'entreprise. Générosité.

Sérénade poétique.—Concision, fermeté, froidur. Amour de l'ordre. Nature active, sérieuse et calme. Délicatesse de goût et discrétion.

Alma liche bolle.—Nature si parfaite et légère, pas méchante, au fond, mais douée de peu de sensibilité. Manque de prudence et de discrétion.

Clairon.—Bonnes dispositions * l'amour*. Nature droite, franche et tout * faits* sympathiques. Sens pratique et caractère entreprenant.

La polaire.—Enthousiasme, ardeur en toutes choses. Imagination quoique peu romantique et tendance * la mélancolie*. Talent musical.

Palladio.—Franchise, désintéressement, jovialité. Caractère doux, conciliant, indolent et quelquefois rêveur. Délicatesse d'intuition.

Brise du soir.—Nature vive, enjouée, prime-sautire, caractère entreprenant, esprit d'ordre. Bon pouvoir de persuasion et volonté ferme.

Marie Charlot.—Vous êtes méthodique, rangée et laborieuse, votre nature est dtre lente dans vos décisions, mais très persévérante après qu'une résolution est arrêtée.

Petite allurc.—Caractère dssembl et froid. Bonne entente des affaires. Esprit observateur. Très grande discrétion et rectitude de jugement.

My dear Matthew.—Nature défiant et rusée. Caractère peu communicatif et n'entretenant rien * la légère*. Volonté ferme et souple.

Deux cœurs réconciliés.—Indolence, apathie et tendance * la réserve*. Bonnes dispositions * l'amour*, avec peu de constance, cependant.

Louis Beau-parlant 2.—Amour de ltude, esprit observateur. Nature ardente, curieuse et ambitieuse. Audace, énergie, activité et enthousiasme.

M. G. C. N.—Vous êtes méthodique, travailleur et doué de beaucoup de réflexion. Nature assez conciliante, pas faible, cependant. Sens pratique.

F. C. R.—Sens littéraire, imagination ardente, un peu romantique. Caractère entreprenant. Bonté, douceur, sensibilité. Nature assez sympathique.

Jean Marie ltudiant.—Nature enthousiaste, optimiste et primesautière. Un peu d'goisme et une tendance * l'exagération*. Peu de persévérance.

Grisselle B.—Votre écriture révèle une nature très impressionnable, de bonnes dispositions * l'amour*, beaucoup d'imagination et une certaine tendance * la mélancolie*.

Pamphiline.—Franchise, générosité, énergie et courage, mais manque absolu de persévérance. Nature un peu irrégulière quoique très active.

Ne le 25 novembre.—Amour de l'ordre. Nature assez conciliante, un peu timide. Volonté faible. Bon talent pour la musique.

Soldat de Pie IX.—Indépendance de caractère. Audace, activité et esprit d'entreprise. Amour des voyages et des aventures.

La Vousque-Ki-Laid.—Originalité. Caractère susceptible, ombrageux et défiant. Opinitret. Esprit d'ordre et bonne entente des affaires.

Bruno.—Exaltation et spontanéité de sentiment. Beaucoup d'imagination, amour du sport, des voyages, du théâtre et de la musique.

Etrangère No 10.—Caractère froid, timide, réservé, laissant peu deviner ses impressions. Une certaine tendance * la jalousie* et beaucoup de défiance.

Cyani.—Fécondité de pensée. Originalité et indépendance. Esprit actif et entreprenant. Manque absolu de persévérance.

Ennasor.—Vous êtes d'une nature enjouée et sympathique. Humeur très vive, un peu portés * la contradiction*, mais pourtant très sensible.

Fleur de lys.—Nature conciliante et calme. Bonté d'me, générosité et dévouement. Jugement assez droit. Peu de disposition * l'amour*.

Jeune plante desséchée au souffle du malheur.—Volonté faible et indécise, nature excessivement impressionnable, conserve peu sa première intensité de sentiments, cependant. Beaucoup d'imagination.

Atudiano 15 12.—Ce spécimen d'écriture révèle une nature droite et franche, un caractère assez déterminé quoique bienveillant. Volonté ferme.

Jovette.—Orgueil, prsompion et amour propre. Amour de l'ordre et du travail. Indécision et irrégularité d'humeur. Imagination.

Titi R. G.—Caractère indépendant, originalité et ambition. Imagination enthousiaste et quelque peu romantique. nergie.

Sauvagesse.—Insouciance, légèreté et jovialité. Franchise, droiture et caractère entreprenant. Imagination active et nature indépendante.

Cœur fidèle.—Franchise et générosité. Economie domestique. Nature tout * fait* calme et pacifique.

A. De Roche.—Caractère assez entreprenant, un peu irrgulir, cependant. Nature méthodique et rangée. Esprit pratique. Talent musical.

Angéline de Montrn.—Nature peu expansive, très tendre et sensible, néanmoins. Bonnes dispositions * l'amour*. Constance et sincérité.

Amore per vivere.—Intelligence mercantile. Caractère entreprenant, très ambitieux, énergique et audacieux. Esprit observateur et très subtil.

Aime moi Dy.—Manque de persévérance. Esprit de contradiction. Volonté ferme et tout * fait* indépendant. Bon pouvoir de persuasion. Ambition.

B. Amis.—Délicatesse de goût et élévation de sentiments. Volonté absolument énergique. Esprit judicieux. Quelques aptitudes musicales.

Violette rose.—Vous manquez de persévérance, de prudence et de discrétion. Votre imagination est ardente et romantique. Enthousiasme et spontanéité de sentiments.

(Suite * la page 30*)

Jean Pacot dit * son capitaine* qu'il a tué un Bdouin.

—Et la preuve, mon capitaine, ajoute-t-il, c'est que je lui ai coupé un bras.

—Bien mon brave ; mais pourquoi ne lui as-tu pas coupé la tête.

—Oui, mon capitaine j'aurais mieux fait de lui couper la tête, mais on l'avait déjà fait quand je lui ai coupé le bras.

UN COMBLE

Je ne sais, lecteurs, si vous savez que le sel est frappé, dans l'Inde, d'un impôt très lourd. Une vieille femme était accusée d'en détenir de contrebande. On confisqua chez elle une substance grisâtre. La vieille jurait que ce ntait pas du sel ; pour s'en assurer les experts se mirent * déguster*. "Les malheureux ! scria la vieille en levant les mains au ciel, ce n'est pas assez de m'accuser injustement, les voilà qui mangent les cendres de mon mari !"

* *

On parle, devant Marius Capouade, des gens qui poussent la méticulosité jusqu'à la manie.

—Z'i ai connu un type de ce genre * Marseille*, s'exclame notre Provençal. Imaginez-vous que ce gaillard là, ayant un zour commis un crime qui l'avait fait condamner * mort*, n'a voulu marcher * lcafaud* qu'après stre fait délivrer un r attestant qu'il avait "payé sa dette * la société* !" *

* *

Dans un coin de salon. —Aujourd'hui, pour être bien vu, il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup de qualités. Ainsi, moi, je n'en ai qu'une, mais elle en vaut cent.

—Quelle est-elle ? —Celle de savoir dissimuler mes défaits.

* *

La logique des enfants : —Je t'ai déjà recommandé souvent, Yvonne, de ne jamais prononcer ces vilains mots. —Mais alors, maman, pourquoi les a-t-on inventés, si c'est défendu de s'en servir ! *

AUCUN DOUTE POSSIBLE

Les affections de la gorge et des poumons sont guéries par le *Baume Rhumal*. 64

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1828
ABONNEMENT (Montreal, - \$1.00 par an
Hors Montreal, \$3.00 ")
A Montréal, le journal est livré * domicile* avant 7 heures du matin.

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire
12 PAGES, grand format
Edition speciale pour les Cultivateurs
Abonnement : \$1.00 par année

Redaction, Administration et Ateliers
No 75 Rue St-Jacques, Montréal



APRÈS LAVERGNE
Photographes
NO 360 RUE ST DENIS
CORNER ONTARIO & MONTREAL
P.O.
BUREAU TEL. MARCHANDS 843
RESIDENCE TEL. BELL EST 1743

MARCHE TRIOMPHALE DU COURONNEMENT

Composé par GOTTFRIED MANN

Composé par

Largement et joyeusement

PIANO

espressivo
Ped
Ped
cresc

Très large
Tempo 1º
marcato

(A suivre)

públice cantando

1

Musical staff system 1, first system.

Musical staff system 2, second system.

Musical staff system 3, third system.

Musical staff system 4, fourth system.

Musical staff system 5, fifth system.

Musical staff system 6, sixth system.

Musical staff system 7, seventh system.

Musical staff system 8, eighth system.

Musical staff system 9, ninth system.

Musical staff system 10, tenth system.

Musical staff system 11, eleventh system.

Musical staff system 12, twelfth system.

Plus largement

ritenu

Tempo 1°

p dolce cantando

mf staccato sempre

2

3

Ped

Ped

Ped

Ped

Ped

Ped

Ped

Ped

CHARMANTE ALLUSION



Mr Cohen (en haut de l'escalier) — Rebecca ?
 Rebecca — Oui, baba.
 Mr Cohen. — Tenante tonc au cheune homme qui est au zalon z'il se groit au Bôle Nord où les nuits turent zix mois ?

LE SPHINX

“ Pour Madame d'Astour. ”

Sur les sables d'Egypte auprès des Pyramides,
 Immobile il est là, jetant au Sahara,
 Aux vertes oasis, sur les plaines Numides,
 Son œil au long regard que rien n'abaissera.

C'est l'être monstrueux, devant lequel tout passe,
 C'est l'être possédant des étranges leçons,
 Qui regarde sans pleur le monde qui trépasse,
 Et qui voit tout périr sans sentir un frisson.

C'est l'être seul debout quand tout près de lui tombe,
 C'est l'être toujours droit, quand on voit tout crouler,
 Et cet être immortel ne connaît de la tombe,
 Que l'étrange secret des siècles écoulés.

— Car tu les a bien vus comme un torrent qui coule,
 Disparaître, mourir, ces siècles d'autrefois,
 Tu les a vus passer, dans leur étrange houle,
 Les faibles, les petits, les guerriers et les rois !

Tu vis des Pharaons les splendides batailles,
 Les cortèges sans fin de femmes, de soldats,
 Tu vis ce que faisaient tous ces donneurs d'entailles,
 Comment ils faisaient la gloire suivre leurs pas.

Tu les a pu juger, de la hauteur immense,
 Tu les a tous pesés à leur juste valeur,
 Et peut-être as-tu ri des hommes en démençe,
 Qui se faisaient petits, apâlis par la peur.

Tu vis l'Europe aussi dans sa soif de batailles,
 Venir jusqu'à tes pieds pour livrer des combats,

5 mai 1899.

Tu rias je suis sûr des atroces entailles,
 Que se donnaient alors chevaliers ou soldats.

Tu demeuras debout pour contempler l'histoire,
 Le Sphinx impénétrable, et bien digne des dieux,
 Tu connais le passé d'une façon notoire,
 Nous ne lisons rien en ton œil mystérieux.

Tu gardes le secret, le mystère des âges,
 Tu gardes sans trahir, les gestes des dieux,
 Tu ne veux pas conter s'ils ont eu du courage,
 S'ils ont donné jadis de grands coups valeureux.

Demeure donc ainsi sur cette faible terre,
 Où tout hélas s'éteint, par un fatal arrêt,
 Garde sans le baisser ce grand œil de mystère,
 Où nul pleur tressaille, où ne vibre nul regret.

Quand les hommes craintifs ont peur de la tempête,
 Que sous le vent atroce, ils inclinent le front,
 Demeure bien debout levant ta fière tête,
 Qui jamais n'a baissé malgré bien des affronts.

O ! grand bloc de granit, reste la pure essence,
 Reste toujours de marbre, et promène tes yeux,
 Je te trouve sublime et ton regard immense,
 Me fait rêver souvent à l'œil même de Dieu.

Ris de notre misère, et ris de nos tristesses,
 Et ris des flots de sang, des déluges de pleurs,
 Reste, reste debout au milieu des faiblesses,
 Tu possèdes la force car tu n'a pas de cœur.

B. DE FLANDRE.

AVENTURE NOCTURNE

Une nuit d'hiver noire de pluie, le comédien Mélingue qui n'avait pas trouvé de voiture pour le ramener chez lui, en sortant de la Porte-Saint-Martin, regagnait pédestrement son cottage de la rue Levert — sur les sommets de Belleville.

Il venait de s'engager sur le pont du canal, — à l'extrémité du faubourg du Temple...

Tout à coup un individu lui bondit à la gorge.

— Ton argent ou je te noye !

En même temps, un deuxième bandit fait pétiller une allumette.

— Attends, Polyte, faut de la clarté pour borboter les poches du bourgeois.

La lumière se fait...

Aussitôt, ce cri retentit.

— Lâche-le, Polyte, lâche-le ! c'est le MOUSQUETAIRE DE BELLEVILLE !

Polyte fait un saut en arrière, et, portant la main à sa casquette :

— Faites excuse, monsieur Mélingue ; mais parole d'honneur, c'était pour aller vous applaudir dans le Bossu, que nous avions besoin de cent sous.

— Si vous voulez, ajoutez son camarade, nous allons vous accompagner jusqu'à vot' porte. Y a tant d'voyous dans le quartier !

A PROPOS D'ARITHMÉTIQUE

M. Duc, le lauréat du prix de 100,000 francs, vérifiait les comptes d'un maître gâcheur.

“ Voyons, disait-il en examinant la première colonne : 5 et 2 font 7 ; et 8 font 15 ; et 6, 21 : je pose 1 et je retiens 2...”

Ici le maçon fait un soubresaut qui passe inaperçu.

“ Maintenant nous disons : 2 et 7 font 9 ; et 6, 15 ; et 9, 24 ; et 8, 32 : je pose 2 et je retiens 3.”

Le maçon entre ses dents : “ Comme c'est agréable ! ”

Mais M. Duc poursuivant.

“ 3 et 9 font 12 ; et 8, 20 ; et 7, 27 ; et 9, 36 ; et 6, 42 : je pose 2 et je retiens 4.”

Cette fois le maçon posse un grognement formidable.

M. Duc : “ Eh ! qu'est ce que c'est ? ”

— Vous retenez chaque fois un franc de plus.

— C'est clair, je retiens 4

— C'est ça, ne vous gênez point : 4 et puis 3, et puis 2, cela fait 9..., et pour moi, qu'est ce qui restera ?

— Vous n'y êtes pas, mon ami ; il s'agit d'une simple addition...

— Addition ! addition ! moi, je dis que c'est une infamie,” crie le maçon hors de lui, et, d'un coup de poing formidable, il envoie à dix pas le chapeau de M. Duc.

“ Tenez, retenez encore celui-là, pendant que vous y êtes ! ”

PAS ASSEZ VIF

Maman. — Pourquoi as-tu frappé Henri ?

Charles. — Je lui avais dit que je lui donnerais une gifflé s'il m'appelait menteur et...

Maman. — Et il t'a appelé menteur ?

Charles. — Non, maman, il n'a pas été assez vif.

PLUS D'ENFANTS

Le petit Charlot. — Papa, j'ai vu un homme, hier, qui n'avait pas de mains pour jouer du piano.

Monsieur Lafinette. — Comment, diable, pouvait-il faire pour jouer ?

Le petit Charlot. — Il ne jouait pas.

ELLE LE SAVAIT

Alice. — Mais Lucie, tu te donnes du mal inutilement ; tu peux aisément trouver du ruban semblable au magasin d'en face !

Lucie. — Parfaitement, mais laisse m'en chercher dans tous les autres magasins, auparavant.

ÇA DÉPASSAIT LES BORNES

RÉPLIQUE
COURTOISE

Le client. — Tout ce que vous m'avez apporté, garçon, est absolument froid.

Le garçon (poliment). — Voici la moutarde et le poivre, monsieur.

SON DERNIER
MOT

Le soldat. — Quel a été le dernier mot de votre capitaine en mourant ?

Le matslot. — Il n'en a dit aucun : sa femme était à bord.

— Ecoutez, monsieur. Vous ne pouvez avoir vos chemises à moins que vous me payiez double prix. Je ne dirais rien si elles étaient seulement un peu grandes, mais je ne puis pourtant pas, pour dix cents, laver des tentes de cirque !

CAUSERIE PARISIENNE

Je ne sais pas s'il convient de faire rentrer la télégraphie sans fils dans la catégorie des falsifications.

Mais j'inclinerais à le croire, attendu que le fil fait partie intégrante du télégraphe tel que je conçois cette institution.

Le télégraphe, pour moi, est une végétation assez nue, qui croît, en général, le long des lignes de chemins de fer.

Un poteau dénudé constitue le tronc... des fils de fer galvanisés représentent les branches ou les feuilles, comme on voudra...

Sur une campagne plate et couverte de neige, le télégraphe semble la réglure du papier de musique...

En Afrique, dans le désert, les poteaux télégraphiques, à perte de vue, me produisent une impression étrange, d'autant plus qu'une caravane suivait la ligne idéale que traçaient les poteaux et leurs fils...

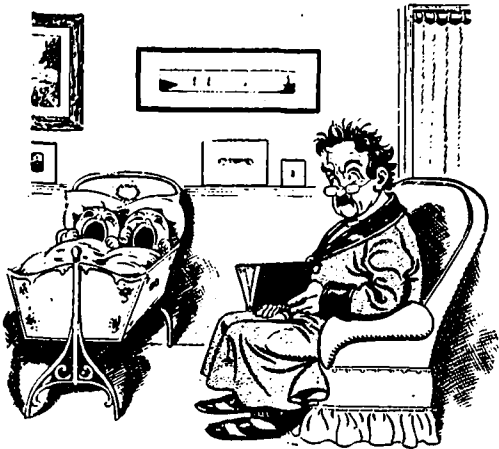
Télégraphe et chameaux... la rapidité de la foudre... la lenteur des

bêtes... tout cela s'en allait se fondant au milieu des pourpres du couchant... C'était comme le symbole que tout meurt ici-bas...

Quel sera l'aspect du télégraphe sans fils?... sera-t-il aussi sans poteaux?

On dissocie actuellement les choses habituées à être toujours unies... nous avons déjà, avant le télégraphe sans fils, la poudre sans fumée, le fiacre sans cheval, les vins sans raisins...

MÉLANT L'UTILE À L'AGRÉABLE



I

Mr Taupin.—Tonnerre de tonnerre! Je voudrais bien que Marie, quand elle sort, ne me laisse pas les jumeaux à soigner. Je voudrais lire ce volume et je ne puis lire quand ils pleurent, et ils vont pleurer si je ne les promène pas...

Attendons nous à voir inventer le fil sans télégraphe et la fumée sans poudre...

Pendant qu'on est dans la voie des améliorations, ne pourrait-on pas nous fournir des dépêches sans jeune télégraphiste?...

Quel progrès cela serait!... J'ai reçu hier une dépêche de Marseille qui a mis plus longtemps à venir du bureau jusque chez moi, qu'à aller du chef-lieu des Bouches-du-Rhône au bureau desservant mon quartier!...

Si, avec cela, la science peut nous donner le moyen de recevoir une carte télégramme en moins d'une demi-journée et d'avoir la communication au téléphone au bout d'une heure, tout sera pour le mieux...

* * *

Le sujet est inépuisable... Je viens de voir un manège de chevaux de bois où il n'y a pas de chevaux... Ce sont des ânes, et, loin d'être en bois, ils sont en vie.

Tandis que le manège tourne mécaniquement, les pauvres baudets marchent sans changer de place, grâce à une trotteuse mécanique qui fait fuir le plancher sous leurs pieds.

Cela ressemble assez au supplice du *hard labour* en Angleterre. En ce moment ce ne sont encore que des ânes, mais à la place des chevaux, je me désolerais... leur tour ne peut tarder à venir.

En effet, l'automobilisme enlèvera à la race chevaline le mors de la bouche... et il ne restera plus d'autre alternative à la plus noble conquête de l'homme que la boucherie hippophagique et les manèges où, vrai cheval, il remplacera ceux de bois.

Il n'y aura là, peut-être, qu'un chassé-croisé... Rien ne dit qu'un ingénieur constructeur, frappé de l'aspect hétéroclite que présente un char sans son coursier, ne mettra pas, pour la forme, un cheval de bois devant le siège d'un chauffeur.

Je livre cette idée géniale sortie de mes lobes cérébraux aux fabricants d'automobiles.

* * *

L'on dit, et, sans horreur, je ne puis le redire, que l'hiver prochain nous porterons des manchons. — Quand je dis "nous", je veux parler de ce sexe auquel j'ai le regret d'appartenir depuis ma naissance!

Pour la date d'icelle, *vide supra*...

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit!... Revenons à nos manchons...

Il y a quelques jours, dans un quartier élégant de Londres, on a vu un

gentleman des plus corrects qui se promenait, les mains soigneusement enlors dans un manchon en peau de bête...

Le bruit court que quelques *fashionables* et autres *snobs* se préparent à l'imiter... La séquelle des messieurs porteurs de corsets est d'ores et déjà assurée de cette mode que je dois taxer de féministe...

Pour le manchon, la traversée de la Manche ne sera évidemment qu'un jeu... Les gens de chez nous qui se font blanchir à Londres ne manqueront pas d'adopter ce nouveau ridicule, à cause de sa marque de fabrique anglaise...

Ce qu'il y a de plus fâcheux c'est que le beau sexe ne pourra rien trouver à y redire... Ne nous avez vous pas pris, mesdames, le plastron de chemise ainsi que la cravate, le chapeau de feutre et le col droit, sans parler de la culotte dont la bicyclette fut la cause ou, tout au moins, le prétexte?...

Où allons nous, Seigneur?... où allons nous?...

* * *

Ah! l'on ne m'y reprendra plus à faire des facéties atmosphériques qui deviennent si facilement déplaçées!...

Mais aussi, quel guignon — météorologique — me poursuit!...

Je célèbre la venue du printemps, l'arrivée des beaux jours, la tiédeur de la température.

Le printemps arrive... sur l'almanach... mais la neige aussi... Il y en a un demi-pied dans ma rue où, heureusement, le service de la voirie n'envoie pas des employés semer du sel pour faire la mixture noire et corrosive que tous les Parisiens connaissent...

Il gèle à pierre fendre et je vais de ce pas faire une commande importante de combustible! Et je lui chanterai ma sérénade frileuse.

Charbonnier, voici l'avril...

Nota Bene.—Quand ces lignes paraîtront, il fera peut-être un temps superbe, une chaleur accablante. Dans ce cas, les lecteurs sont priés de remplacer, dans les lignes précédentes, quelques substantifs... et de lire, par exemple:

Printemps... soleil... poussière dans ma rue... pas de voiture d'arrosage pour faire de la boue... on grill'e... je vais faire une commande de boissons rafraîchissants...

Par le temps qui court, le besoin s'impose de chroniques à double interprétation... qui auraient un sens diamétralement opposé, suivant qu'on les lirait de droite à gauche ou de gauche à droite, et le lecteur prévenu choisirait la direction à sa convenance.

JULIEN MAUVRAU

LE CHOIX D'UN SUPPLICE

Un bouffon offensa grièvement son souverain. Le monarque le fait amener devant lui, et, prenant le ton de la colère, lui reproche son crime et lui dit: "Malheureux, tu vas être puni, prépare toi à la mort." Le coupable, effrayé, se prosterne et demande grâce. Tu n'en auras point d'autre, dit le prince, sinon que je te laisse la liberté de choisir la manière dont tu voudras mourir, et qui sera le plus de ton goût; décide-toi promptement, je veux être obéi. — Puisque vous me laissez le choix, répondit aussitôt le bouffon, je respecte votre arrêt, et je demande à mourir de vieillesse." Cette saillie fit sourire le monarque, qui lui accorda sa grâce.

Il n'y a pas de vilaine femme avec de belles dent.—J.-J. ROUSSEAU.



II

...Tenez! ils sont tranquilles comme des agneaux quand je le promène. Mais mon livre?... Ah!... trouvé, mon Dieu!...

LA PRÉVENANCE

Quand le maréchal de La Ferté voulait faire pendre quelque soldat, il avait coutume de dire: "Toi ou moi serons pendus." Il répéta ces mots à un espion pris aux avant-gardes de nos armées. Lorsqu'on voulut conduire ce misérable à la potence, il demanda à parler au maréchal et lui dit: "Monsieur le maréchal, vous vous souvenez de ce que vous m'avez dit, que vous ou moi serions pendus. Je désirerais savoir si vous voulez l'être; car, si vous ne le voulez pas, je vois bien qu'il faut que ce soit moi." Le maréchal se mit à rire et fit grâce à l'espion.



III

...Ce que c'est que d'avoir de l'imagination!

SON ULTIMATUM



Mme Jeunemariée.—Je ne veux avoir aucune discussion avec vous, Brigitte; vous m'entend-je ?

La cuisinière.—C'est bien, madame. Alors, ne me laissez entendre aucune plainte !

Amusements et Sports

L'OPÉRA FRANÇAIS A MONTRÉAL

Le mouvement s'accroît en faveur de l'abonnement, pour l'automne prochain, aux quelques semaines d'Opéra français que MM. Darien et Nicosias s'engagent à donner à Montréal.

Les assemblées convoquées à ce sujet ont donné les meilleurs résultats et les listes ouvertes aux futurs abonnés se couvrent de signatures.

Les directeurs nous semblent avoir pris le chemin qui conduit au succès en limitant le prix maximum des places de luxe à \$1 50.

Pour tous ceux qui ont pu constater, dans la dernière saison d'Opéra français à Montréal, le patronage apporté par l'élément canadien-français, il appert que, dans ces conditions de prix et vu l'habileté bien connue des directeurs, il ne peut subsister aucun doute sur les résultats.

Parmi des centaines de noms relevés sur les listes, signalons ceux de MM. R. Préfontaine, J. E. Vanier, Juge Ch. Gill, H. C. Saint Pierre, R. Tourville, H. Lionnais, Dr Labege, Dr J. H. Rodier, V. Rougier, Juge F. Choquette, J. A. C. Madore, A. Thibaudeau, E. Lepage, U. Garand, M. Pagnuelo, P. Galibert, C. A. Chouillon, J. Barry, Th. Lancôt, Juge U. Lafontaine, A. Geoffrion, A. Casson, J. Herdt, Dr Chrétien Zaog, A. Poindron, A. Décarv, Nre Proulx, H. St-Louis, H. Brosseau, A. Beulac, Dr Ethier, Dr Guilbault, etc., etc.

Le résultat, transmis par câble à M. Nicosias, actuellement à Paris, va hâter la direction définitive à imprimer au travail restant à faire pour ne rien laisser au hasard et assurer le succès de la prochaine saison d'opéra.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de tout ce qui pourra les intéresser à ce sujet.

ELDORADO

L'Eldorado nous conviait, la semaine dernière, à une première. Cet événement, de peu d'importance en lui-même, n'en est pas moins un heureux présage pour l'avenir. Il démontre le souci de la direction de faciliter et d'encourager les productions de nos écrivains montréalais, souci louable, s'il en fut. Ces petites pièces, *L'Oncle du Klondyke*, *La Perle d'Hochelaga*, spécialement écrites pour le café-concert n'ont, au point de vue de l'art théâtral, qu'une valeur relative, mais elles marquent une tentative qui devra, plus tard, porter ses fruits.

Parlerons-nous de *La Perle d'Hochelaga*? Ce serait dépasser le cadre de cette petite chronique et lui donner le caractère d'une étude-critique que d'analyser ce vaudeville, signaler ses qualités et faire ressortir ses défauts. Bornons-nous donc à dire que la pièce a beaucoup plus, qu'elle a fait rire et qu'elle a été fort applaudie.

Cette semaine, l'Eldorado joue *Coco Bel Œil*, une magnifique opérette qui peut supporter avantageusement la comparaison avec plus d'un opéra-comique réputé. Le programme indique, en outre, une reprise de *L'Oncle du Klondyke*, à la demande d'un grand nombre de spectateurs, désireux de revoir cette pièce qui fit fureur la semaine des débuts de l'Eldorado et qui a retrouvé, du reste, sa vogue et son succès des premiers jours.

THÉÂTRE DE SA MAJESTÉ

M. et Mme Murphy ont engagé la troupe de Frank Daniels avec, au programme, deux opéras : "The Idol's Eye" et "The Wizard of the Nile", œuvres montées avec un luxe inouï de décors et de costumes. La célèbre bande de Souza donnera également deux concerts, le 25, lendemain de la fête de la Reine, avec le concours de deux remarquables artistes, Miss Maud Reese Davier, soprano, et Miss Dorothy Hogle, violoniste, MM. A. Pryor et Herbert Clarke, instrumentistes.

Un nouvel opéra-comique sera donné le 29. Il est du professeur Ilone, musicien bien connu à Montréal et a nom : "The Grandee". Cent acteurs l'interpréteront et l'orchestration est, dit-on, superbe; le libretto est du Capitaine Forsyth.

Les prix seront absolument populaires : 75, 50, 40, 35 et 25 cents.

OUVERTURE DU PARC SOMMER

Dimanche 21, commencera la saison d'été avec de l'opéra-français interprété par des artistes ayant fait partie de la troupe du Majesty's Théâtre. Mlle Marochetti, 1ère chanteuse, MM. Darnand, 1ère basse-chanteuse, Juste, ténor d'opérette; Carbonnel, fort ténor; 14 dames et 18 hommes choristes.

On jouera la "Périchole", puis la "Fille du Tambour Major" et l'on peut prédire un grand succès, tant aux excellents artistes que nous avons eu l'occasion déjà d'applaudir, qu'à la direction intelligente qui a su réunir tant d'attractions diverses. Des numéros de variétés : acrobates, équilibristes, etc., ont été engagés pour cette semaine et compléteront un ensemble absolument hors de pair.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

La semaine commençant le 19, a eu à l'affiche le superbe drame de Denney : *Don César de Bazan*, avec une interprétation justifiant l'affluence du public à la coquette salle de M. Chaput.

Les familles ont, depuis longtemps, appris le chemin de ce théâtre où, chaque semaine, un nouveau spectacle leur est offert par la direction. *Don César de Bazan* était inconnu de la plupart des spectateurs, mais la verve endiablée de M. Godeau, chargé d'interpréter le rôle dillisible de Don César, a eu vite mis en belle humeur toute la salle.

Citons parmi les interprètes, tant du drame que des intermèdes : Mesdames Blanche de la Sablonnière (Maritana); Nozière (Marquise de Montefior); de Noirville (Lazarille) Mlle Bélangère, toujours l'enfant gâtée du public, charmante dans "Margot à la fontaine"; MM. Palmieri (don José); de Lunay (Montefior); Franckel et Castal dans les intermèdes.

La semaine commençant le 22 verra, le *Compteur*, drame en 5 actes et des attractions entièrement nouvelles pour les entr'actes.

PALLADIO.

PAS UNE RAISON

M. Pasfr.—Pensez-vous que les singes parlent, mademoiselle Lapique ?
Mlle Lapique.—Mais pourquoi pas ! ne parlez vous pas, vous ?

UN ARTICLE DE CHOIX



Le matelot.—Voulez-vous acheter un perroquet, madame ?

Mme Vieuxbidon.—Est-ce qu'il jure ?

Le matelot.—Non, madame; celui-ci ne jure pas. Mais si vous voulez payer deux piastres de plus, je vous en vendrai un qui sacre comme père et mère.

MODES PARISIENNES

TOQUE DE DEUIL
"PRIME"

Cette ravissante toque pour dames et jeunes filles est en crêpe brillant coulé et bouillonné, un joli nœud laitonné en même crêpe orne le côté.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 578. — Voici une jolie petite robe pour garçon, bien pratique pour l'été ; elle est en piqué bleu et blanc, garnie de biais bleu foncé, piqués de chaque côté ; le corsage a deux plis creux dans le dos et le devant et un col marin ; le corsage se boutonne sous le pli gauche ; l'ampleur de la jupe forme des plis creux, on met une ceinture pour cacher l'assemblage.

Il faut 2 verges, en 44 pouces, pour un enfant de 4 ans.

No 578 est coupé de 2 à 4 ans.



No 578. — Robe de petit garçon.



No 562. — Matinée pour dame.

No 562. — Ce vêtement fait en soie légère, challie, flanelle ou en étoffe se lavant et doublée, est tout à fait élégant. Le dos est sans couture et n'a de fronces qu'à la taille pour former la basque. On peut le faire avec un col montant ou rabattu comme sur notre gravure ; la fermeture est sur le côté, en dessous du col marin ; le devant est froncé et cousu à un empiècement en pointe. La manche d'une seule couture a un petit poignet étroit dans le bas. Notre illustration est en cachemire couleur café, garni de ruban de velours brun et dentelle. Pour faire cette matinée, il faut 2 verges de cachemire, en 44 pouces ; 5 verges de petit ruban (bébé), pour l'empiècement et le col ; 3 verges de ruban pour la ceinture.

No 562 est coupé de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

PAS LA MÊME CHOSE

— Est-il vrai que vous avez dit que Lachance vous a volé votre bourse ?
— Oh, non ! tout ce que j'ai dit c'est que si Lachance ne m'avait pas aidé à chercher la bourse, je l'aurais trouvée seul.

LES EXCUSES DE L'ONCLE PENOUTE

C'était un vieillard et il avait une honnête figure, mais il était évident pour tous les passagers du tramway que sa persistance à regarder fixement la jolie dame qui était assise en face de lui, ennuyait fort cette dernière. Plusieurs allusions avaient été lancées, mais il n'avait pas paru y porter attention. Finalement, l'homme qui était assis à côté de Penoute, lui demanda :

— Aviez-vous déjà vu une femme avant aujourd'hui ?

— Mais, oui, répondit Penoute.

— C'est qu'elles n'aiment pas à être regardées comme vous le faites. Ne vous apercevez-vous pas que vous ennuyez cette dame ?

— Vraiment ? Grand Dieu, je n'en avais pas l'intention. Madame, il faut que vous m'excusiez, je n'ai pas voulu vous manquer de respect, mais vous êtes une femme de très belle apparence et je vous regardais tout simplement comme j'aurais regardé une belle vache.

PAS PLUS DIFFICILE QUE ÇA

La petite fille de la voisine (à la femme du boucher arrivé au village depuis une semaine). — Maman demande, Mme Boncœur, si vous voulez lui prêter une casserole pour faire cuire une côtelette pour le dîner de papa, s'il vous plaît. (Elle part avec la casserole. Dix minutes après.)

La même. — S'il vous plaît, Mme Boncœur, maman est à court de monnaie ce matin, elle demande si vous voulez lui laisser avoir une côtelette pour le dîner de papa, elle vous paiera cela samedi.

LA PREUVE

Le juge. — Votre âge ?

La dame. — Trente ans.

Le juge (d'un air incrédule). — Vous auriez quelques difficultés à prouver cela.

La dame. — Vous trouverez encore plus difficile de prouver le contraire, car les registres qui contiennent mon acte de naissance sont brûlés depuis 1845.

SON INDICATION

Le voyageur. — Quel est le meilleur hôtel de ce village ?

Le villageois. — Voyez-vous cette maison, là bas, c'est le pire.

Le voyageur. — Je ne vous demande pas le pire, je vous demande le meilleur.

Le villageois. — Je ne puis vous le dire, vu que c'est le seul que nous ayons.

DISTINGUONS

Madame. — Mais, mon cher ami, je te trouve parfaitement injuste de parler ainsi des belles-mères. Quoiqu'on en dise, elles ont du bon, souvent.

Monsieur. — C'est très vrai, ma chère ; mais qu'est-ce que cela peut te faire ? Je n'ai jamais dit du mal de la tienne mais uniquement de la mienne.

UN VRAI ARISTOCRATE

Le voyageur (altéré). — Puis-je boire à cette fontaine, madame ?

La fermière. — Certainement, monsieur. Attendez un instant, je vais vous aller chercher un verre.

Le voyageur. — Merci. Je porte une tasse avec moi. On n'aime pas toujours à boire dans quelque chose que tout le monde emploie.

LA CONSÉQUENCE

Mme Taupin. — Je vois que notre nouvelle voisine a acheté un beau porte parapluie pour l'antichambre.

M. Taupin. — Oui, et maintenant il faut que son mari entre dans la maison par la cuisine et laisse son parapluie dans l'évier.

UNE FORTUNE A FAIRE

Poireau. — Qu'est-ce qui vous porte à penser qu'un journal quotidien sans annonces recortrerait tant de succès ?

Bisclot. — Pensez à l'encouragement qu'il recevrait des maris quand il n'y aurait plus les annonces de bargains !

DEVINETTE



— Celui-ci, c'est Jean Lapin ! Voyez-vous le garde ?

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, P.Q.

Prochain Tirage : - MERCREDI, 31 MAI

TRIO DE PROVERBES

Qui n'est plaint se plaint.

x

Ou fait de bonne soupe dans un vieux pot.

x

La peur donne des aïlcs.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

Il doit bien y avoir, parmi nos lecteurs, des gens qui savent combien il est désagréable d'habiter une maison dont les murs sont salpêtrés.

Le salpêtre est une véritable formation de nitrate, comme il s'en produit dans les champs, sous l'influence des nitro-bacilles : il faut opposer à ceux-ci des bactéries dénitrifiantes, qui se rencontrent précieusement en abondance dans le crottin de cheval.

Bl. de S.

Mme LUCIEN CASAVANT

Pendant Dix Longues Années Endure des Souffrances Atroces. — Les Médecins de deux Hôpitaux Déclarent sa Maladie Incurable

Une Annonce des Pilules Rouges du Dr Coderre qu'elle voit dans les journaux lui Sauve la Vie

Toutes les maladies qui sont particulièrement aux femmes sont certainement les plus dangereuses, les plus souffrantes et les plus difficiles à guérir.

"Celles seulement qui ont souffert de ces terribles maladies peuvent se faire une idée des souffrances que j'ai endurées. Il y a dix ans, soit par ignorance du médecin ou autre chose, je ne relevai pas bien d'une maladie. J'étais d'une grande faiblesse et souffrais beaucoup. J'avais constamment mal à la tête et douleurs dans tout le corps.



MME LUCIEN CASAVANT

les Pilules Rouges du Dr Coderre après en avoir pris une seule boîte. Un grand nombre de femmes écrivent à nos médecins spécialistes qu'elles ont pris une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre et qu'elles ne sont pas guéries.

Comment pouvez-vous espérer qu'une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre puisse vous guérir d'une maladie qui dure depuis des années, une maladie qu'aucun médecin n'a pu guérir et surtout après avoir pris une quantité de remèdes, tous sans résultats.

ouvrirent vos lettres et les tiendront confidentielles. Vous n'avez absolument rien à craindre. Nos médecins étudieront votre maladie soigneusement et vous diront ce que vous avez de mieux à faire pour vous guérir.

Les femmes qui préfèrent consulter nos spécialistes personnellement peuvent le faire en venant au No 271 rue St-Denis, Montréal, tous les jours, de 10 hrs à 11 hrs p. m., excepté le dimanche.

Consultations, avis et examen gratis. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes contenant 50 Pilules Rouges, jamais autrement. Un grand nombre de femmes nous écrivent qu'elles ont acheté de leurs pharmacies des pilules à la douzaine, ou 100 pilules pour 50c, ou une boîte pour 25c et qu'elles ne leur ont fait aucun effet.

Le Souper Indispensable

POUR PLUSIEURS EST

Et ces personnes se demandent : Que devons-nous manger, boire et éviter, le souper étant le dernier repas de la journée.

- Nous devrions éviter tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles suivantes de l'hygiène.
Nous devrions manger tout ce qui s'assimile facilement et ne fatigue pas les pouvoirs digestifs durant la nuit.
Nous ne devrions boire que ce qui procurera un sommeil paisible et réparateur sans causer une réaction douloureuse le matin.

BOVRIL

EFFET RAPIDE

Les affections des voies respiratoires sont guéries par le Baume Rhumal. 65

— Mon Dieu ! que cet'e Eudoxie est donc sott'e ! disait Mme X... en parlant d'une de ses amies.
— Qu'en savez-vous ? Elle ne me dit jamais rien.
— C'est égal : on voit qu'elle pense des bêtises.

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses, après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et notre adresse. Mentionner ce journal. W. A. NOYLS, 320 Powers' Block, Rochester, N. Y.

Je suis allé bien loin admirer les scènes de la nature ; j'aurais pu me contenter de celle de mon pays natal. CHATEAUBRIAND.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE St-Louis de Gonzague. dit SAUVÉ.

SŒUR : Pourquoi Souffrez-vous ?



Quand, pour presque rien, vous pouvez vous guérir promptement et pour toujours.

Si vous éprouvez une sensation d'accablement, de crampes éphémères, des douleurs au dos ou au ventre, des douleurs de l'épine dorsale, un besoin de pleurer souvent, des chaleurs soudaines, de la fatigue, etc. Si les organes spéciaux se sont déplacés, ou que vous soyez affligées de tumeurs, d'ulcères ou d'excroissances, écrivez pour mon **Livre** que j'envoie **Gratuits**, qui vous expliquera un traitement simple, qui se fait chez soi, et qui guérira sûrement toutes les maladies particulières aux femmes.

Rappelez-vous que le moindre retard peut vous mettre dans un état désespéré. Le traitement que je vous offre est si simple et si facile que ce serait vraiment folie que de continuer à souffrir quand vous pouvez si aisément vous guérir. Lisez ce que Madame Noël Tarte dit de mon traitement. Malgré que ce soit contre mon habitude de publier des certificats, à la sollicitation pressante de Mme Tarte, je publie ce qu'elle m'écrit parce qu'elle veut se joindre à moi pour soulager les femmes malades et en faire bénéficier l'humanité souffrante.

MADAME JULIA C. RICHARD.
Chez moi : C'est un devoir et un plaisir pour moi de vous informer qu'en ce temps de vos journées à complètement guérie de faiblesse générale et de dyspepsie. Je lisais il y a quelque temps une annonce dans le journal à propos de votre traitement et je résolus de vous écrire. J'en eus les résultats. Je recommanderai votre traitement à toute femme souffrante d'aucune des maladies ou des faiblesses particulières à notre sexe. Je vous donne liberté entière de publier ma lettre et de vous servir de mon nom.
 Votre amie sincère,
 MME NOËL TARTE.

St-Laurent, Que., le 11 Mars 1899.

MON LIVRE ET MES CONSEILS SONT DONNÉS GRATUITEMENT.
 Mme JULIA C. RICHARD, - Boîte B. P. 996, MONTREAL.

GRAPHOLOGIE

(Suite de la page 22)

J. A. R.—Vous n'avez pas pris de pseudonyme. Intelligence mercantile, esprit actif, entreprenant, ambitieux, énergique et persévérant.

Arès.—Formel, tenacité et énergie. Caractère dominateur et vindicatif, ne se conduisant que d'après sa propre intuition.

Mimas.—Imagination ardente, un peu romantique et capricieuse. Bonnes dispositions à l'amour. Franchise et générosité. Sens littéraire.

Chanson d'amour.—Nature peu communicative. Tempérament calme, un peu porté à la paresse. Sensibilité peu apparente.

Je sers les intérêts de ma famille C. A.—Vous êtes méthodique, rangée et méticuleuse. Votre nature peu ambitieuse, cède facilement à l'influence d'autrui. Bienveillance.

Mademoiselle.—Dissimulation et prudence. Nature froide, réservée et peu expansive, quoique susceptible de profondes affections.

Lichette.—Franchise et confiance. Nature timide, ne demandant qu'à se laisser aimer et protéger. Volonté presque nulle et grande sensibilité.

Myosotis No.—Votre nature très délicate et impressionnable parfois se laisse souvent dominer par l'orgueil. Vous êtes déterminée, ambitieuse et peu timide.

Je désirerais être veuve.—Inégalité d'humeur. Manque de prudence, de discrétion et de persévérance. Imagination très romantique.

Lumina.—Caractère franc et ouvert. Bienveillance, générosité et bonté. Esprit judicieux et bon pouvoir de persuasion. Constance en amour.

La vicille.—Votre écriture montre un caractère inquiet et indécis et porté à la mélancolie. Beaucoup d'ordre et d'économie domestique.

Palate pourrie.—Enthousiasme, exaltation et ardeur. Délicatesse de goût. Bonnes dispositions à l'amour avec peu de constance.

Vague Espoir.—Sens artistique, finesse d'intuition. Caractère ardent et passionné. Quelques aptitudes pour la musique.

E. avec Eugène No 102.—Tempérament placide et doux. Peu d'ambition. Paresse et sensualité. Nature tout à fait conciliante.

A. B. F. R.—Beaucoup d'imagination. Peu de constance dans l'affection. Grande tendance à exagérer ses propres sentiments.

Deux cœurs qui s'aiment.—Amour du travail, économie domestique et activité. Volonté peu énergique et manque d'initiative.

Gros Canadien.—Droiture et franchise. Bon courage physique et remarquable force d'âme. Imagination prompt et enthousiasme.

Polymnie.—Caractère déterminé, audacieux et entreprenant. Nature vive et primesautière. Dispositions à l'amitié plutôt qu'à l'amour.

Flora Blorato 4.—Manque de persévérance, caractère assez franc, mais peu ferme. Imagination romantique et capricieuse.

Une petite trapistine.—Caractère très irrégulier, porté à la colère mais très sensible au fond. Tendence à la mélancolie. Versatilité.

Petite Rêveuse.—Sens artistique. Bonnes dispositions à l'amour. Spontanéité de sentiments. Imagination très vive. J'ai trouvé charmante votre petite fable.

Aquila.—Sens littéraire, imagination active, caractère entreprenant. Prudence, fermété et discrétion. Caractère affable et doux.

Je l'aime tant ce bon cœur.—Volonté très faible, imagination exaltée et romantique se laissant entièrement dominer par le cœur.

(A Suture.)

FÊTONS LE PRINTEMPS (1)

C'est sous ce titre que le "Cercle Béranger" de Montréal, vient d'éditer une romance dont les paroles sont de M. J. E. Marsouin, la musique de Rodolphe Desilets.

Chantée pour la première fois, au Théâtre des Variétés de Montréal, par le chanteur parisien Henri Castal, elle y a obtenu un vif succès.

SOUVERAIN

Un remède souverain pour les rhumes c'est le *Baume Rhumal*.

(1) Le Peuple Chanteur, publication mensuelle, 10e le numéro. Dépôt chez A. Von, 1832 Ste-Catherine.

LES POÈLES A GAZOLINE

Voici la saison chaude qui s'avance, les déplacements de villégiature vont bientôt être à l'ordre du jour faisant surgir la question, si importante, du transport des poêles de cuisine.

Un poêle portatif, fonctionnant bien et sûrement, consommant peu et répondant à tous les desiderata est évidemment l'idéal et, dans cet ordre d'idée, les poêles à gazoline ont constitué un progrès énorme.

Le poêle "Insurance" dont la branche canadienne, à Montréal, est aînée au 1818 de la rue Ste-Catherine, tient, parmi tous ses concurrents, la première place.

Sa construction simple, son entretien facile et économique, la sûreté absolue résultant de son emploi, voilà les titres, à la faveur du public, de ce petit chef-d'œuvre industriel, léger, durable et occupant le minimum d'espace.

Son réservoir hermétique empêche toute évaporation de gazoline ce qui est énorme en l'espèce, la principale dépense jusqu'à ce jour, des poêles de ce système étant, non la consommation mais la perte par évaporation.

De plus un séparateur et là pour filtrer la gazoline et, pour la séparer de tout corps étranger, un couvre-brûleur, ce qui rend impossible toute extinction de feu quand quelque aliment se répand sur le poêle et permet de tenir le feu aussi bas que possible ce qu'il était difficile de faire avec les autres systèmes.

Enfin la valve de sûreté à fermeture automatique rend l'usage de la gazoline plus sûr que celui du pétrole ordinairement employé dans les lampes. Jamais l'huile ne se peut répandre et par contre, tout accidents est conjuré. A côté du poêle "Insurance" est la canistre munie d'un bouchon automatique et répondant à toutes les exigences des agents d'assurances.

Le four vient compléter un ensemble absolument parfait ; se démontant pièce par pièce en moins de dix minutes, il peut être rangé, quand on ne s'en sert plus et conservé en bon ordre pour la saison suivante.

Demandez le petit pamphlet "An Interview", et venez rendre visite à MM Ames & Cie, agents généraux, pour le Canada, du poêle "Insurance", 1818 rue Ste-Catherine, Montréal.

Au bal de la mi-carême :
 — Oh ! là, là, cette tête ! Monsieur a enterré sa femme ce matin.
 — T'es bête ! il aurait l'air plus gai que ça !

AVIS AUX INTÉRESSÉS

Nous avons acheté à l'encan tous les clichés (négatifs) de M. Emile Lacas, photographe, autrefois, rue Ste-Catherine, près de la rue St-Denis, dont l'établissement est tombé en faillite, et les personnes qui désireraient avoir d'autres photographies n'auront qu'à s'adresser à nos bureaux.

LAPRES & LAVERGNE,
 360 rue St-Denis.

Petite Correspondance

A G (Québec).—Paraitra en son temps, nous sommes absolument débordés.
C. A. V. (Worcester, Mass.)— Même réponse.

ELDORADO

Café-Concert Français

Etablissement unique en son genre à Montréal

Coin des Rues Ste-Catherine et Cadieux

SEMAINE DU 22 MAI

Reprise de...

L'Oncle du Klondyke

Vaudeville en un acte

... COCO BEL-ŒIL ...

Opérette en un acte

CHAQUE JOUR [Matinée... à 2 heures
 Soirée... à 8 heures

Entrée : 10 cents

Place aux Loges, 25c; Loge entiere, \$1.00

Directeurs-Propriétaires : A. BOIRON, F. X. BILLODEAU.
 Régisseur : S. DURANTÉL.

J. A. DUMAS

Photographe

RUE VITRÉ 112

Coin Saint-Laurent.

CONCOURS DE BÉBÉS

DU "SAMEDI"

Durant 13 semaines à partir du 25 mars et tous les jours, de 10 h. à 2 h.,

Salon de Pose réservé aux Bébés

Accessoires modernes.
 Poses artistiques...

Prix unique, pour un portrait parfait,

25 cents.



The Gloria Hosiery

POUR CYCLISTES : LACS ÉLASTIQUES sur les côtes: ne gêne pas les mouvements du corps.

POUR DAMES ET FILLETTES, 75c et plus.
 J. B. A. LANCTOT, - 152 Rue St-Laurent
 Fabricque de Gants. Spécialité de Gants et Corsets
 Telephone, Main 3187.

Concours de Bébés du Samedi

COUPON DE VOTE

Je vote en faveur du bébé No

Tous les lecteurs sont invités à conserver ce Coupon afin de pouvoir voter en faveur du bébé de leur choix lorsque tous les portraits auront été publiés dans le journal. Le concours devant se terminer le 17 juin, le vote sera pris du 1er au 8 juillet, et les bulletins de vote devront nous parvenir sous enveloppe portant la suscription "Concours de Bébés", aux bureaux du journal le SAMEDI. Aucun vote ne sera accepté après le 8 juillet. Le bébé qui réunira le plus de coupons de vote aura le 1er prix, \$50; le 2e, \$25; le 3e, \$15; le 4e, \$10.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.
 Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 52

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec parenthèse) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

Un homme qui sait quatre langues vaut quatre hommes.—CHARLES QUINT.

**Pour Fortifier
Au Printemps**

Rien n'égale le bain Turc moderne suivi de quelques minutes dans la chambre à vapeur, aux BAINS LAURENTIENS — il fait disparaître les impuretés du système et tonifie tout le système.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

W. G. Townsend, Gérant.

**LA SOCIÉTÉ
Co-Opérative des Frais Funéraires**

EST DÉMÉNAGÉE

AU

No 1756 Rue Sainte-Catherine

Ancien Bureau de la Banque d'Hochelega, Succursale Centre.

N.B. — Ce Bureau est situé presque vis-à-vis l'ancien, entre les rues St-Denis et Sanguinet.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 182



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mme G Séguin, L Raymond, O Warnault, Montréal; Mme J Svarin, St Hyacinthe, Q; A Lapierre, Oswego, N Y; J Lefebvre, Essex, N Y; L Lachapelle, Waitt's River, Vt; P Perras, Webster, N Y.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: L Raymond, 431 Ste Elizabeth, Montréal; A Lapierre, Oswego, N Y; L Lachapelle, Waitt's River, Vt; J Lefebvre, Essex, N Y; P Perras, Webster, N Y.

Les cinq personnes dont les noms précédents ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

L'âme n'a pas de secret que la conduite ne révèle.—Mme SWETCHINE

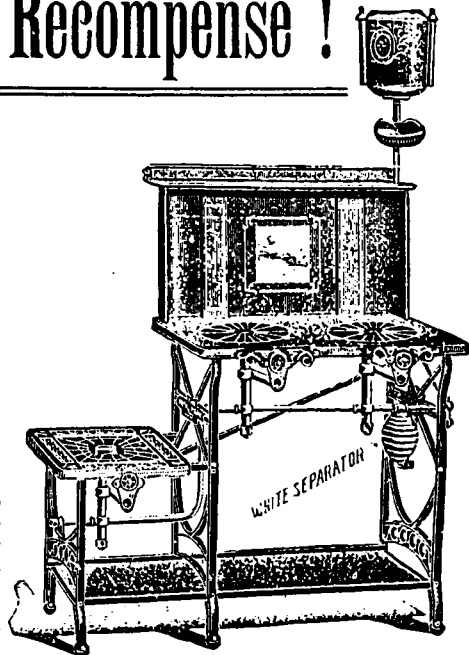
Ces bons maris.
L'un rencontre l'autre qui est très effaré.
—Où allez vous donc ainsi?
—Cherz le pharmacien.
—Pour vous?
—Oh! non, heureusement... C'est pour ma femme.
—Ah! tant mieux, répond l'autre.

\$500 de Récompense!

... A toute personne qui pourra fournir une preuve que le

**Poêle a ...
Gazoline ..
'Insurance'**

n'est pas le Meilleur et le plus Sur de tous les poêles à Gazoline actuellement en usage. La Valve de Sécurité à fermeture automatique le rend parfaitement sûr. PAS D'EXPLOSION POSSIBLE AVEC LE POELE "INSURANCE".



Outre ces qualités essentielles, le POELE "INSURANCE" est plus économique, plus simple à opérer, plus facile à conserver propre et fonctionne mieux que n'importe quel autre poêle à Gazoline.

Si vous désirez vous procurer un poêle à Gazoline, ne manquez pas de venir voir les nôtres, ils vous plairont certainement car ils sont ...

... Les Plus Perfectionnés sur le Marché...

AMESSE & CIE, Agents Généraux pour le Canada

No 1818 Rue Ste-Catherine

TEL. BELL: EST 1535

MONTREAL

... Agents Demandés ...

PLUS DE MAUX DE DENTS!
PAR L'EMPLOI DES
DENTIFRICES!
Elixir, Poudre et Pâte

DES **BÉNÉDICTINS**
de l'Abbaye de Souillac

Dom **MAGUELONNE**, Prieur

Inventé en l'an **1373** par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS :
SEGUIN, BORDEAUX
MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES
PHARMACIES et DROGUERIES.

MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

GRAND PRIX LYON 1894.
HORS CONCOURS BORDEAUX
MEMBRE DU JURY 1895.



EXIGER LA SIGNATURE
DU PRIEUR
Dom Maguelonne

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES, - 1597 Rue Notre Dame, Montreal.

VIN
St Lebon

Naturel
Tonique
Stimulant

En vente dans
les meilleures
pharmacies.

**LAPORTE,
MARTIN
& CIE**

Seuls Agents pour
le Canada.



50 ANS EN USAGE!

DONNEZ AUX ENFANTS **SIROP DU D^r CODERRE**

PILULES DE NOIX LONGUES (Composées) **De MCGALE**

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpueur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Un Bienfait pour le Beau Sexe!

Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puissance:
L. A. BERNARD,
1882 rue Ste-Catherine
MONTREAL.

Aux Etats-Unis: G.-P. de Montigny, Manchester, N. H.



A la campagne:
— Comme c'est mal pavé, ici! Les pavés pointus déchirent toutes les chaussures.
— Dame! Le maire est cordonnier.

**

A l'examen des candidats pour le grade d'officier de la territoriale.
— Parlez nous de la défense des lieux habités.
Le candidat:
— Des lieux habités? C'est bien simple, mon colonel. On crie: il y a du monde!

HORACE PEPIN
Dentiste
162 RUE SAINT-LAURENT
Montreal.

MALADIES DE LA PEAU

Riite, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc., guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infallible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Riite de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURE, PHARMACIEN, COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTREAL.

Des Meubles

pour être vendables doivent être...

Bien Finis, de...
Bonne Qualité et
A Bon Marché...

Ces trois choses importantes

La Maison Lapointe

en fait sa devise, de là notre succès, notre réputation.
Soyez du nombre de ceux qui profitent de notre devise.
Venez en toute confiance faire vos achats chez nous.

Ouvert le soir jusqu'à 10 hrs.

F. Lapointe

Le Marchand de Meubles reconnu pour vendre aux prix les plus bas.

1551 Rue Ste-Catherine (Magasin actuel)
1447-1449 Ste-Catherine (Nouveau Magasin)

Notre Magasin qui est en construction sur la rue Montcalm sera le seul destiné au crédit sous la gérance de Monsieur F. Guibord; d'ici à ce qu'il soit terminé, veuillez vous adresser à ce monsieur, 1551 Ste-Catherine.

En Bretagne, un touriste a recueilli la curieuse enseigne que voici:

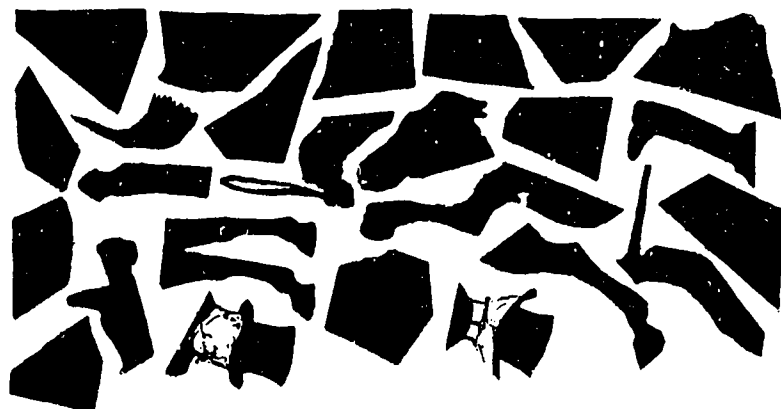
Toussaint, perruquier, donne à boire et à manger. Potage à toute heure avec de la légumes.

On coupe les cheveux par dessus

**

Dernier écho d'une course pedestre: Le comble de l'embêtement pour un "pedestrian" qui arrive à l'auberge avec des pieds tout meurtris: "Se voir servir un plat d'oignons!"

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 184



INSTRUCTIONS A SUIVRE

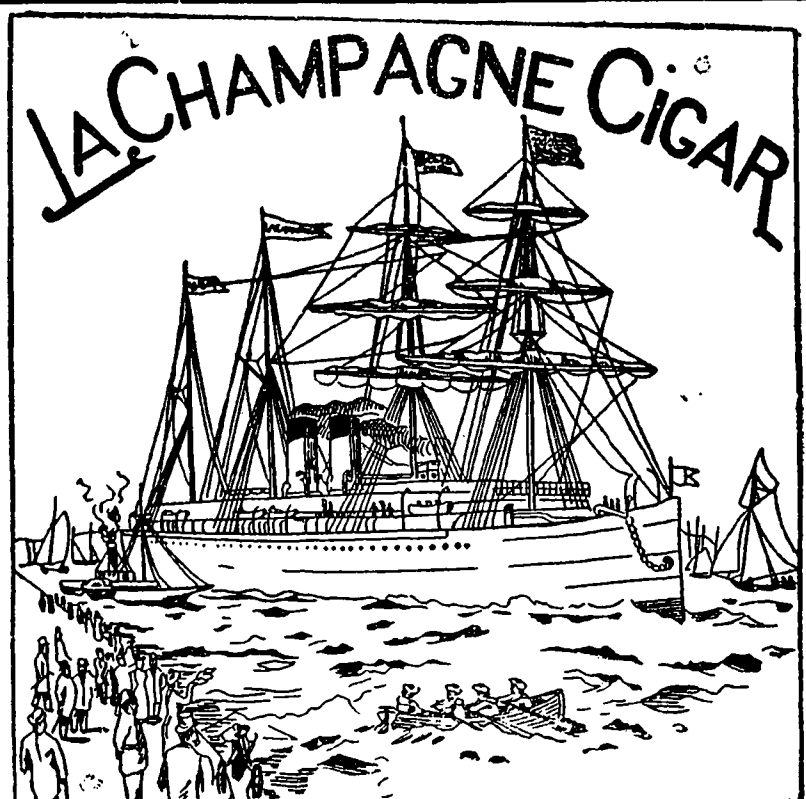
Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: L'ACHETEUR, LE CHEVAL ET LE MAQUIGNON.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montreal

Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 31 mai, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primos consistant: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.